

Vents de travers



Pierre DuBois



Table des matières

CHAPITRE 1	Les précieux conseils de Louis F.	9
CHAPITRE 2	Court chapitre sur l'expérience personnelle de Serge	12
CHAPITRE 3	Delete!	14
CHAPITRE 4	Sophie	16
CHAPITRE 5	Sergio montre son vrai visage!	22
CHAPITRE 6	Les encouragements de Louis F.	26
CHAPITRE 7	« Le Plateau. À vendre: Élégant condo meublé. Vendeur motivé. »	29
CHAPITRE 8	Serge change de nom.....	31
CHAPITRE 9	Serge (alias Robert Côté) s'installe à la rivière Ouareau	32
CHAPITRE 10	Serge explore la propriété.....	36
CHAPITRE 11	Du côté de chez Sergio Momento	39
CHAPITRE 13	Serge achète une clarinette en sib.....	43
CHAPITRE 14	Aton	45
CHAPITRE 15	De la visite.....	47
CHAPITRE 16	Duo pour clarinette et violoncelle	49
CHAPITRE 17	Sergio, on le tient!	52
CHAPITRE 18	Le marteau livre ses secrets.....	53
CHAPITRE 19	Les lettres de Marie	54
CHAPITRE 20	La mise en garde de mère Teresa	57
CHAPITRE 21	Une bonne et une mauvaise nouvelle pour Sergio Momento.....	58
CHAPITRE 22	Francesca s'inquiète... ..	60
CHAPITRE 23	Le dilemme du capitaine Albadian.....	62
CHAPITRE 24	Le mercredi des Cendres	66
CHAPITRE 25	Le pouvoir de Clara Spumante (1)	69
CHAPITRE 26	Viens chez moi!.....	72
CHAPITRE 27	Jimmy Roma nourrit les truites grises.....	74
CHAPITRE 28	L'hospitalité de Francesca.....	77
CHAPITRE 29	Du côté d'Amir Rachid (1).....	79
CHAPITRE 30	Conversation intime avec Francesca	81
CHAPITRE 31	Serge se met à l'écriture	84
CHAPITRE 32	Le plan des « Fils de Sala ed-Din ».....	86
CHAPITRE 33	Le pouvoir de Clara Spumante (2)	89
CHAPITRE 34	Les Quatorze Femmes de Francesca Pellicano	92
CHAPITRE 35	Mère Teresa apporte la paix	96
CHAPITRE 36	Au restaurant Chez Slimane	98
CHAPITRE 37	La condamnation	105
CHAPITRE 38	Dialectique hégélienne	108
CHAPITRE 39	L'exécution!	112
CHAPITRE 40	Le pouvoir de Clara Spumante (3)	116
CHAPITRE 41	Le vol du Cessna 175	120
CHAPITRE 42	Du côté d'Amir Rachid (2).....	127
CHAPITRE 43	« Merci d'avoir volé sur les ailes d'Air Descôteaux! ».....	130
CHAPITRE 44	La conférence de presse	133
CHAPITRE 45	Serge et Francesca chez Barak et Michelle Obama	139

CHAPITRE 46 Ce soir, Serge, je vais arriver un peu plus tard.....	144
CHAPITRE 47 Francesca et Serge à la Clinique (CCCP).....	147
CHAPITRE 48 Invitation à Lucerne.....	153
CHAPITRE 49 Serge, tu as deux messages.....	158
CHAPITRE 50 ... et le paysage s'embrasa.	159
Bibliographie de l'auteur	164

VENTS DE TRAVERS

PIERRE DUBOIS



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

DuBois, Pierre, 1944-

Vents de travers

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924594-90-2 (couverture souple)

ISBN 978-2-924594-91-9 (PDF)

ISBN 978-2-924594-92-6 (EPUB)

I. Titre.

PS8607.U219V46 2017

C843'.6

C2017-941081-4

PS9607.U219V46 2017

C2017-941082-2

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture: Shawn Foster

Illustration: Carol Bernier, « Horizon no. 25 ». 2013

Collection de l'auteur. Avec l'aimable permission de l'artiste.

Photographie: Galerie Simon Blais.

© Pierre DuBois, 2017

Dépôt légal – 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, novembre 2017

À Suzanne, ma « Francesca! »

« Aimer, c'est préférer un autre à soi-même »

Paul Léautaud

PREMIÈRE PARTIE

LE CRIME DE SERGE DESCÔTEAUX

CHAPITRE 1

Les précieux conseils de Louis F.

Tout a commencé avec cette phrase dévastatrice de mon ami Louis: «*Serge, ton roman, c'est de la merde!*»

Je n'ai pas répondu. J'étais en état de choc, la bouche grande ouverte, cherchant mon air. Mouches et autres insectes volants s'abstenir!

Je crois bien que ma tension artérielle, parfaite en temps normal, atteignit un sommet inégalé. Sourd bourdonnement dans les oreilles et arythmies inquiétantes.

Louis, un ami de longue date, démontre de belles qualités, mais il n'a pas inventé l'empathie. Aussi, je trouvai exagéré son «*Serge, ton roman, c'est de la merde!*». Il faut dire qu'il enseigne l'éthique spinoziste à l'université, un milieu où l'on peut dire et faire n'importe quoi sans jamais être inquiété.

Il m'avait donné rendez-vous dans un bar de la rue Ontario, un endroit qui n'était qu'un sombre vestige d'une taverne qui avait délibérément refusé d'accompagner l'évolution de la société québécoise. Un bâtiment vétuste avec deux marches fissurées à l'entrée, serties d'un pissenlit moribond. Et du verre dépoli aux fenêtres pour assurer l'anonymat des poivrots.

Une affiche bien en vue, agrémentée de nombreux graffitis injurieux, indiquait: «*Bienvenue aux dames*».

Les femmes qui auraient pénétré dans ce lieu infect auraient certainement manqué de solidarité envers celles qui, à une époque pas si lointaine, attendaient, devant un repas refroidi et une marmaille grouillante, le retour d'un mari «chaudasse» à l'haleine fétide, et vaguement inspiré à poursuivre son œuvre de reproduction.

Pourquoi Louis avait-il choisi cet endroit sinistre? Parce que c'est à distance de marche de l'université?

Un barman maigrichon d'un âge incertain, affichant un visage ravagé par la cigarette et les fonds de verre, offrait un service à l'avenant, surtout aux nouveaux venus.

J'avais soumis le manuscrit de mon premier roman, intitulé «*Crime parfait à Laval*», au jugement de Louis, et c'était aujourd'hui le jour de vérité: «*Serge, ton roman, c'est de la merde!*»

Il fallait bien que je réagisse à son jugement lapidaire et que je trouve une bonne réplique. Mais je savais d'expérience que la réplique des répliques – celle qui frappe à la ligne de flottaison – ne me viendrait pas avant vingt et une heures, et il n'était que quinze heures. J'ai donc risqué un timide...

– Mais Louis, j'ai mis deux ans à écrire ce roman. Depuis ma retraite du Cégep. J'y ai travaillé très fort. Il ne doit pas être si mauvais!

Louis F. – il avait ajouté un F. à son nom après avoir hérité d'un bon magot de son père – prit un air exaspéré. Il regarda en soupirant le ventilateur dégoulinant de graisse qui battait péniblement des pales au plafond du bar, «tchouc... tchouc... tchouc...», et qui semblait s'amuser avec un lambeau de peinture. Tombera, tombera pas...

Il poursuivit l'analyse de mon «œuvre» en prenant un ton magistral, accompagné par de grands gestes de son bras gauche, le droit solidement arrimé à son verre de Gin tonic. Double, puisque c'est moi qui payais.

Nos voisins de table arrêtaient leur discussion plutôt animée sur les performances des Canadiens de Montréal, et se mirent à écouter la leçon de mon ami. Une écoute ponctuée de petites gorgées de bière. Personne ne prit de notes, cependant. Des auditeurs libres.

– Je vais te donner un exemple, Serge. Tu écris... et là je te cite textuellement:

Sur ce, les gars de la table voisine se penchèrent pour mieux écouter, dont l'un, comme moi, avec la bouche grande ouverte.

– *«Steve introduisit le canon de l'arme profondément dans sa bouche et tira. Il vit sa vie se dérouler avant de s'éteindre définitivement.»* Je passe sur le *«Il vit sa vie...»* qui n'est pas très littéraire. Kundera aussi commet cette erreur stylistique et il s'en vante. Donc, passons! Mais voir sa vie se dérouler alors qu'on vient de se tirer une balle en pleine tronche, ça n'a pas d'allure! La tête éclate, il y a de la cervelle aux quatre coins de la pièce, surtout au plafond, et on meurt sur le coup. On ne peut donc pas voir sa vie se dérouler. C'est évident!

– ...

– Il y a aussi le *«...s'éteindre définitivement»*. Écoute, Serge, le gars n'a plus de tête, c'est clair qu'il s'est éteint définitivement. Personne ne s'attend à ce qu'il se rallume!

Les gars de la table voisine acquiescèrent à l'aide de divers grognements, notamment un gros bonhomme chauve qui arborait fièrement le sigle de la FTQ-Construction sur un T-shirt jaune taché de peinture verte.

Souriant de satisfaction, Louis F. prit une bonne rasade de gin. Un de nos voisins en profita pour aller à la toilette, ouvrant sa braguette en chemin et accélérant le pas. Il devait y avoir urgence. Je rétorquai, mais sans grande conviction.

– Louis, il s'agit d'une arme de faible calibre – un Beretta.22 – et c'est possible qu'il ne meure pas immédiatement et que...

Voyant qu'il me regardait comme si j'étais un demeuré, je demandai:

– Bon... qu'est-ce que tu me conseilles de faire?

Cette question comportait bien sûr un risque sérieux pour mon estime de soi, déjà fragilisée par le *«Serge, ton roman, c'est de la merde!»*. Aussi, je pris une bonne lampée de gin pour me donner du courage.

– C'est simple, Serge... oublie ce roman. Aucun éditeur sensé n'en voudra, et le publier à compte d'auteur, c'est humiliant et nul. Considère plutôt ce roman comme une bonne pratique et trouve un sujet accrocheur. Fouille en toi, bâtis sur ton expérience personnelle. Les premiers romans sont inévitablement autobiographiques. N'oublie pas que *«l'homme est l'artisan de sa propre vie»*.

– C'est de Spinoza?

– Non, c'est de Bergson. J'essaie de me diversifier. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Un décret ministériel d'un gouvernement de droite, et fini mon cours sur Spinoza. Et là, je serais obligé d'aller travailler...

– Bâtir un roman sur mon expérience personnelle? Impossible! Un court chapitre, peut-être, mais pas tout un roman. Je n'ai pas d'expérience personnelle. J'ai donné au Cégep René-Levesque le même cours de psychologie expérimentale pendant vingt-cinq ans... jusqu'à ma retraite. Je ne l'ai jamais changé. Je n'ai jamais eu la moindre critique ni le moindre compliment, que ce soit de la direction du Cégep, de mes collègues, et des

étudiants. Rien! J'étais devenu un légume dans le grand potager de l'enseignement collégial du Québec, un épi dans un champ de blé d'Inde, une patate dans un champ de...

Louis F. m'interrompt d'un «non» tonitruant de la tête.

– Mais Serge, quand tu étais jeune, tu étais super bon à l'école. Tu raflais tous les premiers prix, sauf celui de mathématiques. Tu as aussi gagné un championnat provincial de karaté, tu jouais de la clarinette en virtuose... tu as même appris l'espagnol et l'arabe, deux langues que tu maîtrisais très bien. Une langue difficile, l'arabe, très difficile.

– L'arabe n'est pas une langue difficile. La preuve, c'est que des enfants de trois ou quatre ans peuvent la parler...

– Euh... si on veut. Et puis... tu lis beaucoup. Un bon quarante romans par année. La lecture, ça cultive et ça développe en grand! Mise là-dessus pour écrire!

– Arrête-moi ça, Louis. C'est de la foutaise! Lire quarante ou cinquante romans par année, ce n'est pas se cultiver, c'est parasiter la vie d'êtres imaginaires intéressants pour compenser sa vie plate et vide de sens!

– C'est un point de vue... Est-ce que tu as actuellement un projet de vie? Quelque chose d'intéressant qui pourrait inspirer un vrai roman?

– Je veux m'acheter un scooter.

– Intéressant, mais insuffisant. Serge, depuis combien de temps es-tu célibataire?

– Voilà six ans que j'ai divorcé de Monique, qui enseignait le latin. Elle couchait avec tous les professeurs du Cégep... même avec certains profs d'université. Tu t'en souviens?

– Euh... plus ou moins. Écoute mon conseil, mon ami. La première chose que tu dois faire, c'est de tomber en amour. Comme le disait si bien le vieux Freud, *Arbeiten und leben!* Travailler et aimer!

Le gros chauve avec le T-shirt de la FTQ-Construction lança un: «Ça, c'est vrai en ostie!»

– Travailler et aimer... J'ai pas scoré fort dans ni l'un ni l'autre!

– Tu peux te reprendre. Le secret du développement personnel, c'est de vivre un grand amour!

– J'ai connu des femmes, suite à mon divorce, mais surtout des femmes de clubs de lecture qui s'écoutaient pérorer sur fond de fragrance asphyxiante. Pas de quoi tomber en amour! J'ai tourné la page.

– Serge, tu dois absolument tomber en amour pour enrichir ton vécu et ton écriture. Prends les services d'une agence de rencontre, s'il le faut. Je te recommande l'agence *Piquemoncœur.com*. Tu vas sur Internet, tu t'inscris, tu mets ta photo et le tour est joué! À cinquante et un ans, tu es encore jeune et aussi, tu es un beau bonhomme. Ça devrait marcher. Maintenant, je dois aller à la bibliothèque pour continuer ma recherche sur Spinoza...

– C'est quoi le sujet de ta recherche? Quand vas-tu publier?

– .. Éventuellement. J'ai été libéré de mon cours - ça fait maintenant cinq ans - pour rédiger et publier un article sur Spinoza, l'environnementaliste. Une recherche qui pourrait devenir très importante pour concevoir et développer des stratégies écologiques efficaces.

– Étonnant qu'un philosophe du 17^e siècle puisse avoir de l'influence sur notre monde moderne. Merci, Louis, pour tes bons conseils. J'apprécie beaucoup. Je vais réfléchir à tout ça et je te donne des nouvelles.

CHAPITRE 2

Court chapitre sur l'expérience personnelle de Serge

Serge a toujours détesté son prénom et son nom, Serge Descôteaux. Il trouvait que cela sonnait vulgaire et peu musical.

Godefroy, son père, voulait le prénommer «Alexandre», mais pour Lise, sa mère, c'était «Serge» et rien d'autre. Godefroy finit par laisser tomber «Alexandre», après avoir comparé fort objectivement sa contribution personnelle et celle de sa femme dans le processus de grossesse et de naissance du bambin. L'accouchement «par le siège» s'était avéré fort pénible et nécessita une longue récupération. Lise, effectivement, dut s'asseoir sur un beigne en caoutchouc pendant deux longs mois... désolant, humiliant et inconfortable. C'est pourquoi elle décida de ne pas renouveler l'expérience de la maternité.

Serge fut exclusivement élevé par sa mère, une véritable voleuse d'âme. En grave déficit affectif, Godefroy passa alors beaucoup de temps avec une jeune Haïtienne fraîchement débarquée de Port-au-Prince, qu'il appelait affectueusement sa Malabaraise, étant un passionné de Baudelaire.

*Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche
Est large à faire envie à la plus belle blanche;
À l'artiste pensif ton corps est doux et cher
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.¹*

Il mourut d'une crise cardiaque dans des circonstances lubriques que Clothilde préféra taire, et laisser dans le noir, pour ainsi dire.

Doté d'une grande intelligence qualifiée de «très spéciale» par ses professeurs, Serge apprenait tout avec facilité, sauf les mathématiques. Il maîtrisa rapidement l'espagnol et l'arabe, «... pour la musique de la langue» et pour cultiver sa différence, comme le font tous les adolescents.

De même, il suivit avec talent et vigueur un entraînement en karaté. Il gagna de nombreuses compétitions partout au Québec, et atteignit sans difficulté le grade de Ceinture noire cinquième dan. Malheureusement, il se fractura la main gauche - il est gaucher - en essayant de casser une pile de dix briques lors d'une démonstration dans un centre lavallois pour délinquantes. Il en avait réussi neuf, la veille, et voulait pulvériser son record, encouragé par une assistance euphorique et particulièrement survoltées. Cet épisode mit fin à sa courte, mais brillante carrière de karatéka.

À l'heure des choix professionnels, il hésita longtemps entre la philosophie - comme Louis F. Forget, son meilleur ami -, et la psychologie. Il opta finalement pour cette dernière carrière sans raison particulière, sauf, peut-être, pour se distinguer de Louis.

¹ Baudelaire: À une Malabaraise. Pièces diverses XX. Gallimard.

Pendant cinq ans, il étudia donc la psychologie à l'Université de Montréal et obtint une maîtrise «de sortie », après avoir renoncé aux fastidieuses études de doctorat.

Serge est un homme très séduisant: grand, musclé, cheveux noirs, yeux gris-bleus hérités de sa mère et un beau visage à la fois viril et délicat. Malgré son charme naturel, il connut une vie amoureuse rangée. Il vécut cinq ans avec Maryse, une secrétaire à l'emploi du Cégep. Malheureusement, elle se limait continuellement les ongles et cette vilaine habitude eut raison des oreilles sensibles et de la patience de Serge.

À trente-cinq ans, il épousa Monique, une collègue de travail. Puis ils se séparèrent dix ans plus tard, quand il apprit qu'elle couchait avec tous les professeurs consentants du Cégep... et ils étaient nombreux. Elle se permit même des incursions dans le milieu universitaire, notamment au département de philosophie médiévale.

Après son divorce, Serge s'acheta un joli appartement dans le Plateau, qu'il meubla avec l'aide de Benoît (prononcez *Beunoît*), un designer de la chaîne *Rock-Hautbois*.

Beunoît aurait adoré vivre avec Serge, dont il était tombé éperdument amoureux. Hélas. Déçu et perturbé par les rebuffades de l'objet de son désir, *Beunoît* dut prendre un long congé-maladie. Il revint au travail, mais en tant que simple vendeur au rayon des électroménagers, ses capacités créatrices ayant été durement affectées par ce cuisant échec.

Depuis sa retraite, Serge se tient occupé. Il chasse le lièvre et la perdrix avec une carabine *Mossberg*.²² dans la région de Saint-Jovite, et maîtrise à la perfection le logiciel d'aviation *Flight Simulator 2000*. Mélomane averti et ex-clarinettiste talentueux, il écoute avec passion les œuvres de Mahler et de Chostakovitch, dont il possède tous les enregistrements. Enfin... il vient de terminer la rédaction d'un premier roman, après deux ans d'efforts soutenus.

Voilà l'expérience personnelle de Serge. Pas de quoi bâtir un roman!

CHAPITRE 3

Delete!

J'arrivai à mon appartement vers les 16h30 et je me dirigeai aussitôt vers mon système de son pour mettre un disque sur ma table tournante *Linn Sondek*, le fameux Trio op. 67 de Chostakovitch. Je considérai que c'était une musique parfaite pour la réflexion que je devais entreprendre sur mes projets d'écriture et de vie.

J'examinai différentes possibilités, bien calé dans mon fauteuil scandinave parfaitement positionné au sommet d'un triangle équilatéral, complété par les deux enceintes *Monitor audio*.

Quelles étaient mes alternatives? Je pouvais bien sûr mettre fin à mon projet d'écriture. Je pourrais alors consacrer plus de temps à d'autres activités. Mais lesquelles? Voyager? Suivre des cours de cuisine asiatique? M'abonner à tous les concerts de la ville? Faire du bénévolat? Je pouvais aussi choisir de réviser mon roman et l'améliorer en changeant de petites choses ici et là.

Je me levai, allai au frigo, et sortis les bouteilles de *Crown Royal* et de *Martini Rossi* pour me préparer un *Manhattan*². Ceci fait, je revins m'asseoir en prenant bien soin de ne rien renverser sur la carpe, d'une couleur aussi affreuse que dispendieuse. «*Tu vas finir par aimer. C'est tellement trendy!*», m'avait dit *Beunoît*, mais j'attends encore ce moment.

Donc, que faire? Louis F. avait raison. Pour écrire un roman, il faut avoir du vécu et une expérience personnelle riche. J'avais maintenant cinquante et un ans et je n'avais pas de vécu. Seulement une petite vie plate de fonctionnaire de l'enseignement, surprotégé par son syndicat.

Je poursuivis ma réflexion, alors que le *Manhattan* commençait à produire une douce chaleur libératrice. Mon roman sonnait faux. Il constituait un assemblage plus ou moins habile de mots et de phrases sans cesse remaniés, mais sans véritable émotion, sans les enchaînements et sans le rythme qui permettent à un roman de prendre vie et d'offrir une véritable expérience au lecteur.

La solution devint évidente. J'allai à mon ordinateur et effaçai le fichier contenant mon roman. *Delete*. Même pas une copie papier sauvegardée. Étrangement, en détruisant deux ans de travail appliqué, j'eus la très nette impression que ma vie venait de progresser. J'éprouvai soudainement une immense satisfaction. Je redevenais moi-même, plutôt que d'être la pâle copie d'un étranger jouant maladroitement à l'écrivain. J'éprouvai un sentiment de liberté, tel un insecte qui réussit à se déprendre d'une toile d'araignée et à prendre son envol.

Que faire, maintenant? Suivre le conseil de Louis et enrichir mon expérience personnelle. Je poursuivis donc ma réflexion dans cette voie.

D'abord et avant tout, vivre une belle histoire d'amour. Pour vivre pleinement, il faut aimer et être aimé. Le vieux Freud avait raison: l'amour est la fondation qui soutient la construction de sa vie et qui permet le rêve et la croissance véritable.

² Deux onces de whisky et deux onces de vermouth rouge, trois gouttes d'angustura et une cerise.

Je me levai d'un bond, faillis trébucher sur l'horrible carpette et récupérai *La Presse* du bac à recyclage. Je parcourus les petites -annonces de la section *Trait d'union*, juste de l'autre côté des colonnes nécrologiques, un voisinage dont la signification, probablement métaphysique, m'échappait.

Je me resservis un *Manhattan*, puis, m'inspirant d'autres annonces du journal, je griffonnai le texte suivant:

«51 ans. Retraité. N-fumeur. Poids proportionnel à la taille. Aime la chasse aux lièvres, la pêche, ainsi que la musique de Mahler et de Chostakovitch. Cherche relation stable pour ma croissance personnelle et cheminer».

Une semaine plus tard, je n'avais reçu qu'un seul message dans ma boîte vocale. Il s'agissait d'une femme à la voix éraillée qui se vantait d'avoir cinq *piercings* et qui m'en révélait tout de suite quatre: sourcil, nez, lèvre, nombril, en me laissant le soin de découvrir le cinquième au moment de notre rencontre. Ayant vu à plusieurs reprises mon film fétiche, *Fiction pulpeuse*, de Tarantino, j'avais une petite idée de l'endroit où je pourrais localiser le dernier *piercing*. Après réflexion, je décidai de laisser tomber ce fromage suisse, et de modifier mon annonce de façon à la rendre plus productive. J'appelai *La Presse* pour demander conseil.

La préposée aux petites annonces, qui s'appelait Line Pernichon (probablement d'origine française), me suggéra d'enlever les références à la chasse et à la musique. Il fallait aussi éliminer «...ma croissance personnelle et cheminer » qui, selon elle, n'attirerait que des « *CDF* ». Je lui demandai la signification de « *CDF* » et elle me répondit que cela voulait dire des « *Crisse-de-folles* ». Line me plaisait bien pour son côté pragmatique, mais hélas, elle n'était pas disponible. Elle avait vingt-deux ans et vivait le grand amour avec un joueur des *Carabins*, le club de football de l'Université de Montréal. Avec son aide éclairée, je formulai l'annonce suivante:

« Jeune retraité de 51 ans. N-F. Belle apparence. Recherche jolie complice de 35-45 ans, pour se découvrir. »

J'hésitai à mettre « Pour se découvrir », qui comportait un second sens susceptible d'attirer des aventurières. Mais Line Pernichon insista en disant que c'était « *Winneur* » (origine française confirmée!). Me fiant à elle, j'obtempérai.

La semaine suivante, je reçus plus de quarante messages. J'en fis une analyse serrée à l'aide d'une grille multicritériée pondérée, comme on sait le faire en psychologie expérimentale. Conclusion: aucune des candidates n'atteignit le seuil critique de passage. Toutes des attardées affectives, comme moi! Échec total. Que faire?

Je décidai de laisser le hasard me surprendre.

CHAPITRE 4

Sophie

Je rencontrai Sophie par hasard, au Salon de la moto de Montréal. J'avais eu l'idée de m'acheter un *scooter* pour aller faire mes courses aux alentours de chez moi. Dans ce coin très particulier de la planète qu'est le Plateau, le *scooter* est plus pratique que l'auto. Et nettement plus accepté par la faune locale, résolument écocentrique et antivoiture.

J'étais donc au kiosque Vespa et je me préparais à jeter mon dévolu sur le modèle LX 150 noir, quand j'ai vu, tout près de moi, une très jolie brunette en admiration devant le même modèle, mais de couleur rouge. « *Le rouge et le noir ne s'épousent-ils pas?* », comme le dit Brel dans sa fameuse chanson: *Ne me quitte pas*.

On s'est regardé. Elle m'a souri, je lui ai souri. On s'est plu. Simple. Presque trop simple. Je l'ai invitée à souper le soir même au restaurant le *Plat-Oh!*, et elle a immédiatement accepté ma proposition, sans me servir le pénible rite de la tergiversation calculée.

Soirée extraordinaire. Je me sentais vraiment à l'aise avec elle et c'était réciproque. Je lui parlai de mon divorce difficile, de mon intérêt pour Mahler, pour la peinture moderne, celle de Borduas en particulier, et pour la cuisine italienne. Elle m'avoua qu'elle ne connaissait rien en peinture ni en musique classique. Cet aveu n'eut aucun effet sur moi. J'étais sous le charme et je m'enlisai inexorablement dans l'état second de l'amour qui modifie pour toujours l'ordre des priorités et des intérêts.

Sophie m'apprit qu'elle était coiffeuse et qu'elle avait son propre salon à Longueuil, ville à l'origine d'une coupe très à la mode chez les joueurs de hockey de niveau pee-wee. « *Je n'ai rien à voir là-dedans* » me déclara-t-elle. Je m'esclaffai. En amour, on rit pour un rien...

Le lendemain, je l'appelai pour l'inviter de nouveau à souper, cette fois au *Kawai*, un steak house japonais réputé. Malheureusement, elle partait en voyage pour quinze jours avec une copine. Mais elle promit de m'appeler dès son retour, « *sans faute* », ajouta-t-elle.

Deux semaines, c'est long quand on est en amour! Je pensais à Sophie tout le temps. À cinquante et un ans, j'étais redevenu un véritable adolescent, acné en moins! J'étais accro solide. Je ne lisais plus; je faisais jouer toute la journée du Mahler (rien de tel pour une âme souffrante!), du Beethoven (la cinquième), du Brel, du Ferré, du Léveillé et du Moustaki.

Je m'achetai des chaussures et un ensemble de jogging *Nike* dernier cri, puis commençai à courir pour retrouver la grande forme et impressionner Sophie par ma vigueur. Je fis rapidement des progrès et après une semaine, parvenais à courir cinq kilomètres sans trop d'effort.

Je décidai aussi de moderniser ma garde-robe, que je garnis avec des vêtements *Boss*, *Lacoste* et *Façonnable*, achetés à Laval dans un magasin haut de gamme, où le mot solde est tabou.

Comme elle me l'avait promis, Sophie m'appela le lendemain de son retour. Elle avait fait une croisière magnifique, mais « *elle avait quand même hâte de revenir. Très hâte!* ». Elle n'en dit pas plus, et je jugeai prudent de ne pas lui demander d'élaborer. Je ne voulais pas paraître prétentieux, voire présomptueux.

Entendant de la musique italienne à la radio, un ténor qui s'époumonait sur le fameux *O' sole Mio*, je lui en fis la remarque.

– Oui, j'aime bien la musique italienne, mais pas l'opéra... sauf Carmen.

Puis, à mon grand étonnement, qui se muta en ravissement fébrile, elle proposa de venir chez moi le lendemain, « ...pour vérifier si je lui avais dit la vérité au sujet de mes talents culinaires ». Elle éclata de rire et proposa d'arriver vers les 17h30, en soulignant qu'elle ne pourrait pas rentrer trop tard parce qu'elle avait beaucoup de travail.

J'avais donc vingt-quatre heures pour me préparer à l'événement qui allait changer le cours de ma vie et enrichir mon expérience personnelle. Mais par où commencer?

Il était trop tard pour faire des emplettes décentes. L'appartement devenait donc la priorité de l'heure. Je lavai les fenêtres et les allèges, les meubles, passai l'aspirateur partout, et m'attaquai à la salle de bain. Les femmes, c'est bien connu, jugent les hommes par la propreté de leur salle de bain, surtout autour de la cuvette. C'est toutefois un jugement qui mérite d'être nuancé, car beaucoup de femmes-célibataires-malgré-elles souhaiteraient y retrouver un peu de « traces d'or » le matin. Bon... enfin! C'est une opinion très personnelle que nous ne sommes pas obligés de partager. Je l'astiquai, l'aseptisai... Ce qui m'embêtait, c'est que j'aurais à l'utiliser avant sa venue.

Le ménage terminé, je me fis venir une pizza toute garnie double pepperoni fromage du *Plat-Oh!*

Je passai une nuit agitée, tellement j'avais peur de gaffer. Dans ces circonstances, tout est une question de dosage, de rythme et de tempo. Sophie savait comme moi comment devait se terminer cette soirée. C'était inévitable! C'était écrit dans le baldaquin! Mais il y a un rituel à respecter, une sorte de lent crescendo, une longue pente à gravir, avec ses échelles-bonheurs et ses serpents qui vous font glisser hors du jeu. Avec les autres femmes que j'avais connues après mon divorce, c'était simple: du pif-paf-pouf dans la pantoufle! Mais là, c'était sérieux, et il me fallait une approche solide et sans faille.

Je me remis à penser au repas. Il fallait un repas copieux, mais pas trop lourd, avec un vin à la fois léger et un peu corsé... Un bourgogne? Un Barolo? Est-ce que je devais préparer des amuse-bouches? Des canapés avec brie, fraise et une touche de sirop d'érable, ma spécialité? Une petite entrée? Un potage? Une *Minestrone*?

Au lever, j'étais vraiment embarrassé. Je consultai mon livre de recettes préféré: *La fine cuisine italienne* du chef Pasquale. Après maintes hésitations, je constituai ainsi mon menu:

Apéritif: Champagne

Hors-d'œuvre: Crevettes à la sauce au citron

Potage: Soupe de fruits de mer

Plat principal: Escalope de veau farcie au prosciutto et au fromage, avec brocoli Alfredo.

Je décidai de me procurer tous les ingrédients qu'il me fallait au Marché Jean-Talon. Aussi, j'en fis une liste minutieuse:

16 crevettes décortiquées

Concentré de tomates

3 citrons

2 baguettes

Brandy

Crème 35%

Persil

Laitue

Huile extra-vierge de grande qualité

Céleri

Carottes de fantaisie

Gousses d'ail

1 grosse queue de homard

4 palourdes

4 huîtres sans coquille

4 moules sans coquille

4 pétoncles

Bouillon de poisson

Croutons

2 escalopes de veau

4 tranches de prosciutto

4 tranches de mozzarella

Chapelure italienne

Sauce tomate

Bouquet de brocoli

Vinaigre de vin rouge.

Je me procurai aisément tous ces ingrédients en fin de matinée. Comme les sacoches de mon *scooter* débordaient, je dus utiliser une bande élastique pour ne pas perdre les baguettes en chemin. J'achetai aussi deux bouteilles de *Pinot noir Shug Carneros Estate Winery Sonoma Coast 2007*; deux... pour être sûr de ne pas en manquer, et une demi-bouteille de champagne à servir en apéritif.

Une fois à l'appartement, je me rendis compte que j'avais oublié le dessert. À la pâtisserie voisine, j'achetai quatre mille-feuilles à la crème. Il fallait aussi des fleurs. Je courus donc chez la fleuriste acheter deux douzaines roses rouges et blanches.

Je mis un peu plus de temps que prévu à préparer mes recettes. La soupe aux fruits de mer me causa beaucoup de difficultés, car c'était la première fois que je la faisais. Pas trop sûr du temps de cuisson, je fis cuire les fruits de mer dix-sept minutes au lieu des quinze suggérées dans le livre du chef Pasquale. J'avais une cuisinière électrique et lui, au gaz. Il fallait donc compenser.

Je poêlai les escalopes que j'enfournerais plus tard, après les avoir recouvertes de sauce tomate, soit juste avant le potage.

À 17h00, j'avais à peu près repris le contrôle de la situation. Mais encore un oubli: la musique! Je n'avais pas encore choisi la musique.

Puisque Sophie ne semblait pas avoir une très grande culture musicale, je songeai à mettre le disque de Richard Abel, que mes -collègues du département de psychologie du Collège m'avaient donné lors de mon départ à la retraite. Finalement, j'optai plutôt pour un disque d'André Rieux, dans lequel on entend la musique du *Troisième homme*. Très accrocheur!

À 17h20, je m'aspergeai légèrement d'eau de Cologne, mes efforts de l'après-midi ayant laissé des traces. Je vaporisai aussi la maison d'une fragrance à base de citron et de coriandre.

À 17h35, on sonna à la porte. C'était Sophie. Ma Sophie!

Elle était superbe dans sa robe blanche décolletée qui -laissait entrevoir une poitrine nettement plus généreuse que je ne l'avais -supposé au restaurant. Peut-être un effet spécial de soutien-gorge. À vérifier.

Je me trouvais pas mal non plus dans mon pantalon blanc et ma chemise fuchsia en soie *Boss*. Je lui fis le plus beau sourire en lui disant: « *Quelle belle visite!* » Oui, je sais... pas très fort!

– *Wow! Les belles fleurs! Les belles roses!* s'exclama-t-elle. Puis elle jeta sur moi un regard énigmatique, comme si elle attendait une réponse claire à une question difficile. Elle m'adressa un sourire qui illumina tout l'appartement.

Je lui servis une coupe de champagne qu'elle but assez rapidement. Comme nous étions en juin et qu'il faisait chaud, elle devait avoir soif, très soif. Je la resservis aussitôt. J'aurais peut-être dû acheter une pleine bouteille de champagne au lieu d'une demie. Du coup, je me sentis un peu radin. Je l'invitai à s'asseoir, mais elle me demanda plutôt de visiter l'appartement. Elle prit les devants et je la suivis. Elle avait une démarche à la fois langoureuse et cadencée, avec un léger balancement des hanches... à rendre marteau!

Arrivée à la cuisine, elle se retourna nonchalamment vers moi en dodelinant la tête et me demanda langoureusement:

– Sais-tu ce que j’aime chez un homme?

– **La queue!**

– Quoi?!

– Oui, la queue de homard! Je viens d’apercevoir la queue de homard sur le comptoir de la cuisine, sous un essuie-tout. Sophie, j’ai oublié de mettre la queue de homard dans la soupe de fruits de mer.

– Ce n’est pas grave.

– Oui Sophie, c’est grave. Très grave, même! C’est l’ingrédient vedette de ma recette. Mais où avais-je la tête? La queue doit aller dans la soupe, pas dans un essuie-tout!

– Mais non. Ce n’est pas grave. Oublie ça!

Elle entra dans la chambre à coucher, regarda les meubles, s’assit sur le lit et me dit avec un léger soupir:

– Il doit y en avoir des femmes qui sont passées par ici...

Le disque d’André Rieux venait de finir et je me demandais si je ne devais pas en mettre un autre. Celui de Richard Abel?

– Je suis certaine qu’il y en a eu au moins une centaine.

Je n’ai pas tenu de statistiques, mais une centaine était un chiffre qui me semblait très exagéré.

– Non. Moins que cela quand même! Certainement pas plus de...

– **Viens!**

Je dois admettre que sa demande - était-ce plutôt un ordre? - me prit par surprise, car j’avais encore Richard Abel et la queue de homard en tête.

J’aime les femmes qui prennent l’initiative, mais là, c’était une attaque frontale du type: *Feu à volonté et pas de quartiers*, comme les troupes de Wolfe sur les Plaines d’Abraham. J’eus de la difficulté à garder mon calme...

J’avais prévu, sans entrer dans les détails, une stratégie de séduction en dix étapes. Or, nous en étions déjà à l’étape cinq. Il fallait donc que je me ressaisisse et que je reprenne le contrôle de la situation. Mais elle ne m’en laissa pas le temps.

Elle m’embrassa avec une telle fougue qu’elle me fit mal à la lèvre supérieure. Durant tout le baiser, sa bouche recouvrait complètement la mienne et son nez comprimait le mien. Puisque j’avais joué de la clarinette -en si bémol- quand j’étais jeune, je n’éprouvais aucune difficulté à retenir mon souffle pendant un certain temps. Mais là, après quelques minutes, je commençais à ressentir un certain manque d’oxygène et des étourdissements.

– J’ai attendu ce moment pendant quinze jours, me susurra-t-elle à l’oreille.

Cet aveu me galvanisa.

Nous gagnâmes aisément la médaille d’or du concours de déshabillage le plus rapide! Ceci fait, je couvris ses beaux seins de baisers voraces. J’imagine qu’on pouvait entendre les bruits de succion jusqu’au Parc La Fontaine, ce qui devait ajouter à l’ambiance sensuelle de cet îlot de perdition.

Soudainement, d’un geste rageur, elle poussa ma tête entre ses cuisses. Pendant que j’officialiais avec un succès corroboré par des gémissements qui ressemblaient à de petits glapissements, il me vint à l’esprit la blague de Martin Matte qui fait dire à son père

amoureux d'une jeune femme: « *Ouais! Les femmes ont un clitoris, asteure!* » Je m'abstins toutefois de rire. C'eut été déplacé.

Je revins à ma tâche, réfléchissant à la prochaine étape à franchir, normalement la six. J'envisageai toutefois plusieurs options, mais finalement, c'est elle, qui, impatiente, décida que c'était le moment de passer à l'acte. Position classique du missionnaire. La voyant -commencer à trembler dès le cinquième coup de butoir - elle aimait une certaine brusquerie - je décidai de ralentir le rythme. Elle réagit instantanément: « *Aaah! Aaah! Sergio! Sergio... mon amour* ». C'était fort étrange parce que je m'appelle Serge, non Sergio. Mais dans ces moments intenses, la mémoire peut jouer des tours.

Puis, après deux changements rapides de position, je me suis mis à penser qu'elle avait peut-être déjà travaillé pour le Cirque du Soleil comme trapéziste ou contorsionniste.

Quelle amoureuse! Je me sentis tout d'un coup comme un grand amant italien, le Mastroianni du Plateau ayant ingurgité d'un coup dix comprimés de *Viagra!* Elle continua de crier de plus en plus fort, jusqu'à hurler: « *Aaah! Aaah! Sergio! Sergio... mon amour* ». Le tout se termina beaucoup plus tard, dans un feu d'artifice digne du 24 juin.

Après l'amour, nous somnolâmes un peu et je me retrouvai dans un état de torpeur moite et béate. Sophie et moi étions faits l'un pour l'autre, la fusion totale. Elle s'étira comme une tigresse, s'assit sur le bord du lit, regarda sa montre - elle n'avait gardé que sa *Longines* - et lança un: « *Oh, mon Dieu! Qu'il est tard!* » Après quoi, elle s'habilla aussi vite qu'elle le put, m'embrassa et partit en disant:

– *Merde! J'ai une contravention. Je te rappelle.*

Je me sentis bien seul après son départ! J'enfilai donc une robe de chambre et me commandai une pizza toute garnie triple pepperoni fromage du *Plat-Ho!* Puis je mis la valse de Chostakovitch sur la platine. J'étais comblé, j'étais au paradis, j'étais au nirvana. Réincarné en un amant italien... fatigué!

En attendant la pizza, je me servis un *Manhattan* avec deux cerises. Je les méritais bien. Je me rendis ensuite à la chambre pour respirer le doux relent de nos amours fougueuses et contempler, ému, les draps blancs, les oreillers blancs, mes chaussettes blanches, mon caleçon blanc, mon pantalon blanc, tous éparpillés aux quatre coins de la chambre. Un magnifique tableau de Borduas! Une composition abstraite admirable, un chef d'œuvre. Enfin le grand amour!

CHAPITRE 5

Sergio montre son vrai visage!

En attendant l'appel de Sophie, je décidai de faire mon jogging quotidien. Malgré des jambes un peu lourdes, je tentai de doubler mon parcours et de parcourir dix kilomètres. J'en fis quatre en une heure et demie! Je revins à l'appartement en marchant péniblement, en me disant que ma soirée d'amour avec Sophie avait sérieusement hypothéqué mes capacités sportives.

En tournant le coin, j'aperçus, assis sur les marches d'entrée de mon condominium, un colosse arborant un T-shirt et une casquette aux couleurs de la *Scuderia*.

Dès qu'il me vit, il se leva et vint à ma rencontre. C'est avec un air féroce qu'il pointa un doigt dans ma direction avant de me lancer:

– *You fuckin' porco!*

– *Señor... lo siento pero non soy un*³...

– Aie! J'te parle italien, le cave, pas espagnol...

J'ignorai l'insulte. C'est ce qu'il faut faire quand son adversaire est un colosse enragé aux mains larges comme des raquettes de ping-pong.

– Écoutez, *señor*, quand j'étais étudiant, j'avais le choix entre plusieurs langues et j'ai choisi l'espagnol et l'arabe à cause de la prononciation commune de certaines lettres, comme par exemple les « g » et les...

Il s'élança soudainement sur moi et me frappa violemment le thorax avec ses deux immenses avant-bras. Je quittai le sol, franchis deux mètres dans les airs et atterris sur la portière avant d'une voiture garée dans le stationnement du condo. C'était une grosse Buick grise, dont la mollesse de la suspension me permit heureusement d'amortir le choc et de m'en tirer sans trop de mal.

Je me relevai le plus rapidement possible... mais hélas, pas assez. Le colosse m'empoigna par le collet de mon bel ensemble Nike rouge et noir et me poussa à nouveau contre la voiture en me frappant comme un déchaîné. Au bout de quelques minutes, il me lâcha enfin. Je glissai lentement vers le sol et en passant devant le rétroviseur de la Buick, je me vis avec la peur imprimée sur le visage et la lèvre supérieure enflée. Il était temps de réagir et de puiser dans mon passé de karatéka.

Je me levai d'un bond et criai: « *Neko-Ashi Dashi!* », pour -aussitôt me demander si je n'avais pas fait erreur. Était-ce *Neko-Mashi Dashi*, *Neko-Mashi Nashi*, ou *Neko-Dashi Mashi*? Je décidai de remettre à plus tard l'exactitude du nom de cette position.

J'avais choisi la « *position du chat* »⁴, car il m'apparaissait clair que ce malotru avait des intentions malveillantes à mon égard, doublées d'un sérieux manque d'éducation. Mes cours de karaté me revenaient d'autant plus facilement que j'étais fort doué pour cette discipline. Le colosse parut surpris, puis partit à rire.

– *You're bluffing. You, fuckin' porco!*

– *Señor...*

³ Monsieur, je suis désolé, mais je ne suis pas un...

⁴ . Position qui aide à prévenir les attaques sournoises et particulièrement douloureuses contre les parties génitales.

Mais il était trop tard pour les explications rationnelles, cet homme n'ayant pas une bonne écoute. Il fonça de nouveau sur moi en m'envoyant de toutes ses forces son énorme poing à la figure. Je l'évitai d'un mouvement vif de la tête et hurlai: « *Kizami Tsuki* ». Mon poing partit comme une massue et l'atteignit en plein front. Cela me fit l'effet de frapper une brique, mais une seule, ce qui était loin de mon record de neuf. J'entendis un craquement, et pensai m'être encore fait mal à la main, comme cela s'était produit à Laval devant les délinquantes qui, avec le temps, ont du se calmer.

Le colosse péta et éructa - une alimentation probablement faible en fibres - et s'affala sur le trottoir avec un filet de sang à la commissure des lèvres. Avec son nez qui faisait des bulles jaunâtres, ce n'était pas très joli à voir. Un voisin, témoin de l'incident, appela la police qui arriva dix longues minutes plus tard.

- Qu'est-ce qui s'est passé? demanda un jeune policier en sortant de l'auto-patrouille et en examinant, perplexe, le quasi-macchabée jonché sur le trottoir.

Il fut rejoint par sa collègue, une jolie blonde d'une trentaine d'années qui achevait de boutonner sa blouse. Je fis celui qui n'avait rien vu. Pour moi, ce qui se passe dans une voiture de police, c'est du domaine privé.

Après leur avoir expliqué ce qui s'était produit, mes propos furent corroborés par mon voisin, ainsi que par d'autres témoins de la scène.

On fit ensuite venir une ambulance et on y embarqua le colosse qui semblait maintenant éprouver de la difficulté à respirer. Sa belle casquette rouge resta sur le trottoir.

Une fois rentré à l'appartement, je fis couler de l'eau froide sur ma main endolorie, puis mis de la pommade sur ma lèvre supérieure, agressée deux fois en deux jours, mais dans des circonstances fort différentes.

Je dormis mal. Très mal. De toute évidence, les événements de la veille continuaient de me préoccuper.

Vers les 6h00, je fus réveillé par un appel téléphonique insistant. J'espérais que ce soit Sophie, pour lui raconter mon escarmouche avec le colosse.

- Monsieur Serge Descôteaux? demanda une voix masculine.

- C'est moi, fis-je, sur un ton fort déçu.

- Je suis le Sergent-détective Yves Laramée, du Service antigang de la Police de Montréal. Vous vous êtes battu, hier, avec un gros type, un Italien?

- Pas vraiment battu... répondis-je en jouant la carte de la prudence. Un colosse m'a poussé par deux fois et m'a roué de coups sur une automobile, une Buick grise de modèle récent. Je me suis défendu en lui assenant un coup de poing dans le front. Il est tombé sur le -trottoir et s'est fait mal. Mon voisin a donc appelé la police et...

- Je sais tout cela, Monsieur Descôteaux. J'ai lu le rapport des policiers. Ce monsieur est actuellement aux soins intensifs à l'hôpital *Sacré-Cœur*. Ils n'ont pas voulu le prendre à *Santa Cabrini*, car son cas est trop lourd. Il a une triple fracture du crâne et devrait être hospitalisé durant au moins quatre mois. Il prétend que vous couchez avec sa femme et que c'est pour cette raison qu'il a voulu s'en prendre à vous. Une question d'honneur typiquement italienne. Les Italiens n'aiment pas être cocus. C'est une donnée probante. Tous les sociologues, les psychologues, les anthropologues, et même les chefs cuisiniers, sont d'accord sur ce fait: les Italiens n'aiment pas être cocus.

– Même si je ne suis pas Italien, je comprends très bien, Monsieur Laramée, ayant personnellement vécu une situation similaire. Mais, il doit faire erreur. Je fréquente bien une femme, mais elle est célibataire et...

– Son nom, m’interrompt l’agent, c’est Sergio Momento et sa femme s’appelle... Sophie Momento. Vous auriez couché avec cette dernière. Mauvais choix! Très mauvais choix! Pauvre vous!

Sergio Momento, Sophie... Momento. **Sophie Momento!** Comme ma déception fut vive! Je tombai de haut, de très haut, sans parachute, en tourbillonnant dans le vide... le *Graveyard spiral*, comme disent les pilotes d’avion. Clarinette ou pas, le souffle me manqua.

– Monsieur Descôteaux, êtes-vous là?

– Non, pas vraiment!

– Écoutez, connaissez-vous la famille Momento?

– Non, pas vraiment...

– La famille Momento, c’est la mafia sicilienne de Montréal, laquelle possède des ramifications partout au Canada, aux États-Unis, en Europe et en Asie. Ce sont d’affreux tueurs sans conscience. Comprenez-vous?

– Non, pas vraiment...

– Écoutez bien, Monsieur Descôteaux. La *famiglia* Momento veut se venger de vous et elle a engagé un tueur professionnel pour vous descendre. On parle, ici, d’un contrat de cent mille dollars! Vous aurez donc affaire à un tueur à gages d’élite, possiblement Jimmy Roma, qui vient de quitter New York pour Montréal. De plus, tous les hommes de main de la famille Momento voudront vous égorger, histoire de se faire un nom et gravir les échelons de la hiérarchie mafieuse.

– Qu’est-ce que vous pouvez faire pour moi?

– Pas grand-chose. On ne peut pas vous protéger, car nous manquons d’effectifs. Il faudrait vous surveiller en garde rapprochée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours par semaine, et on ne peut pas; insuffisance de ressources à cause des coupures. Et même si nous étions en mesure de vous protéger, vous vous feriez quand même descendre! On ne blague pas avec Jimmy Roma et la famille Momento.

– J’imagine que vous gardez les bonnes nouvelles pour la fin... Alors, qu’est-ce que je dois faire?

– Quittez la ville et disparaissez pour un bout de temps...

– Pour combien de temps?

– Une dizaine d’années...

– **Une dizaine d’années?**

– Une génération chez les mafiosi, Monsieur Descôteaux, c’est une dizaine d’années. S’il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour vous, n’hésitez pas à m’appeler. Je vous donne mon numéro de cellulaire. Ne le notez pas, apprenez-le par cœur.

–... et Sophie?

– D’après notre informateur, Madame Momento est une nymphomane finie. Elle est partie se reposer en Sicile, probablement pour toujours. Vous me comprenez? Un conseil, en terminant: ne dites à personne où vous irez. N’utilisez ni carte de crédit, ni cellulaire, ni véhicule. Ne louez ou n’achetez rien à votre nom. Et changez d’identité si c’est possible. Déménagez aux six mois, ou même avant. Si de mon côté, j’avais une

information importante à vous transmettre, je la ferai paraître dans les petites annonces de *La Presse* du samedi, dans la rubrique *Remerciements pour faveur obtenue*, sous la photo de Mère Teresa. Ce sera notre mode de communication. Bonne chance, Monsieur Descôteaux! Vous en aurez besoin, croyez-moi.

Je pris une longue douche, en alternant le chaud et le froid pour me remettre d'aplomb. Je mis les *Kindertotenlieder* de Mahler, puis le *Requiem* de Mozart sur ma *Linn Sondek*. Belle ambiance!

Ensuite, je déjeunai en grugeant la queue de homard.

Quitter la ville... pour aller où?

CHAPITRE 6

Les encouragements de Louis F.

Le lendemain, j'appelai Louis F. pour lui raconter ma rencontre avec Sophie au salon de la moto, puis au restaurant. Je lui parlai aussi de ma soirée incandescente avec elle.

– Mais c'est excellent! m'encouragea-t-il. C'est exactement le genre d'expérience dont tu as besoin pour nourrir... oui, je dis bien « nourrir », ton prochain roman. Comme le disait si bien Spinoza⁵: « *La puissance humaine est tout à fait limitée, et infiniment surpassée par la puissance des causes extérieures.* »

Louis F. me perdait toujours un peu quand il citait Spinoza, mais le mot du philosophe semblait logique. J'acquiesçai.

– Serge, poursuivit-il, ne perd pas de temps; commence à écrire pendant que c'est encore frais au niveau des émotions et des affects.

C'était un sage conseil. Je lui décrivis ensuite ma rencontre tumultueuse avec Sergio Momento, le mari de Sophie.

Mon interlocuteur crut d'abord que je lui parlais de Sergio Momesso, l'ancien joueur des *Canadiens de Montréal*. Un gars très gentil, en apparence, du moins. Je le corrigeai en spécifiant qu'il s'agissait plutôt de la famille **Momento**, des mafiosi sanguinaires et sans pitié de Montréal, avec des ramifications partout dans le monde. J'ajoutai que les Momento - fallait-il dire les Momenti? - avaient confié à un tueur à gages le mandat de me zigouiller, moyennant cent mille dollars. Ce montant très élevé signifiait qu'ils requéraient les services d'un professionnel de haut niveau, un virtuose de la mise à mort, qui ferait tout pour me retrouver et me liquider. Question d'honneur! Je lui révélai enfin que le policier Laramée m'avait conseillé de disparaître pendant au moins une dizaine d'années et de changer de nom.

–...

– Louis, tu es là?

–...

– Es-tu là, Louis?

– Serge, est-ce que tu m'appelles d'une cabine téléphonique ou de chez toi? me demanda mon ami d'une voix faible et mal assurée.

Je le sentais mal à l'aise. Quelque chose le chicotait. Mais quoi?

– De chez moi. Plus précisément de mon bureau. Il n'y a pas de fenêtre, c'est donc très sécuritaire.

– Mais Serge, tu es complètement malade! Ces tueurs-là, les Momento (*j'avais raison: il n'a pas dit « les Momenti »*) recrutent des espions et des hommes de main partout... dans les gouvernements fédéral, provincial et municipal, dans les syndicats, dans tous les partis politiques, dans les commissions scolaires, dans les journaux, dans les cabinets d'ingénieurs, dans les bureaux d'avocats, dans les firmes de comptables, dans les compagnies aériennes, d'autobus et ferroviaires, dans la police et surtout, et surtout Serge... dans les compagnies de téléphone. Ils vont obtenir mon numéro et mon adresse

⁵ « Éthique » IV, Appendice, Chap.32.

dans l'heure qui suit, et vont me torturer pour savoir où tu te caches! Et crois-moi, Serge, ils savent torturer là où ça fait mal! À cause de toi, je suis un homme mort!!!

– On pourrait alors se cacher ensemble. Les dix prochaines années passeraient plus vite et...

Je considérai que c'était là une excellente idée, mais Louis F. raccrocha avec fureur, une émotion dictée par la peur. Voilà ce que ça donne de vivre dans un cocon douillet comme l'université: on a la trouille au moindre petit pépin.

Dans les deux derniers jours, j'avais connu une peine d'amour et une peine d'amitié. Que me réservait demain? Encore de mauvaises nouvelles?

DEUXIÈME PARTIE

LA FUITE

CHAPITRE 7

« Le Plateau. À vendre: Élégant condo meublé. Vendeur motivé. »

– Vous vendez meublé ou non, Monsieur Descôteaux?

– Meublé, sauf mon système de son que je vais donner à un ami. J’aimerais ajouter que c’est un grand designer qui a meublé et aménagé mon appartement.

– Ça se voit. C’est... particulier. Vous espérez obtenir quel prix?

Je faisais affaire avec l’agence immobilière *Immo-Plateau* et avec sa directrice, Madame Nohad Boumediène, une femme dans la cinquantaine, avenante et jolie. Étant donné ses origines, je risquai quelques phrases en arabe.

– Votre arabe est excellent, Monsieur Descôteaux, me félicita-t-elle. Vous avez un accent... je dirais... égyptien. Où avez-vous appris notre langue? Remarquez que vous parlez un arabe classique et qu’il n’est pas certain que le commun des mortels puisse vous comprendre.

– J’ai appris l’arabe au Collège. Mon professeur, Hamid Shammah, venait d’Égypte. J’ai payé mon condo trois cent soixante-quinze mille dollars il y a six ans et on m’a dit que les prix étaient en forte hausse sur le Plateau.

– Nous allons le « lister » à quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille dollars, incluant les meubles. On pourrait obtenir davantage si on attendait, mais vous désirez le vendre rapidement. N’est-ce pas?

– Très rapidement, même! Comme je dois quitter le pays dans une quinzaine de jours, je voudrais que mon condominium soit vendu et que tout soit définitivement réglé avant mon départ.

Cela dit, Madame Boumediène m’invita à son bureau pour signer les documents requis. Je dus l’accompagner dans sa voiture, car j’avais vendu ma Vespa deux jours auparavant, suivant ainsi les conseils du policier Laramée. Je pris l’autobus pour revenir chez moi.

Une fois arrivé, je montai l’escalier menant à mon appartement. Surprise! Je vis un bras sur la dernière marche du haut... le bras *SME* de ma *Linn Sondek*.

Du coup, je redoublai de prudence. La porte d’entrée était entrouverte et quelqu’un s’était introduit dans mon appartement sans invitation. Je soupçonnai immédiatement les *Momento*.

On avait tout brisé et tout saccagé, sans aucune retenue. Mon ordinateur était éventré et on avait peint à la bombe rouge une tête de mort sur le frigo encastré en inox. Cela me rappela qu’il fallait que je dispose de la nourriture achetée pour mon souper galant avec Sophie. On avait même piétiné tous mes disques –sauf, étrangement, celui de Richard Abel. Allez savoir pourquoi!

On s’était surtout acharné sur le lit qu’on avait éventré avec une sauvagerie que je qualifierais d’obsessionnelle. Les ressorts pendouillaient comme les tripes d’un cochon dont on a fait boucherie. Ce geste transmettait un message très clair: le clan *Momento* se vengeait, sachant que Sophie et moi avions fait un usage abusif et créatif du matelas.

Après avoir constaté les dégâts, j’appelai Madame Boumediène pour lui signaler de modifier l’annonce et d’enlever le mot « *meublé* ».

« Le Plateau. À vendre: Élégant appartement. Vendeur très, très motivé. »

J'allai au vestiaire -heureusement épargné- et sortis la *Mossberg.22* de son étui.
On ne sait jamais. Je risquais fort bien de recevoir à nouveau une visite importune.

La nuit risquait d'être longue.

CHAPITRE 8

Serge change de nom

En attendant la vente de mon condominium, je décidai de coucher dans divers motels de la chaîne *La bonne Sieste*, à Longueuil et à Laval. Puisque je devrais changer d'endroit chaque soir, cela exigerait une solide capacité d'adaptation. De même, j'allai à la Caisse populaire pour retirer vingt mille dollars de mon compte d'épargne.

Le policier Laramée m'ayant suggéré de changer de nom, je me mis à cette tâche sans réticence, et même, avec un certain plaisir. Il me fallait un nom commun, neutre et banal, qui n'attire pas -l'attention; bref, un nom passe-partout. Je considérai Robert L'Heureux, Robert Trottier, Pierre Roy, Jacques Laplante, Jacques Vallée, Jean Payette, Normand Archambault, Richard Joly, Clément Racine, Pierre Raymond, Laurent Gagnon, Pierre Côté et... Robert Côté. Eurêka! Y a-t-il un nom plus insipide, plus somnifère, que Robert Côté? Franchement!

Désormais, je serais « Robert Côté ». Du moins, pour les dix prochaines années, et ce, à condition que rien de fâcheux ne m'arrive avant.

Mon nouveau nom trouvé, je me présentai au Motel *La bonne Sieste*, situé sur le Boulevard des Laurentides à Laval.

– Bonjour, je m'appelle Robert Côté et je voudrais une chambre pour la nuit. Je paie cash.

– Voulez-vous la suite avec miroirs au plafond et la télé en circuit fermé avec écran géant? Ou peut-être la chambre nuptiale avec bain-tourbillon en forme de cœur? me demanda un homme mal rasé avec un regard en biais. On aurait dit un regard de belette inquiète.

– Non, juste une chambre ordinaire.

– Vous êtes seul, Monsieur...

–... Côté. Robert Côté.

– Bon. C'est soixante-neuf dollars, payables tout de suite. Je vous donne la six. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je dis bien de quoi que ce soit, vous m'appellez. Vous faites le neuf et le six.

– Je n'y manquerai pas. Merci.

J'entrai dans ma chambre et ouvris la télé en déposant mon bagage sur le lit. J'entendis alors deux coups de klaxon qui semblaient provenir d'un paquebot géant désirant accoster à mon unité. La porte de la sept s'ouvrit ensuite, et une fausse blonde en mini-jupe démodée sortit en envoyant la main au camionneur qui se gara avec précipitation.

La nuit risquait d'être très longue.

CHAPITRE 9

Serge (alias Robert Côté) s'installe à la rivière Ouareau

Serge vendit son appartement au bout de cinq jours et obtint cinq mille dollars de plus que le prix demandé. Madame Boumediène exultait. Elle avait fait près de trente mille dollars pour dix petites heures de travail! Si Serge était très satisfait de cette vente rapide, il trouvait cependant excessive la rémunération de l'agente qui en seulement quelques heures, avait gagné plus que le salaire annuel de la moitié de la population du Québec. Toutefois, lorsque la dame lui offrit un magnum de champagne, cette délicatesse tempéra son jugement.

Serge quitta le motel *La bonne Sieste* de Laval pour aller à la bibliothèque municipale consulter Internet. Une fois devant un d'ordinateur, il se rendit sur le site Kijiji et tapa « *maison à louer/Lanaudière* ». S'il avait choisi cette région, c'est parce que ses parents y louaient un chalet, lorsqu'il était enfant, plus précisément à Saint-Liguori. Aussi, conservait-il de très bons souvenirs de cette région. Évidemment, on ne voyait pas très souvent Godefroy qui préférait rester en ville pour fréquenter autant qu'il le voulait sa « Malabaraise ».

*Au pays chaud et bleu où ton Dieu t'a fait naître,
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître.*

Ne trouvant rien d'intéressant, Serge essaya alors, par curiosité, « *maisons à vendre/Lanaudière* ».

Ceci fait, il tomba sur l'annonce suivante:

Maison de 2 CAC, salon et cuisine à aire ouverte. Vue imprenable sur la rivière Ouareau. Grand terrain. Superbe aménagement paysager. À 20 minutes de Rawdon et de Joliette. Garage. 189,000\$. Négociable.

L'annonce avait été placée quatre mois auparavant et comportait un numéro de téléphone. Serge le prit donc en note, l'apprit par cœur et jeta le papier. Le métier de fugitif commençait à rentrer. Fort étrangement, cette vie risquée lui procurait maintenant un certain plaisir, en plus de lui insuffler le sentiment d'enfin exister.

Il traversa le hall de la bibliothèque et vit qu'il y avait un téléphone public à l'entrée. Il composa le numéro, un interurbain, et inséra des pièces de monnaie dans l'appareil. Une dame répondit à la troisième sonnerie.

– Bonjour, Madame, je m'appelle Robert Côté et j'ai vu, sur Internet, que vous aviez une maison à vendre.

– Vous n'êtes pas un agent d'immeuble, au moins? Il y en a plein qui m'appellent. Je veux vendre par moi-même plutôt que de payer une grosse commission à un inconnu.

– Non, Madame. Je suis un retraité de la Fonction publique du Québec. J'aimerais visiter votre maison. Elle m'intéresse. Est-ce possible?

Le rendez-vous fut pris pour le lendemain, à 10h00.

Serge décida de prendre un taxi pour se rendre à la maison de Madame Bérubé. Il n'osait pas se présenter au Terminus d'autobus, car il savait que l'endroit serait certainement surveillé par « des groupes d'intérêt ».

Le chauffeur trouvait curieux qu'un client prenne un taxi pour parcourir une si longue distance; si longue, qu'il dut même refaire le plein. Serge lui répondit en se lançant dans une laborieuse démonstration visant à expliquer que le recours sporadique au taxi, même pour des distances appréciables, était plus avantageux que de posséder une automobile.

– Vous avez raison, approuva le chauffeur, un dénommé Amir Rachid. Et puis cela crée moins de GES. Sans parler du capitalisme et du crédit à des taux usuraires qu'on impose à tous ceux qui s'achètent une automobile. De l'arnaque!

– Je n'ai rien contre le capitalisme, à condition qu'il soit encadré par des lois intelligentes. Quant au crédit, je suis d'accord avec vous. Acheter une maison avec une mise de fonds de seulement cinq pour cent est tout simplement ridicule.

– Mon cher Monsieur, le capitalisme mène à tous les abus; c'est la nature même du capitalisme et du néolibéralisme de favoriser les abus et la fraude. Je vous l'assure: le capitalisme mène à la destruction de l'humanité et à l'Apocalypse. Croyez-moi, j'étais économiste, dans mon pays.

–... et vous remplacerez le capitalisme par quoi, au juste?

Par le rétroviseur de sa voiture, Amir fixa son passager pendant plusieurs secondes, puis répondit:

– Par la seule voie possible, cher Monsieur: le socialisme... et Allah. Comme on dit chez nous: *Al Islam howa al hall!*

Serge reconnut aussitôt le slogan des Frères Musulmans: *la solution, c'est l'Islam*, mais n'en fit aucun cas. Il adopta plutôt un ton neutre et dit, pour clore la discussion:

– Je ne suis pas sûr que le Québec, qui vient de sortir de deux siècles de servitude religieuse, soit un terreau bien fertile pour l'Islam. Au fait, êtes-vous sûr que nous sommes sur le bon chemin?

– C'est Allah qui guide mes pas! lança le chauffeur en affichant un grand sourire.

L'homme dut tout de même se renseigner à trois reprises auprès de garagistes qui, vaguement racistes, ne lui donnèrent que des réponses approximatives. Ils arrivèrent finalement à destination avec trente minutes de retards.

Serge descendit du véhicule, paya la course, et se dirigea lentement vers la maison, qu'il examina attentivement.

Celle-ci, sans doute un ancien chalet, était une construction simple et typique des années '50: déclin de bois et toit en bardeaux d'asphalte. Mais quel environnement! Quel paysage! À cet endroit, la rivière Ouareau était large et on pouvait voir un rapide et une petite chute à trois cents mètres en amont. Il n'y avait aucun voisin, ni sur l'autre rive ni de l'autre côté de la route 341. Une forêt de pins dégageait une odeur de tisane. C'était si beau, que Serge se demandait pourquoi cette région n'était pas davantage connue.

Les rideaux de la porte bougèrent et Madame Bérubé sortit, avant de l'accueillir chaleureusement. C'était une femme de grande taille, possiblement dans la fin de la cinquantaine, qui portait, malgré la chaleur matinale, un chandail en laine.

Après s'être excusé pour son retard, Serge la suivit à l'intérieur. Les pièces n'étaient pas meublées de façon luxueuse, mais toutes étaient confortables et surtout, d'une propreté irréprochable.

La maîtresse des lieux révéla qu'elle avait perdu Rolland, son mari, quatre mois auparavant, suite à un « infarctus ». Serge grimaça. Il lui semblait que le mot « **infractus** » traduisait une mort nettement plus douloureuse et brutale que le mot juste. La dame ajouta qu'ils avaient été mariés pendant plus de vingt-sept ans et qu'ils n'avaient eu qu'un seul enfant. Il s'agissait d'un prématuré, mort une semaine après sa naissance. Elle n'en dit pas plus et Serge, mal à l'aise, ne posa pas de questions.

Elle désirait vendre sa maison pour aller s'établir le plus rapidement possible chez sa sœur Agathe, qui vivait à Rawdon. À cinquante-huit ans, elle en avait assez de tous les travaux que requiert une propriété. Le jardinage était sa grande passion, comme en témoignait le terrain, aménagé avec beaucoup de soins, et aussi, avec un certain goût pour la démesure.

– Nous avons acheté cette maison en 2001. Rolland insistait pour vivre à la campagne, en particulier dans cette région. Moi j'hésitais, car je suis plutôt citadine. Mais je suis tombée en amour avec le jardinage...

– Oui, votre aménagement paysager est... magnifique.

Serge, alias Robert Côté, lui proposa alors l'entente suivante. Il lui indiqua d'abord qu'il était un écrivain entreprenant la rédaction d'un nouveau roman et qu'à ce titre, il avait besoin d'écrire dans un environnement calme, notamment près d'une rivière, car une partie de l'intrigue se déroulerait près d'un cours d'eau. La rivière Ouareau ferait fort bien l'affaire.

– Les écrivains sont comme les peintres, ajouta-t-il, ils ont besoin d'un contact réel avec l'environnement dans lequel se déroule l'histoire.

Il proposa donc de louer la maison pour une durée de six mois. Après quoi, il déciderait s'il l'achetait ou non. En guise de loyer, il lui offrit mille sept cents dollars par mois. Il paierait en plus l'électricité, le chauffage, le téléphone, l'Internet, les assurances et l'abonnement à *La Presse*. Il répéta qu'il avait besoin de calme et de repos pour écrire, et non pas de « tracasseries administratives ».

– Je vous ai vu arriver en taxi, indiqua Madame Bérubé à qui la proposition semblait plaire. Seriez-vous intéressé à acheter ma voiture, une Toyota Camry? Elle date de trois ans seulement et compte peu de kilomètres. Comme ma sœur possède déjà une auto, je n'aurai plus besoin de la mienne. Je ne vous la vendrais pas cher.

– Je pourrais également la louer pour six mois. Mais je ne l'utiliserais que pour aller faire des courses aux alentours. Je vous offre trois cent cinquante dollars par mois. Je ne suis pas trop fort en chiffres, mais ça ferait deux mille dollars par mois, tout compris. Qu'en dites-vous? Évitez de brasser du papier...

La dame accepta et dit:

– Je prendrai deux mille dollars quand vous emménagerez et ensuite, je viendrai prendre mes deux mille dollars tous les 1^{ers} du mois. Qu'en dites-vous?

Serge acquiesça. Madame Bérubé lui faisait confiance, mais elle tenait de toute évidence à effectuer un petit contrôle mensuel de sa propriété. Il aimait bien cette femme qui lui paraissait pratique, attentionnée et raisonnable.

– Dites-moi, s'informa-t-il, qu'est-ce qu'on peut pêcher dans cette rivière?

– Mon mari vous aurait sûrement donné une meilleure réponse que moi. Mais en bas, sur le quai, il attrapait de l'achigan, du doré et de la perchaude. Une fois, il a même pêché un maskinongé, un monstre de trente-cinq livres. Il l'a fait empailler chez un taxidermiste, à Rawdon. Il voulait le mettre dans le salon, mais je n'ai pas voulu. C'est une bête affreuse avec de grosses dents. Il est donc dans le garage, sur le mur du fond.

– Intéressant! J'aimais beaucoup la pêche quand j'étais jeune.

Serge allait lui parler de ses vacances scolaires à St-Liguori, mais il préféra s'abstenir.

– Vous pouvez utiliser l'équipement de pêche de mon mari qui se trouve dans le garage. On peut aussi chasser le petit gibier, dans la forêt, de l'autre côté de la route. Il y a de la perdrix et du lièvre en bonne quantité! Un lièvre aux pruneaux, quel délice! Mon mari, un excellent tireur, chassait le lièvre avec un vieux fusil, un.20. C'est plutôt rare de trouver ce calibre-là, de nos jours.

– Pourriez-vous me parler de vos voisins?

– Les Thibodeau sont nos seuls voisins, répondit Madame Bérubé. Ils demeurent à cinq cents mètres plus à l'ouest. Non, c'est par là! signifia-t-elle en voyant Serge regarder dans la mauvaise direction. On ne les fréquente pas. Des chicanes de clôture, comme on dit. Lui s'appelle Georges et elle, Marie. Elle a un petit air hypocrite, quand elle me regarde, et c'est pourquoi je ne l'aime pas beaucoup. De l'autre côté, vers l'est, il y a une terre qui n'est pas exploitée. Personne ne l'habite.

Après avoir remercié son hôte, Serge prit un taxi pour retourner au motel, où il paya deux nuitées supplémentaires. En restant plus d'un jour au même endroit, il dérogeait à son plan initial, mais comme tout semblait calme du côté des Momento...

Le lendemain, il alla chez son notaire pour rédiger son testament. Il joignit au document une courte lettre adressée à Louis F., pour lui rappeler leur longue amitié et s'excuser pour les désagréments que sa situation actuelle serait susceptible de lui causer.

Ceci fait, il appela sa mère afin de lui indiquer qu'il s'absenterait pour une période de six mois. Il visiterait l'Europe, dans un genre de *No-where*. Il promit toutefois de l'appeler de temps en temps.

Le lendemain, il quitta le motel pour prendre possession de son nouveau domicile, à la rivière Ouareau, où il emporta deux valises remplies de vêtements, un nouvel ordinateur portable avec une manette de jeu pour *Flight Simulator*, la bouteille de champagne magnum et un étui contenant la *Mossberg*.

CHAPITRE 10

Serge explore la propriété...

Je sortis du taxi et je payai le chauffeur, un Bulgare fort sympathique vivant au Canada depuis une trentaine d'années. Il parlait un excellent français, mais avec un accent très lourd qui contrastait étrangement avec sa grande maîtrise de la langue.

Solange Bérubé et une autre femme transportaient une grosse valise pour la placer dans le coffre arrière d'une vieille Ford Escort blanche. En les voyant, je me précipitai pour les aider. Ma propriétaire me présenta alors à sa sœur Agathe, qui semblait avoir quelque dix ans de moins qu'elle.

La voiture de cette dernière montrait des taches de rouille au-dessus des ailes et quelques bosses. À l'arrière, il y avait un décalque indiquant que la voiture avait déjà gravi le Mont-Washington. J'avais plutôt l'impression qu'elle l'avait dévalé en faisant quelques tonneaux! Du coup, je me demandai pourquoi elles n'avaient pas gardé la Camry.

Solange fit un dernier tour de la propriété pour s'assurer que tout était en ordre, pendant qu'Agathe s'approcha de moi en souriant.

– Il paraît que vous êtes écrivain, Monsieur Côté? Pourtant, je n'ai pas vu votre nom sur Internet...

– J'en suis à mon deuxième roman, mais le premier n'a pas encore été publié. Je suis un retraité de la Fonction publique et écrire un roman, c'est un beau projet de retraite, très stimulant. Je ne suis d'ailleurs pas le seul à tenter cette aventure. Les maisons d'édition débordent de ces « œuvres » dont elles ne savent que faire. Mais j'y prends un très grand plaisir.

– Pourquoi votre premier roman n'a-t-il pas été publié?

– Je préfère en publier deux, coup sur coup. C'est une question de marketing. Dites-moi, le mari de votre sœur Solange, il avait des problèmes cardiaques?

– Mon beau-frère ne souffrait pas du cœur, Monsieur Côté, répondit Agathe au bout de plusieurs secondes. Il était en parfaite santé. Il avait neuf ans de moins que ma sœur. En fait, il avait mon âge. La jeune cinquantaine. C'était un ingénieur civil et il travaillait pour la Ville. Un homme très gentil, très organisé et très responsable. Il était à la retraite depuis seulement deux ans. Il s'est... suicidé en se tirant un coup de fusil en pleine figure. C'est arrivé pas très loin d'ici, à trois cents mètres, là-bas, dans la forêt, au croisement de deux sentiers, -indiqua-t-elle en faisant un geste de la main. Ma sœur ne l'a pas vu venir et moi non plus. Ils faisaient même des projets de voyage. Solange prétend qu'il a eu un infarctus, mais ce n'est pas exact. Rolland s'est suicidé le dix-huit mai dernier, il y a donc maintenant quatre mois. Je l'aimais beaucoup, mon beau-frère.

Elle afficha un sourire triste, hocha la tête, et se dirigea lentement vers sa sœur qui arrivait avec un pot de géranium dans les mains.

– J'apporte ce pot-là, Monsieur Côté. Ce géranium ne semble pas en bonne santé et je vais voir ce que je peux faire. Je vous le rapporterai le mois prochain.

Je faillis lui répondre que ce n'était pas nécessaire, mais m'abstins.

Je remis à Solange les deux mille dollars, et lorsqu'elle partit avec sa sœur, je leur fis un au revoir de la main qu'elles me retournèrent. Avant de défaire mes deux valises, je fis le tour de la propriété, question de bien me familiariser avec les lieux.

Je descendis les marches d'un escalier passablement escarpé menant jusqu'au bord de la rivière. Le courant de celle-ci était très rapide, beaucoup plus fort que je ne l'avais imaginé. J'avançai sur le quai. Il était près de 14h00 et le soleil était très haut, presque à la verticale.

Comme l'eau scintillait et m'aveuglait, je me dis qu'il me faudrait acheter des verres fumés pour éviter de m'endommager les yeux. Je remontai lentement vers la maison, non sans remarquer que l'escalier était complètement recouvert d'aiguilles venant des pins majestueux qui bordaient la rivière. Les odeurs et le bruit de l'eau, à la fois intense et rassurant, chassèrent toute la tension et la fiébrilité que j'avais ressenties au cours des derniers jours, voire des dernières semaines. Il me vint étrangement l'envie de me remettre à la clarinette. J'espérai donc qu'il y avait un magasin d'instruments de musique à Rawdon ou à Joliette, car je ne voulais pas retourner à Montréal.

J'ouvris la porte du garage et vis aussitôt la Camry et le maskinongé. Le poisson avait en effet une gueule et des dents énormes. J'aperçus deux cannes à pêche et les pris. Très bien équilibrée, chacune avait un moulinet de bonne qualité. Il y avait aussi un coffre à pêche. Je déposai les cannes et l'ouvris pour en examiner le contenu: hameçons, plombs, des cuillères comme des *Mepps* et des *Veltic*. Intéressant.

J'entrai dans la maison et fis lentement le tour des trois pièces du rez-de-chaussée. Il y avait une chambre, assez grande, peinte en vieux rose, avec un lit *queen size* beaucoup trop mou à mon goût. Elle et le séjour donnaient sur un patio et sur la rivière. La vue était magnifique. Dans le séjour, devant un fauteuil vieillot et un repose-pieds, se trouvait un téléviseur *Sony Trinitron* des années 70. Rendu à la cuisine, je constatai qu'elle était très bien équipée. Le frigo était presque vide, mais contenait tout de même un pâté au saumon, du lait, de la margarine, un pot de café et de la crème 10%, gracieuseté de Madame Bérubé. Je mis le champagne dans le frigo, en me disant que je pouvais reporter l'épicerie au lendemain.

Deux heures plus tard, j'avais défait mes valises et placé mes vêtements dans les tiroirs d'une commode et dans la garde-robe. Après quoi, j'installai mon ordinateur portable et la manette de jeu sur un petit bureau dans le séjour.

Quant à ma carabine, je décidai de la placer dans la chambre à coucher, sous le lit. En me penchant, j'aperçus les pantoufles de Rolland. Elles m'allaient parfaitement.

Je descendis au sous-sol, où je vis une très petite chambre avec un lit superposé, la fournaise électrique, le chauffe-eau et ce qui devait être l'atelier de Rolland. Les outils étaient accrochés à un mur de *Pegboard*. Un journal, l'*Écho de Rawdon*, traînait sur l'établi. Je notai qu'il était daté du 17 mai, soit le jour précédant son suicide. Je le feuilletai rapidement et remarquai qu'une annonce de génératrice avait été encadrée. Idée bizarre pour quelqu'un qui planifie de se suicider le lendemain! Je me proposai de lire le journal plus tard. J'y découvrirais peut-être une nouvelle qui l'aurait poussé au suicide. Rolland était ingénieur civil et travaillait pour une municipalité, mais j'ignorais laquelle, Solange ne me l'ayant pas dit. Rawdon? Joliette? Montréal? S'était-il fait prendre dans une quelconque magouille? Il n'y a pas de suicide sans signes avant-coureurs. Il faut toutefois être suffisamment sensible pour les capter et les décoder.

Je montai et allai sur le lit pour faire une petite sieste de trente minutes, le temps de récupérer. Je mis ensuite le pâté au four, écoutai les nouvelles télévisées de 18h00 et avalai mon pâté en vingt minutes. Puis, une fois la vaisselle lavée et rangée, je sortis sur le patio.

Le soleil qui commençait à décliner illuminait la rivière de biais, faisant ressortir des ocres et des nuances de vert et de bleu. Un magnifique tableau de Léo Ayotte. Il me vint alors, de façon inattendue et inexplicable, un profond sentiment de bien-être qui s'amplifia en un long crescendo, à en perdre le contrôle de moi-même. Il me semblait que j'étais projeté dans une autre galaxie, à une autre époque. Je ressentais une grande force... « *Je suis le roi de l'univers!* » avait crié Leonardo Di Caprio à la proue du *Titanic*. Je ressentais ce même sentiment de grandeur naïve, de joie primaire. Je reprenais possession de moi-même. Le rapide et la chute en amont de la rivière sonnaient maintenant comme une toccate et fugue de Bach.

Je sortis la bouteille de champagne que m'avait donnée Madame Boumediène et vidai rapidement plusieurs coupes en trinquant à la vie, aux arbres, à l'eau, aux poissons, au soleil et à la lune qui commençait à apparaître juste au-dessus de la forêt.

Je compris soudainement le concept de Dieu, version Spinoza. Dieu, puissance infinie, est la Nature elle-même dont nous sommes partie intégrante. La Nature, c'est Dieu. Donc un Dieu qui ne juge pas, qui ne châtie pas, qui ne menace pas, mais qui est là, dans sa sublime présence.

Je fus très fier de ma découverte, mais est-ce que je m'en souviendrais le lendemain matin, au réveil?

CHAPITRE 11

Du côté de chez Sergio Momento

Sergio Momento comptait beaucoup d'amis et encore plus d'ennemis, phénomène fréquent dans ce milieu particulièrement évolutif qu'est la mafia. De plus, à tout moment, ses amis pouvaient devenir ses ennemis jurés et l'occire de belle façon.

Tous les moyens étaient bons pour trucher un ennemi: revolver, fusil de chasse au canon scié, explosifs, poison, couteau, étranglement, coups de batte de baseball. C'est pourquoi deux gardes du corps assuraient en quasi-permanence la sécurité de Sergio. Des « anges gardiens » grassement payés et habillés de noir faisant penser aux *Blues Brothers*⁶. Ils étaient placés de façon symétrique, et un peu drôle, de chaque côté de la porte de sa chambre d'hôpital. Ils goûtaient aussi, mais avec une certaine réticence, à tout ce que consommait Sergio Momento, y compris les nombreux cadeaux culinaires qu'il recevait de partout dans le monde, parfois de source douteuse.

Après bien des tergiversations, les médecins de *Sacré-Cœur* avaient transféré le mafioso à *Santa Cabrini*, où il se sentait nettement plus à l'aise, puisque plusieurs membres du personnel parlaient le même dialecte sicilien que lui. Cela faisait maintenant deux mois qu'il avait subi sa fracture du crâne, digne des annales médicales internationales. Il était maintenant hors de danger, mais pas encore sorti de l'auberge.

– Tabarnak que j'ai mal à la tête!

– Mais Sergio, tu sembles prendre du mieux, lui dit avec condescendance et *molto rispetto* Jimmy Roma, le tueur à gages engagé pour trouver et descendre Serge Descôteaux.

On racontait, dans le milieu, que le père de Jimmy Roma avait participé à l'assassinat du président Kennedy et que c'était lui le tireur embusqué derrière le fameux bosquet. C'était un tireur d'élite exceptionnel, qui avait enseigné le métier de tueur à son fils unique.

Valorisant également l'éducation générale, *Papa Roma* avait retenu les services de précepteurs pour enseigner à Jimmy la trigonométrie, la physique et la chimie, matières très utiles pour un tueur à gages, et trois langues étrangères, le français, l'anglais et le russe. Il envisageait donc une brillante carrière pour son fils.

Jimmy Roma s'était fait un nom, et trois cent cinquante mille dollars, en tuant le numéro un de la pègre juive canadienne, Aaron Bernstein, à son chalet de Sainte-Adèle. On disait que ce chalet était une véritable forteresse, dont la sécurité avait été mise au point par un ex-agent de la CIA, spécialisé en protection électronique sophistiquée.

Toutes les tentatives d'assassinat commandées par des groupes rivaux avaient échouées, même les plus brutales, comme les attaques au mortier et au bazooka. Un mur de protection se déployait dès la détection des projectiles. Les auteurs de ces tentatives étaient alors repérés, capturés et exécutés selon les méthodes de mise à mort raffinées que privilégiait Aaron Bernstein... un amoureux du Moyen-Âge.

Jimmy mit un mois à étudier le système de protection de la forteresse Bernstein. Ce faisant, il y trouva une faille. Le roi de la pègre canadienne aimait les feux de

⁶ Groupe de *blues* formé des comédiens Dan Aykroyd et John Belushi. Film culte du même nom (1980).

cheminée, qu'il alimentait de bois d'érable sec, vieux de cinq ans. Fort de cette information, le tueur s'introduisit donc chez le fournisseur de Bernstein, trouva les cordes de bois qui lui étaient destinées et inséra une bûche contenant un explosif extrêmement puissant. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Au mois de mars, Aaron, qui fêtait en grande pompe son cinquantième anniversaire de naissance, mit la bûche fatidique dans la cheminée et retourna à son fauteuil pour siroter son Martini ultra sec avec olives cachères. L'explosion réduisit le domaine en cendres, emportant la famille au grand complet. Si le public fut bien sûr ému que des enfants aient fait partie des dommages collatéraux de l'attentat, la concurrence, elle, se réjouissait au plus haut point de l'anéantissement de Bernstein et de sa relève.

Ce coup fumant valut à son auteur un généreux bonus de deux cent mille dollars et la célébrité instantanée. Donc, supprimer un amateur comme Serge Descôteaux ne devait pas causer de grandes difficultés à ce tueur à gages particulièrement efficace. Or, ce n'était pas le cas.

– Non, ça va mal, Santa Madonna! On dirait que la tête va m'exploser dans la face!

Ce disant, Sergio Momento se tapa violemment sur la tête avec son poing, question d'alléger sa douleur.

– Leonardo, mon neveu et mon docteur, dit que je vais continuer à avoir mal à la tête pendant au moins trois ans. Tabarnak! Il me faut ce *fuckin' porco* de Descôteaux. Ne le tue pas... je te donne cinquante mille dollars de plus pour que tu me le ramènes vivant. Je vais lui arracher les ongles des mains et ensuite, des pieds. Je vais lui mettre la poche dans un étau et faire un tour de manivelle chaque jour. Je vais aussi lui couper la langue, les paupières, les lèvres, le nez, les oreilles... puis je vais donner ce qui reste aux fourmis rouges. Tabarnak!

– À ce temps-ci de l'année, Sergio, les fourmis rouges sont un peu difficiles à trouver, au Québec. Il faudra les importer, peut-être du Brésil. Le problème, c'est que je ne le trouve pas. Il a disparu complètement. Il est très fort, ce bonhomme. Très fort! On a surveillé ses cartes de crédit, rien; le téléphone, rien; tous les moyens de transport, rien; les motels, les hôtels, et même les campings... rien. Qu'est-ce qu'on peut faire de plus?

– Le gars est encore au Québec, je suis sûr de ça; je le sens. Il a probablement changé son nom pour un nom insignifiant. Il a loué quelque chose... pas acheté... soit un appartement, une maison ou un *chac*⁷ dans un endroit éloigné, et il a dû payer *cash*. Il doit tout payer *cash*. C'est une bonne piste, ça. Cherche de ce côté, Jimmy. Je le veux avant la fin du mois.

– Sergio, tu es un génie! Considère qu'il est devant toi, tremblant et implorant ta pitié en chiant dans son froc. Je vais te l'amener à ton chalet de St-Zénon et tu pourras lui faire la fête après avoir demandé ton congé de l'hôpital. Ça sera bon pour ton moral.

– Oui, mais Tabarnak que j'ai mal à la tête!

CHAPITRE 12

⁷ Chalet rudimentaire.

Conversation littéraire avec Agathe

Le 1^{er} septembre, Solange Bérubé, accompagnée de sa sœur Agathe, vint chercher l'argent du loyer. Elle fit rapidement le tour de la propriété et constata que tout était dans un ordre impeccable. À en juger par son sourire, elle semblait très satisfaite.

Je les invitai à s'asseoir sur le patio et leur servis un café. Après quelques échanges anodins, Agathe me demanda où j'en étais avec mon roman.

– Je n'ai pas encore commencé à écrire, lui répondis-je. Je suis au stade de la conceptualisation. Mon roman sera simple, direct, sans artifice, sans grande «littérature» Je veux écrire une histoire parfaitement lisible, avec du souffle et des rebondissements.

– Intéressant, fit Agathe, et c'est très nord-américain comme démarche.

– C'est que je suis Nord-Américain, précisai-je en souriant.

Voyant que la discussion prenait une allure plutôt intellectuelle, Solange finit rapidement son café et nous informa qu'elle allait prendre une petite marche dans la forêt.

– Elle va se rendre à l'endroit où Rolland s'est suicidé, me chuchota Agathe.

– J'espère qu'elle ne sera pas trop triste, au retour.

– Quels sont vos auteurs préférés? me demanda Agathe, en revenant à la littérature.

– En poésie moderne, mon auteur préféré est certainement Hélène Dorion. Son livre, *L'étreinte du vent*, est superbe. J'ai une affection toute particulière pour Baudelaire... comme mon père, d'ailleurs. J'aime la littérature américaine, Tom Wolfe, Ernest Hemingway, la littérature espagnole, Zafon, et la littérature italienne. *La Storia*, d'Elsa Morante, est extraordinaire. Je viens tout juste de terminer *Les bienveillantes*, de Little, une œuvre difficile, mais majeure. Et vous? Quels sont vos auteurs préférés?

– Je suis une adepte inconditionnelle de Marguerite Yourcenar. J'adore son œuvre que je lis et relis. J'ai même visité sa maison, à Northeast Harbour, dans le Maine. Vous connaissez cette auteure?

– Au Club de lecture du Plateau, nous avons étudié *Alexis ou le vain combat*.

– Un roman de grande envergure!

– Je regrette de ne pas partager votre avis. J'ai détesté ce roman! Si vous aimez Yourcenar, vous allez jeter mon prochain roman aux orties après dix pages. C'est certain!

– Pourtant, Yourcenar, c'est de la grande littérature. Vous devriez lire *Les Mémoires d'Hadrien*, un roman historique qui a été classé parmi les cent meilleurs livres jamais écrits.

– Écoutez... Il vaudrait mieux que nous changions de sujet. Je ne voudrais pas me disputer avec vous. Un plan pour qu'ensuite, vous convainquiez votre sœur de doubler le prix de mon loyer. Et je serai forcé de partir.

Agathe se mit à rire. Rassuré de constater qu'elle avait le sens de l'humour, je poursuivis:

– Le grand problème avec beaucoup de romanciers français, c'est que leurs romans, toujours très bien écrits, n'ont souvent pas d'histoire. Essayez de résumer un roman français quarante-huit heures après sa lecture... Mission très difficile. Je me sens beaucoup plus près d'un Tom Wolfe que d'une Yourcenar ou même, d'un Djian.

– Je n'ai jamais lu du Tom Wolfe. Lequel de ses livres me conseillez-vous?

– Lisez: *Moi, Charlotte Simmons*. Wolfe a passé quatre années à étudier le milieu universitaire, puisque l'histoire de son roman se déroule dans une université du sud des

États-Unis. Il a aussi interviewé des jeunes femmes pour connaître et comprendre en profondeur leurs premiers émois amoureux. Il a donc supposé, avec raison, que les émotions amoureuses des femmes sont différentes de celles des hommes. Il a voulu les connaître pour les intégrer à son roman. Il recherche donc l'authenticité, une qualité que j'apprécie beaucoup. Ce n'est pas ce qu'a fait Yourcenar, car son *Alexis* est une femme. Un homme n'écrit pas comme ça!

– Alexis est homosexuel.

– Un homosexuel, c'est un homme qui aime les hommes.

– Voilà Solange qui revient. On reprendra cette conversation très intéressante lors de notre prochaine visite, le 1^{er} octobre.

– J'y compte bien. J'ai besoin de compagnie.

– Pourquoi alors ne pas avoir un animal? Notre voisin déménage dans une résidence où les animaux ne sont pas admis. Il a un magnifique chat abyssin de deux ans qui l'accompagne partout. Une petite merveille. Son nom, c'est Aton, le dieu-soleil d'Égypte. Les abyssins viennent de ce pays. C'est Napoléon Bonaparte qui a ramené cette espèce en France.

– Oui, ça m'intéresse. J'ai toujours beaucoup aimé les chats. Donnez-moi l'adresse et j'irai le chercher demain ou après-demain. Je vous demanderais simplement d'informer le propriétaire de ma visite.

Après le départ des deux sœurs, je pris la voiture pour me rendre à Joliette, au magasin *Joli-Musique*, afin de récupérer une clarinette commandée par téléphone la semaine précédente. Je désirais aussi acheter un lecteur de CD et des enregistrements des symphonies de Mahler et de Chostakovitch. J'étais en manque!

CHAPITRE 13

Serge achète une clarinette en sib

– Ah! C’est vous la clarinette en si bémol? Robert Côté? Êtes-vous un clarinettiste professionnel?

– Non, madame. Si j’étais un clarinettiste professionnel, je n’aurais pas acheté une *Yamaha*.

La vendeuse, une très jolie brunette aux yeux pétillants, devait faire dans les trente-cinq ans. Elle avait un très léger accent italien qui lui allait à merveille.

– Les *Yamaha* se sont beaucoup améliorées, précisa-t-elle. Vous avez fait un excellent choix avec le modèle 450. C’est une clarinette de niveau intermédiaire, mais de très bonne qualité. Voulez-vous l’essayer? Dans ce cas, il vaut mieux aller à l’arrière.

Je me rappelai qu’à douze ans, j’avais rencontré Raphaël Mazella au magasin de musique *Arduini*, où il avait fait réparer l’une de ses clarinettes. Monsieur Mazella était alors première clarinette à l’Orchestre symphonique de Montréal. Après avoir hésité, je l’avais abordé pour lui demander conseil. Il avait pris une demi-heure de son temps pour essayer patiemment plusieurs clarinettes dont le prix respectait mon budget. Il m’avait finalement recommandé d’acheter une *Buffet Crampon* avec une embouchure *Selmer*. Il l’avait essayée et joué quelques mesures à une vitesse stupéfiante. Un son extraordinaire!

Il m’avait alors dit:

– Si ta clarinette sonne mal, ce ne sera pas à cause de l’instrument!

Puis il partit à rire, imité par le vendeur qui m’avait consenti un bon rabais.

La vendeuse m’amena dans une pièce située à l’arrière du magasin et je fis quelques gammes, jumelées à des sauts de quintes et d’octaves. J’étais fort content de renouer avec la musique.

– Ça fait des années que je n’ai pas joué et mon son est plutôt mince. À l’époque, j’avais une *Buffet Crampon*. Il faudra que je m’habitue à ce nouvel instrument.

– Votre son va s’améliorer avec de la pratique. Il est déjà pas mal. La *Yamaha* a un son plutôt américain, tandis que la *BF* a un son plus clair, plus français. Oh! Il vous faudrait aussi la méthode *Klosé* que tout clarinettiste doit avoir pour progresser et maîtriser son instrument. Même les professionnels l’utilisent.

– Êtes-vous clarinettiste, Madame?

– Non, violoncelliste et compositeur. Je joue parfois en surnuméraire pour différents orchestres invités au Festival de Lanaudière. Au fait, je m’appelle Francesca Pellicano. Retournons à l’avant, je vais faire une facture pour la clarinette, le système de son et autres articles que vous avez achetés. Vous semblez beaucoup aimer Mahler et Chostakovitch...

Je remis soigneusement la clarinette dans sa boîte et suivis la dame qui ajouta:

– Lorsque j’étudiais au Conservatoire, j’ai fait le trio op.67 de Chostakovitch. C’est une œuvre magnifique! Le mouvement lent est tout simplement déchirant! Mon ex-mari jouait de la clarinette quand il était aux études. Il est maintenant neurochirurgien dans un hôpital de Montréal.

– J’adore ce trio. Une musique très inspirée.

– Je vois que vous êtes aussi un mélomane averti. J’ai été très heureuse de faire votre connaissance. Bonne musique, Monsieur Côté.

Je la remerciai et me présentai au caissier avec un chariot contenant tous mes achats.

– Visa ou MasterCard?

– Ni l’une ni l’autre, je paie comptant.

– Ce sera mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept dollars et treize.

Je comptai l’argent, mis les billets de cent dollars un à un sur le comptoir et réglai la facture.

– C’est rare que les gens paient au comptant un montant aussi élevé. Oh oui! Ce montant vous donne droit à deux CD de Richard Abel. C’est votre jour de chance!

Mes achats rangés dans le coffre, j’allais démarrer la voiture quand ma vendeuse me rattrapa.

– Monsieur Côté, j’ai une idée. Je termine actuellement la composition d’une courte pièce, une berceuse en do mineur pour violoncelle et hautbois, commandée par un couple d’amis musiciens qui attendent un bébé. Je pourrais arranger la partie de hautbois pour la clarinette, et nous pourrions la jouer ensemble. Ma pièce ne sera pas très difficile, juste une berceuse... Je veux endormir le bébé, pas l’énerver.

– Bien sûr, Madame Pellicano. J’en serais ravi. Appelez-moi dans une semaine ou deux. Je vais me pratiquer sérieusement. N’oubliez pas de transposer ma partie en ré mineur, le si est bémol.

– Ne vous en faites pas, j’ai l’habitude, répondit mon interlocutrice avec un grand sourire.

Revenu à la maison, j’installai mon nouveau système de son. Le plus difficile fut de sortir les deux haut-parleurs et le lecteur de leur boîte. Il n’y avait que trois fils à brancher, incluant la prise murale. Pas trop compliqué! La musique de Mahler remplit bientôt la maison.

Je me sentais heureux, vraiment heureux. Et le lendemain, j’aurais de la compagnie. « Pourvu que le chat Aton aime la musique symphonique et la clarinette! », espérai-je.

CHAPITRE 14

Aton

J'allai chercher Aton sous un véritable déluge. Aussi, c'est tout trempé que je débarquai chez son propriétaire, Monsieur Jean-Paul Gagnon.

– Ce chat-là m'a beaucoup aidé, me dit-il. Un bon matin, il est arrivé de nulle part, au moment où ma femme venait d'apprendre qu'elle souffrait d'un cancer du pancréas. Quelques mois plus tard, elle décédait à la maison, pendant la nuit. C'est Aton qui se tenait près d'elle pour l'accompagner, après avoir senti que sa mort était proche. Pendant ce temps, moi, je ronflais dans la chambre d'invités!

– Vous ne pouviez pas savoir...

Monsieur Gagnon essuya quelques larmes, puis ajouta:

– Vous verrez, c'est tout juste s'il ne parle pas, ce chat-là! Plus intelligent que ça, tu vas à Harvard!

Tout le long du trajet, Aton, qui avait obstinément refusé d'entrer dans sa cage, me dévisagea, bien assis dans le siège du passager. J'en étais mal à l'aise et j'avais hâte d'arriver à la maison. Une fois rendu, il visita chaque pièce avec beaucoup de minutie, comme je l'avais fait moi-même le jour de mon arrivée. Il prenait tout son temps, en me jetant un coup d'œil inquisiteur de temps à autre. Drôle de phénomène! Il s'attarda longtemps dans l'atelier de Monsieur Bérubé, où il renifla chacun des outils suspendus au mur, notamment le marteau. Allez savoir pourquoi! Peut-être qu'il avait frappé sur quelque chose d'odoriférant qui suscitait sa curiosité.

L'inspection générale terminée, Aton monta à la cuisine, fit un bon de trois mètres et se jucha sur l'une des poutres du plafond, où il resta tout l'après-midi. De là, il suivait tous mes mouvements, sans jamais me quitter des yeux.

Lorsqu'il me vit installer sa litière ainsi que ses bols de nourriture et d'eau près du téléviseur, il sauta avec souplesse sur le plancher, but un peu d'eau et regagna son perchoir.

Je fis jouer un quatuor de Chostakovitch, et non une symphonie, pour ne pas l'effaroucher. Après quoi, Aton vint se coucher sur le lecteur de CD, où il s'endormit.

Le lendemain, une brève accalmie de la météo me permit enfin de pêcher. Alors que je marchais vers la rivière, le chat me suivit et une fois sur place, il s'assit sur le quai. J'attrapai quelques achigans, qui sautèrent hors de l'eau en se débattant, ce qui éveilla son intérêt. Pendant que je remettais l'une de mes prises à l'eau, il disparut avant de revenir au bout de cinq minutes, avec une petite grenouille qui gigotait dans sa gueule. Le message était clair.

Je commençai donc à pêcher avec ce nouveau leurre. Quelques minutes plus tard, un doré d'une dizaine de livres mordit à l'appât. Après un long combat, je réussis enfin à le sortir de l'eau, en me disant qu'Aton et moi le mangerions le lendemain. Un régal en perspective.

Le mauvais temps, ponctué d'orages et de vents forts, revint avec une telle fougue, qu'il provoqua une panne d'électricité. Et de plusieurs heures, en prime. Cela expliquerait peut-être pourquoi -Rolland voulait s'acheter une génératrice.

Je me mis intensivement à la clarinette, afin d'être prêt à jouer la fameuse berceuse de Francesca Pellicano.

J'avais malheureusement oublié d'acheter un lutrin, ce qui m'obligeait à déposer ma partition à plat sur la table et à m'exercer debout. Fatigant pour le cou et les épaules! Une idée me vint alors à l'esprit: mettre la méthode *Klosé* sur le dossier du divan et m'asseoir devant sur une chaise de cuisine. Excellente idée... sauf qu'Aton décida de se coucher devant la partition, faisant que je ne pouvais exécuter que les exercices figurant au haut des pages. Selon toute vraisemblance, il y aurait un trou dans ma formation musicale! De plus, Aton n'aimait pas les notes aiguës. Comme je manquais de pratique, ces notes se terminaient souvent par un *couac* qui le faisait fuir sous le lit de la chambre à coucher. Je décidai donc de les pratiquer à l'extérieur, jusqu'à ce que j'apprenne à les maîtriser.

Après quelques jours d'entraînement, je pris une journée de repos. J'avais en effet les lèvres très sensibles, reliquat de mes rencontres avec Sophie et son truand de mari. Une promenade dans le bois me ferait le plus grand bien.

Je traversai la 341, la *Mossberg* en bandoulière, suivi d'Aton qui, après quelques mètres dans la forêt, décida de passer devant moi. Arrivés au croisement des sentiers où Rolland s'était enlevé la vie, je m'arrêtai pour examiner les lieux. Sans trop savoir pourquoi, ce Rolland m'apparaissait comme une personne sympathique. Les paroles d'Agathe me revinrent alors à l'esprit. Elle n'avait eu que des bons mots pour son beau-frère.

Aton commença à s'activer. Il semblait avoir flairé une piste. Décidément, ce chat était un véritable chien! J'entrepris donc de le suivre. Il quitta le sentier et s'engouffra plus profondément dans la forêt. Étant donné que je devais fréquemment contourner des obstacles, comme des massifs d'arbustes et des arbres morts, j'avais du mal à le suivre. Il avait beaucoup plu, les jours précédents, et les odeurs de la forêt s'avéraient très fortes. Mais pas désagréables pour autant.

Après vingt minutes, Aton s'arrêta devant une cabane bâtie avec des branches de sapin et soutenue par des colombages en 2X3. Je l'examinai attentivement et je fus impressionné par la qualité de sa construction. Au sol, il y avait une toile bleue qui servait de plancher. Les enfants qui avaient fait cette cabane devaient être particulièrement doués. De futurs ingénieurs ou plutôt, de futurs architectes.

Visiblement intrigué par la toile, Aton la reniflait sans arrêt. Je la soulevai et une énorme couleuvre jaune et noir s'enfuit dans les bosquets, situés tout près. Aton sursauta, recula, et la laissa filer. Sage décision!

Nous revînmes à la maison alors que le téléphone sonnait. Malheureusement, je ne fus pas assez rapide pour décrocher à temps. Solange n'avait ni répondeur ni afficheur. Était-ce ma violoncelliste qui avait terminé la transcription de sa berceuse? Je cuisinai à la poêle le filet de doré légèrement pané, que je partageai avec Aton. Un véritable délice.

Ensuite, je fis jouer la deuxième symphonie de Mahler, ma préférée. Pendant que je l'écoutai, Aton vint se coucher sur mes genoux. Au milieu du deuxième mouvement, il émit un *brrr*, se leva à toute vitesse et alla près de la porte en miaulant. Je me levai à mon tour avec appréhension.

J'avais de la visite.

CHAPITRE 15

De la visite...

– Vous êtes le nouveau propriétaire de la maison des Bérubé?
– Pas tout à fait. Je suis plutôt le locataire. Je m'appelle Robert Côté.
– Je suis Marie Thibodeau, votre voisine... enfin, la femme de votre voisin, Georges Thibodeau. Nous habitons...

– Oui, je sais, à cinq cents mètres à l'ouest.
– C'est ça...

J'invitai madame Thibodeau, une fort jolie femme dans la quarantaine, à entrer. Ce faisant, elle aperçut la clarinette sur la table. Je ne l'avais pas encore nettoyée et remise dans sa boîte, une négligence pourtant inhabituelle chez moi.

– Ha! C'est vous qui jouez de la flûte... dit-elle. Je vous ai entendu, l'autre jour.

– C'est plutôt une clarinette. En si bémol. Je dois pratiquer les notes aiguës dehors, car mon chat a les oreilles très sensibles... il se sauve dans la chambre chaque fois je les rate.

– C'est très bien de penser ainsi à votre chat. Il est chanceux de vous avoir. Bien des gens n'auraient pas cette attention pour leur chat, qui risquerait de devenir sourd.

– Sourd, peut-être pas... mais neurasthénique, c'est certain. Un café, peut-être?

– Non, merci. Je suis venu chercher un outil que mon mari avait prêté à Rolland... je veux dire à Monsieur Bérubé. Mon mari en a besoin pour des travaux qu'il doit faire à la maison.

– J'imagine que l'outil en question se trouve dans l'atelier, au sous-sol, ou peut-être dans le garage...

– Dans l'atelier. Je vais le chercher. Je sais où c'est. Vous n'avez pas besoin de venir avec moi. Je ne veux pas vous déranger.

Marie Thibodeau jeta un coup d'œil furtif vers la fenêtre, comme si elle ne voulait pas être vue chez moi. Sa grande nervosité m'intriguait, au point de me rendre moi-même nerveux.

De son côté, Aton n'arrêtait pas de tourner autour d'elle et de la sentir. Il miaula longuement, mais je ne compris pas ce qu'il essayait de me dire.

– Bien sûr, Madame Thibodeau, faites comme chez vous.

Elle devait avoir du mal à trouver ce qu'elle cherchait, car je l'ai entendu remuer et brasser des choses pendant une quinzaine de minutes.

– Avez-vous besoin d'aide, Madame Thibodeau? Quel outil cherchez-vous, au juste? Il est peut-être dans le garage!

– Non, ça va, merci.

Cinq minutes plus tard, elle remontait avec... un long tournevis!

– Voilà, je l'ai trouvé. Excusez-moi pour le dérangement. Vous pouvez pratiquer dehors, ça ne m'ennuie pas du tout. Mon mari non plus. C'est même plaisant.

– Merci à vous. C'est très gentil.

Songeur, je la regardai partir, en me disant que son histoire ne tenait pas la route. Solange m'avait dit qu'ils étaient en froid avec les Thibodeau... Raison suffisante pour ne pas courir chez le voisin emprunter un outil que tout le monde possède, même les gens qui ne bricolent pas.

Aton miaula à nouveau. Cette fois, c'était clair. Je remis le deuxième mouvement de la symphonie dans le lecteur, et le chat reprit sa place sur mes genoux en ronronnant. Une vague inquiétude, difficile à définir, m'envahit alors.

Que me voulait cette femme?

CHAPITRE 16

Duo pour clarinette et violoncelle

Francesca Pellicano me téléphona une fin d'après-midi, alors que je revenais de la pêche.

– Comment allez-vous? Comment se déroulent vos pratiques de clarinette? Comment trouvez-vous la *Yamaha*?

– Très bien, à chacune de vos questions.

– J'ai terminé la composition et l'arrangement de la berceuse. Si vous voulez, nous pourrions la jouer ensemble et voir ce que ça donne.

Nous convînmes de nous retrouver chez moi vers 16h00 le lendemain.

Je me remis à pratiquer pour m'assurer d'être à la hauteur. Après réflexion, je téléchargeai sur mon ordinateur la partie de clarinette de *Pierre et le Loup*, de Prokofiev. C'est une partition qui comporte un passage très difficile: la montée du chat dans l'arbre. Un véritable test pour tout clarinettiste amateur. N'ayant pas d'imprimante, je dus apprendre ce passage par cœur.

Il me fallut plus de deux heures de pratique intense pour en venir à bout. Ce faisant, je marchais pieds nus sur le patio. Au bout d'un moment, après avoir heurté une tête de clou qui dépassait, je lançai un *couac* qui fit disparaître Aton sous les marches.

La perspective de revoir Francesca Pellicano me plaisait vraiment beaucoup. Si elle venait en fin d'après-midi, cela signifiait que je devais l'inviter à souper. Cette fois-ci, je garderais les choses simples: un filet de doré aux amandes. J'en avais déjà plusieurs dans le congélateur, attrapés avec la complicité d'Aton, mon « *pusher* » de grenouilles. Je pourrais les cuire au *BBQ*, sur un lit de fines herbes provenant du jardin de Solange.

À l'heure convenue, Francesca arriva dans une Volkswagen *Passat* familiale blanche. Je lui fis visiter rapidement les lieux, -notamment le bord de la rivière qu'elle trouva fort joli.

Puis elle sortit son violoncelle de la voiture, ainsi qu'une glacière dans laquelle se trouvaient des pâtés, des fromages et un *Valpolicella* grand cru. Une véritable débauche alimentaire à l'italienne! J'oubliai donc les filets de doré. Il valait mieux, toutefois, pratiquer la berceuse avant les agapes, car le vin risquait d'avoir raison de ma technique, pas encore tout à fait au point.

Francesca me remit la partition complète, clarinette et violoncelle, pour en faciliter l'apprentissage et l'exécution. Je lui demandai vingt minutes pour répéter certains passages et m'assurer du tempo.

La berceuse marchait très bien, un peu dans le style de Bach, mais avec une harmonie modale audacieuse. Si je devais faire attention au rythme, je n'avais toutefois aucun problème à exécuter les notes. C'était une pièce très facile. De toute évidence, Francesca était une bonne compositrice qui connaissait bien la technique de la clarinette. Je la félicitai pour son œuvre.

– Oh... Ce n'est pas grand-chose. C'est tout simple. Je travaille actuellement à un poème symphonique pour grand orchestre et c'est nettement plus compliqué. Je vous en reparlerai.

– Francesca, on pourrait se tutoyer, même si c'est la première fois que je rencontre un compositeur en chair et en os.

- Un peu trop en chair, je pense.
- Non, vous... euh... tu es... très bien.

J'allais dire *très belle*, mais je jugeai que c'était un peu trop intime et sûrement prématuré. Mon aventure d'un soir avec Sophie et la réaction de son mari m'avaient traumatisé.

Après quarante minutes, dont dix minutes passées à nous accorder, nous sommes parvenus à très bien maîtriser la berceuse.

– Tu as un beau son, Robert. Beaucoup mieux qu'au magasin, l'autre jour. Mais je pense que je vais retoucher un peu mon arrangement. Je constate que le violoncelle est un peu trop bas aux mesures 2 et 3. Je devrais peut-être jouer une quinte ou une octave au-dessus.

– J'aime comment c'est écrit actuellement, d'autant plus que tu joues *piano* et *legato* à la mesure 2 et ensuite, *crescendo* et détaché à la mesure 3. Le phrasé est très beau.

- Tu as raison. Jouons-la encore quelques fois.

La faim commençait toutefois à nous faire perdre un peu de notre concentration. Je ratai quelques notes et mon son devint plus mince.

- Si nous mangions un petit quelque chose? me proposa-t-elle.
- Dehors sur le patio?
- Excellente idée.

Nous débâllâmes les pâtés et les fromages, puis j'ouvris la bouteille de vin. Ce fut un véritable festin!

Le vin la portant à la confiance, mon invitée me révéla que son ex-mari et elle ne faisaient qu'un... lui! Il avait une très bonne écoute, mais seulement quand c'était lui qui parlait. C'était un véritable despote qui ne la laissait jamais respirer. Jaloux comme un tigre, il épiait ses rêves et multipliait les «...à quoi tu penses?» lorsqu'elle était silencieuse.

C'est elle qui avait payé les études de médecine de son conjoint et pour y parvenir, elle dut occuper plusieurs emplois à la fois. Dès qu'il fut neurochirurgien, il se mit à la tromper avec une collègue au moyen du truc pourtant éculé de la pagette... «*Chérie, je viens de recevoir un appel urgent. Il faut que j'aille à l'hôpital*».

Il allait plutôt au Doc Motel, pour «jouer au docteur» avec Marie-Christine, une urologue.

Francesca garda le silence pendant quelques minutes, puis poursuivit:

– Je voulais des enfants, mais notre mariage était en péril. J'aurais tellement aimé en avoir. Ils auraient été de bons musiciens si évidemment, ils avaient eu des aptitudes pour la musique. J'approche tranquillement de la quarantaine et je pense bien que ce sera pour une prochaine vie. Et toi, Robert, parle-moi de toi...

Même si l'atmosphère était à la confiance et que nous achevions la bouteille de vin, je restai prudent et j'en dis le moins possible. Que des banalités. Elle s'en rendit compte et cela l'attrista. Dix minutes plus tard, elle partait en disant qu'elle devait travailler tôt le lendemain.

– J'ai plusieurs duos pour violoncelle et clarinette. Les suites de Bach arrangées par Feezell, du Hindemith, aussi. On pourra se reprendre. La prochaine fois, tu viendras chez moi. Tiens... Voici mon numéro de téléphone. Mais c'est un interurbain.

- Ce sera avec plaisir. J'ai bien aimé le temps passé avec toi.

Après son départ, je gardai un fond de tristesse. Les enfants, c'était la première fois que je pensais aux enfants. Jusque-là, l'idée d'en avoir ne m'avait jamais effleuré l'esprit. Jamais. Les deux femmes qui avaient partagé ma vie n'étaient pas du tout maternelles, pas plus que je n'étais du genre paternel. Était-ce de l'égoïsme? Non. J'étais un enfant unique, sans cousins ni cousines. De même, tous les gens que j'avais côtoyés, Louis F., entre autres, n'avaient pas d'enfants. C'est bien connu en psychologie: les gens qui n'ont pas d'enfants fréquentent surtout des gens qui n'ont pas d'enfants. Ma vie aurait été sans doute plus riche, ou du moins différente, avec des enfants. J'ouvris une autre bouteille de vin et poursuivis ma réflexion jusqu'à tard dans la nuit, avec Aton sur les genoux.

Le lendemain, je fus quitte pour un bon mal de bloc et plusieurs nausées. Congé de clarinette pour la journée.

Je profitai de cette pause pour réparer le clou qui m'avait blessé au pied lors de ma pratique du Prokofiev.

CHAPITRE 17

Sergio, on le tient!

Jimmy Roma était tout sourire. Il entra en coup de vent dans la chambre de Sergio Momento, après avoir salué les deux gardes du corps. Ces derniers, toujours habillés de noir, se tenaient, tels des sphinx, de chaque côté de la porte.

– Sergio, on le tient!

– Santa Lucia! Tu m’as fait peur!

– Excuse-moi, Sergio. J’avais tellement hâte de t’annoncer la nouvelle.

– Wow! On a Descôteaux? Je vais demander mon congé de l’hôpital, même si j’ai encore mal à la tête. J’ai besoin d’un peu de distraction. Je suis écœuré d’écouter Tempesta d’amore tous les jours, à la télé. Ça va saigner, tu peux me croire!

– On ne l’a pas encore. Mais c’est presque chose faite. On sait dans quelle région il se cache.

– Où ça?

– Dans le bout de Joliette. Il a acheté cash un paquet de CD de Mahler et de Chostakovitch, un système de son, une clarinette et...

– Chostaqui?

– Chostakovitch... un compositeur russe. Descôteaux aime sa musique. On a aussi appris qu’il jouait de la clarinette.

– Qui ça? Chosta... chose?

– Non, Descôteaux, il joue de la clarinette.

– Ah! Comme Leonardo dans le temps.

– C’est lui, c’est sûr. Chostakovitch, un système de son, la clarinette... Et il a payé tout ça cash. Deux mille dollars, au total. C’est le caissier qui me l’a dit. Le caissier de Joli-Musique travaille pour nous. Par contre, Descôteaux n’a pas laissé d’adresse...

– L’ex-femme de Leonardo, Francesca Pellicano, travaille là. Appelle-la; c’était ma cousine par alliance. Elle sait peut-être quelque chose.

– C’est une bonne idée. Elle sera sûrement contente de nous rendre service.

– Parlant de service, Jimmy, j’en ai un à te demander. Peux-tu t’arranger pour que la petite infirmière, la brunette avec des fossettes et une queue de cheval, vienne me tenir compagnie...euh... si tu vois ce que je veux dire... entre mes deux piqûres cette nuit.

– La brunette qui parle italien avec un drôle d’accent? Je pense, Sergio, que tu pourrais trouver mieux, comme une belle blonde avec un cul d’enfer et des super gros lolos. Si tu veux des femmes, c’est pas un problème. Je vais t’arranger ça! Je peux même en faire venir de New York. Les Américaines, elles s’y connaissent en sexe!

– Non, c’est elle que je veux. Je la trouve vraiment à mon goût et elle parle cute avec son petit accent, je dirais... calabrese.

– Je m’en occupe. Elle s’appelle Clara Spumante, je crois.

CHAPITRE 18

Le marteau livre ses secrets...

Lorsque je descendis à l'atelier, suivi d'Aton, j'ouvris de nouveau le journal local daté du jour précédant le suicide de Rolland, puis retrouvai l'annonce de la génératrice qu'il avait encerclée au crayon-feutre rouge. Vraiment étrange qu'une personne qui songe à s'enlever la vie choisisse une génératrice la veille de son suicide. Ce n'est pas normal.

Aton sauta sur l'établi et me regarda en penchant la tête, comme s'il tentait de deviner ce que j'allais faire. Je repérai facilement un poinçon, mais quand je voulus ensuite prendre le marteau, celui-ci resta coincé sur son crochet. Il s'agissait d'un support expressément conçu pour remiser un marteau. J'étudiai le mécanisme, un truc compliqué d'ingénieur dont le brevet devait sûrement être en attente d'homologation. À court de patience, je tirai sur l'outil avec vigueur. Du coup, une partie du Pegboard céda, heureusement sans se briser, révélant une cavité dans laquelle se trouvait un amoncellement de papier.

– Tiens... comme c'est bizarre! dis-je à haute voix.

Ainsi, plutôt que d'avoir un coffre-fort à la maison, Rolland préférait remiser ses papiers importants dans une cachette. Étonnant que Solange n'ait pas apporté ces documents chez sa sœur. Assailli par un doute, je décidai de les examiner. C'était des lettres manuscrites, chacune placée dans une enveloppe et adressée soit à une boîte postale de Montréal ou encore, de Rawdon. Il y en avait une vingtaine.

J'en pris une au hasard et l'ouvris. Le papier avait quelque peu jauni sur les bords. Elle était datée du 10 juin 1999 et commençait par « Rolland, mon amour » et se terminait par « Ta Marie qui t'aime ». Extrêmement mal à l'aise, je fus incapable de poursuivre la lecture de cette correspondance intime. Je remis donc les lettres dans leur cachette, en prenant bien soin de remettre le Peg Board à sa place. Rien n'y paraissait.

Je pris le marteau, le poinçon, et réparai le clou de la galerie en me demandant ce que je devais faire de ces lettres. Est-ce que la « Marie » en question était ma voisine? Cherchait-elle ces lettres quand elle prétendait vouloir récupérer un outil? Fort possible.

Aton arriva avec une sauterelle dans la gueule, ce qui signifiait qu'il voulait que je pêche l'achigan. Bonne idée! La pêche à l'achigan m'a toujours aidé à réfléchir et à prendre de bonnes décisions.

CHAPITRE 19

Les lettres de Marie

Après le quatrième achigan, je décidai de lire les lettres de -Marie, car il fallait prendre une décision à leur sujet. Aussi, au grand déplaisir d'Aton, j'arrêtai de pêcher, mais laissai tout mon équipement sur le quai pour lui signifier que la pêche n'était pas terminée. Cela le calma et il me suivit.

Une fois sur place, il s'installa sur l'atelier pour dormir, pendant que j'entreprenais de lire toutes les lettres que Marie avait écrites à Rolland. En les replaçant dans l'ordre chronologique, je constatai qu'elles dégageaient toutes une odeur légèrement âcre. Puis, je me lançai dans leur lecture.

Marie confessait son amour passionné pour Rolland, amour qui semblait réciproque. Pauvre Solange! Se doutait-elle de l'infidélité de son mari? Certaines femmes préfèrent ne rien voir et ne rien savoir...

Dans l'une de ses lettres, Marie mentionnait le prénom de son mari. Plus de doute possible, il s'agissait bien de mes voisins. Il devenait clair que Marie était venue chercher ces lettres, et non un tournevis. Elle devait craindre qu'on les retrouve.

Que faire de tout ça? Les laisser dans leur cachette? Les brûler? Après réflexion, je penchai pour cette dernière solution. Puisque Rolland était décédé, à quoi bon les conserver?

En reprenant ma lecture, je tombai sur une lettre qui jeta de la lumière sur la découverte qu'Aton et moi avions faite lors de notre promenade dans la forêt.

20 juillet 2012

Mon amour,

Ton idée de construire un nid d'amour dans la forêt est sublime. Si Georges savait que les champignons que je rapporte proviennent du Métro de Sainte-Julienne... et toi, tes lièvres que tu achètes de Monsieur Racine...

Ta Marie

Ainsi, Marie disait à son mari qu'elle allait cueillir des champignons alors qu'en fait, elle allait retrouver Rolland. Et ce dernier avec ses lièvres aux pruneaux!

Voilà qui expliquait pourquoi la cabane dans la forêt était si bien construite. C'était le travail d'un ingénieur civil. Je compris aussi le miaulement d'Aton quand il reniflait sans cesse Marie au moment de sa visite. Malgré le temps écoulé, il avait reconnu son odeur.

La dernière lettre, datée du 21 septembre 2014, semblait avoir été écrite plus rapidement que les autres. La calligraphie souffrante en témoignait...

21 septembre 2014

Georges m'a fait une scène épouvantable. Tu le connais, c'est un violent. J'ai vraiment eu très peur. Nous ne pourrons plus nous voir avant un bon bout de temps. Il te soupçonne. Sois prudent, mon amour.

Marie

Je remis les lettres à leur place. Puis, alors que je montais l'escalier, le téléphone sonnait, mais je n'avais pas envie de répondre. Quelle histoire! Le suicide de Rolland n'était pas un suicide, mais probablement un meurtre. Georges avait tué Rolland par jalousie.

– Viens, Aton, on retourne à la pêche à l'achigan et après... Mahler, la cinquième symphonie. J'ai besoin de réfléchir et de prendre une décision.

Comme l'avait souhaité Louis F., mon expérience personnelle s'enrichissait à la vitesse Grand V.

Aton se leva, s'étira, et partit à la recherche de sauterelles.

TROISIÈME PARTIE

DE CHARIBDE EN SCYLLA!

CHAPITRE 20

La mise en garde de mère Teresa

Je planifiais ma journée tout en déjeunant, quand Aton alla à la porte en miaulant. Comme à son habitude, il semblait inquiet.

Je me demande comment s'y prennent les psychiatres pour chats, il paraît qu'il y en a plusieurs en Californie, pour les amener à être plus relaxes. Est-ce qu'ils leur donnent de l'Activan? Des probiotiques?

On frappa. C'était le camelot de La presse qui venait se faire payer.

Je feuilletai rapidement le journal en attendant de le lire attentivement, ce que j'entendais faire un peu plus tard. Ce faisant, je tombai presque par hasard sur la figure épanouie, mais apparemment fort mal nourrie, de mère Térésa.

Le message habituel, « Dites neuf fois Je vous salue Marie, etc. », avait été remplacé par une nouvelle supplique. Je pris une grande respiration...

*De ta tombe éclairée par tes os blanchis,
Protège celui qui souffre.
Aide-le à trouver un nouveau logis,
Car la main noire le poussera dans le gouffre.*

Ce langage codé m'était destiné.

Le policier Laramée était sans doute l'auteur de cette strophe poétique, que je trouvais assez bien tournée. En clair, il me demandait de déguerpir: les Momento avaient retrouvé ma trace.

Voilà un message fort ennuyeux, car je me plaisais bien à la Rivière Ouareau. Que pouvais-je demander de plus? La rivière, la forêt, la pêche, Aton, la clarinette, dont mon son s'améliorait de jour en jour, Internet, La Presse... et surtout Francesca, que je trouvais des plus sympathiques. Que faire?

J'étais convaincu que le tueur à gages des Momento ne me descendrait pas à distance. Si c'était le cas, il y aurait enquête et alors, la police pourrait remonter la piste jusqu'à Sergio Momento. S'il était intelligent, l'homme essaierait de déguiser le meurtre en accident: noyade d'un pêcheur imprudent ou triste sort d'un musicien étouffé par l'anche de sa clarinette. Mais était-il intelligent?

Après réflexion, je décidai de rester encore quelque temps à la Rivière Ouareau. Non seulement cet endroit était unique, mais le policier Laramée pouvait peut-être se tromper ou encore, faire preuve d'une trop grande prudence. Sans compter que je pouvais aussi compter sur les oreilles d'Aton pour me prévenir d'un danger imminent. Et la Mossberg pour me défendre.

Fatigué des filets de doré et d'achigan, je me fis venir une pizza peppéroni fromage du restaurant La pizza mignonne de St-Ligori. Je la partageai avec Aton, qui se poulécha les babines pendant toute la soirée.

La nuit venue je me couchai avec la Mossberg et Aton à mes côtés.

CHAPITRE 21

Une bonne et une mauvaise nouvelle pour Sergio Momento

Jimmy arriva à la chambre de Sergio et demanda aux Blues Brothers s'il était seul. S'il s'informait de la chose, c'est que la petite brunette à la queue de cheval et à l'accent italien particulier montait régulièrement Sergio, un fougueux étalon en dépit d'une tête encore fragile.

Même si l'infirmière en chef trouvait déplorable tout le boucan que Sergio et la brunette faisaient lors de leurs ébats, elle fermait les yeux, le mafioso étant l'un des plus généreux donateurs de l'hôpital.

– Il est seul, répliqua le plus costaud des gardes du corps, qui devait aussi être le patron.

Jimmy entra donc et ferma la porte doucement derrière lui.

– Sergio, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, pour toi. Je commence par laquelle?

– Par la bonne, Santa Madona!

– Tu vas être content. On sait exactement où se trouve Serge Descôteaux. Il vit dans une petite maison près de Rawdon, sur la Rivière Ouareau. Le camelot qui distribue La Presse là-bas est le fils du caissier de chez Joli-Musique. Il a dit à son père qu'un de ses clients jouait de la clarinette. On a vérifié en observant la maison de loin à l'aide d'une paire de jumelles, et il s'agit bien de Descôteaux. Tu avais raison, Sergio, il a changé de nom; il s'appelle maintenant Robert Côté, et il passe son temps à pêcher avec un chat...

– Hein? Il pêche avec un chat? Je me demande bien quelles sortes de poissons on peut attraper quand on pêche avec un chat! De la grosse barbue, peut-être...

– Non, Sergio. Il pêche avec des grenouilles et des sauterelles. Elles sont abondantes à ce temps-ci de l'année; pas comme les fourmis rouges. Et le chat, c'est comme un compagnon. C'est lui qui lui apporte les grenouilles et les sauterelles... Peut-être aussi des vers de terre, mais ça, on ne l'a pas vu.

– Si vous avez repéré Descôteaux, pourquoi ne l'avez-vous pas attrapé?

– Je pourrais le descendre facilement, même à deux kilomètres, mais tu veux qu'on le capture. Alors ça demande plus d'organisation...

– C'est pour quand?

– Après-demain, mercredi. Il est fait comme un rat. Moi et deux gars, on va pénétrer dans sa maison pendant qu'il sera sorti. Quand il reviendra, on l'assommera, on l'embarquera, et hop! On te l'amène là où tu veux.

– J'suis très, très content, Jimmy! Je n'en reviens pas. Je vais demander mon congé et je vais me rendre à mon chalet de St-Zénon avec Clara. Elle sera impressionnée par ce qu'on va faire à ce fuckin' porco de Descôteaux. Sûrement qu'après ça, elle va m'aimer et me respecter encore plus!

– Tu n'as pas peur qu'elle s'évanouisse et qu'on soit obligé d'appeler une ambulance?

– Non, elle est forte! Elle va aimer ça. Les femmes aiment la torture. Pense aux tricoteuses près de la guillotine, à Paris, pendant la guerre. Plus ça faisait mal, plus elles étaient contentes. Et la mauvaise nouvelle, c'est quoi?

– C’est Sophie. Elle est...

– Morte? C’est une bonne nouvelle, ça, pas une mauvaise!

– Non, elle s’est sauvée...

– Comment ça, tabarnak? Elle était chez ma famille en Sicile...

– Elle a couché avec tous les Momento de Sicile et elle a réussi à leur échapper...

– Y a pu de loyauté, Jimmy! Ma propre famille... et en Sicile, en plus! Où est-ce qu’on s’en va? Je te le demande! Est-ce qu’on sait où elle est?

– Oui, sur un cargo parti du port de Palerme il y a quelques jours. On ne sait pas encore lequel, mais on travaille là-dessus.

– Envoie un message à tous les capitaines. J’offre une prime de vingt mille dollars si on la « criss » à l’eau. Mais il me faudra une preuve... Comme un bout de nez ou une oreille!

– Parfait, Sergio. Tiens, on frappe à la porte...

C’était Clara, qui se jeta sur Sergio avant de le couvrir de baisers. Jimmy, un homme discret quand il le faut, quitta la pièce. Il avait deux boulots devant lui: Sophie et Serge Descôteaux.

CHAPITRE 22

Francesca s'inquiète...

Aton regarda le téléphone avant même qu'il ne sonne. Il se leva, s'étira, et se recoucha devant la partition.

Serge finissait sa pratique de clarinette. Comme d'habitude, il se contentait toujours d'effectuer les exercices se trouvant au haut des pages de la méthode Klosé. Il déposa délicatement sa clarinette sur la table et se dirigea vers le téléphone.

– Allo...

– Robert! Comment vas-tu? Est-ce que tu travailles toujours ta clarinette?

– Ha! Francesca! Je suis très content d'avoir de tes nouvelles. Oui, je pratique beaucoup, surtout quand il pleut comme aujourd'hui.

– On annonce très beau pour demain, mercredi...

– Alors j'irai me promener dans la forêt. Et toi, que fais-tu de bon ces temps-ci?

– Je suis au magasin et je ne pourrai pas te parler très longtemps. C'est ma pause. Robert, je suis inquiète, très inquiète. Avant-hier, j'ai reçu un appel d'un certain Jimmy Roma. Le connais-tu?

– Non, pas du tout!

– Il travaille pour Sergio Momento.

– Ha! Sergio Momento, articula Serge d'une voix éteinte.

Du coup, le nom de Jimmy Roma lui revint à la mémoire.

– Oui, Sergio Momento, un cousin de mon ex. Je ne te cacherai rien, Robert. Sergio Momento, c'est un mafioso très important et très dangereux. Je crois qu'il te cherche. Du moins, c'est ce que j'ai cru comprendre. Monsieur Roma m'a demandé où tu habitais, car il a appris, je ne sais pas trop comment, que je t'ai vendu une clarinette...

– L'information doit provenir du caissier... Il avait un petit air mafieux.

– Pourquoi te cherche-t-il? Je ne lui ai rien dit, évidemment. J'ai essayé de te joindre plusieurs fois au téléphone, mais sans succès. Dis-moi la vérité... Qu'est-ce que tu as fait aux Momento?

– C'est un peu compliqué.

– Je t'écoute...

– J'ai connu sa femme, Sophie, sans évidemment savoir qui elle était. On s'est rencontré trois fois: au salon de la moto, au restaurant et chez moi. Elle voulait vérifier mes talents en cuisine italienne. Mais j'ai commis une grosse bêtise en oubliant de mettre la queue dans la soupe. Le lendemain, Sergio Momento m'attendait à la porte de mon appartement pour se venger. Je revenais de faire mon jogging quand il m'a attaqué sournoisement. C'est tout un colosse. Mais côté intelligence, ce n'est pas le couteau le plus tranchant de la coutellerie.

– Oui, je sais.

– Mais petite surprise! Il ne savait pas que j'avais fait du karaté dans ma jeunesse. J'ai dû arrêter de pratiquer ce sport, parce que je me suis fait mal à une main en tentant de casser dix briques devant des délinquantes. Je lui ai donné un coup de poing dans le front, mais c'était uniquement pour me défendre. Rassure-toi! Je ne suis pas un homme violent. Même que c'est tout le contraire. Je continue donc mon histoire. Momento s'est écrasé au sol et a fini à l'hôpital. Il devrait en sortir dans un mois ou deux. Le policier Laramée m'a

ensuite suggéré de me cacher pendant dix ans, parce que Sergio Momento m'en veut. Mais moi, je ne lui en veux pas, même s'il a cassé le bras de ma table et saccagé mon appartement. Voilà! Tu sais tout...

– Robert, j'en ai perdu des bouts. Je voulais seulement te dire de faire bien attention.

– Mais je le savais déjà, Francesca. Heureusement, j'ai été mis en garde par mère Térésa. Enfin... c'est une façon de parler... parce qu'en fait, mère Térésa, c'est le policier Laramée.

–...

– Francesca, tu es là?

– Écoute, ma pause est terminée et je dois retourner travailler. J'ai trouvé un beau duo de Barber pour violoncelle et clarinette. On pourrait le faire ensemble.

– D'accord. J'aime bien Barber. Mais il faut que ce soit pour une clarinette en si bémol. Sinon, je devrai transposer ma partie avant de pouvoir la jouer.

– À la prochaine, Robert. Sois prudent.

Puis je raccrochai à mon tour.

La mention des Momento et de Jimmy Roma m'avait un peu déstabilisé, et j'espérais que Francesca ne l'ait pas remarqué. Je ne suis pas un mâle alpha, mais je tiens quand même à projeter l'image d'un gars solide, digne de la confiance d'une femme.

Donc, les Momento savaient que j'étais dans la région, mais sans savoir où, exactement, je me terrais. Du coup, je me sentis rassuré.

Après un brrr interrogateur, Aton se leva, inquiet, et miaula longuement en trotinant vers la porte... Encore de la visite?

Ça devenait lourd... très lourd!

CHAPITRE 23

Le dilemme du capitaine Albadian

Tony Albadian, le capitaine du Dionysos, était perplexe et soupesait ses alternatives. Il venait de recevoir un fax particulièrement explicite de la part de Jimmy Roma.

Capitaine Albadian,

Nous savons que vous avez à bord une cargaison d'huile d'olive « Memento di Sofia ».

Confirmez et attendez les prochaines instructions au sujet de la disposition de la marchandise.

Nous proposons un bonus de 20,000\$ pour vos efforts.

Jimmy Roma

Consigliere spécial de Sergio Memento

Le capitaine venait tout juste de reprendre la mer après la réparation de l'arbre de l'hélice au port de Palerme en Sicile.

Lors de cet arrêt technique, il avait fait la connaissance de -Sophie au bar de son hôtel, La Porta del Porto. Il lui avait offert un verre qu'elle s'était empressée d'accepter, et lorsqu'il lui avait révélé qu'il effectuait un transport d'huile d'olive jusqu'à Montréal, les yeux de la femme s'étaient mis à scintiller comme des gyrophares. Elle l'avait aussitôt supplié de la prendre avec lui pour le voyage. Après l'avoir assuré qu'elle se ferait discrète, elle avait ajouté avec son plus séduisant sourire que le voyage serait moins long pour lui si elle partageait sa cabine. Pour lui donner un avant-goût, elle avait proposé les délices de sa chambre d'hôtel jusqu'à ce que le navire soit prêt à reprendre la mer. Ce qu'il avait accepté sur-le-champ.

Après leur première rencontre intime, sa décision était prise: Sophie serait du voyage. Il la présenterait à l'équipage en prétendant qu'il s'agissait d'une stagiaire étudiant le potentiel touristique d'excursions à bord de cargos.

Au bout des huit jours qu'avait duré son arrêt forcé, il s'était vraiment épris de cette femme qui lui avait raconté en détail ses misères siciliennes.

Son mari, Sergio Memento, un mafioso établi depuis vingt-cinq ans à Montréal, l'avait envoyée chez sa famille dans la région de Canicatti, en Sicile, « pour la dresser ». Sans doute Sergio avait-il oublié le dialecte sicilien en donnant ses instructions, car ses oncles avaient plutôt compris « pour la baiser ». Aussi, avec tout le sex-appeal qui se dégageait de Sophie, ils mettaient beaucoup de cœur à l'ouvrage. Avec la complicité d'une femme du clan Memento qui voyait d'un mauvais œil cette concurrence internationale, Sophie s'organisa pour se faire inviter par des oncles dont le village s'approchait de plus en plus du port de Palerme. Il lui fallut deux mois avant d'aboutir à

ce port de mer qui lui permettrait de quitter la Sicile pour éventuellement rentrer à Montréal et se venger de Sergio.

Tony Albadian connaissait les Momento de réputation. Ceux-ci avaient œuvré dans le trafic très lucratif -d'immigrants illégaux vers les États-Unis. Pour ce faire, ils utilisaient des -bateaux-containers spécialement aménagés à cette fin.

Après le 11 septembre 2001, les contrôles portuaires s'étaient resserrés et les Momento, prévenus à l'avance chaque fois qu'on envisageait de fouiller leurs navires, avaient dû à plusieurs reprises se débarrasser de leur cargaison humaine en pleine mer. Le message adressé aux capitaines était toujours formulé de la même façon: « Disposez de la marchandise ». Du coup, quelques milliers de passagers clandestins se retrouvaient jetés à la mer. Ce n'était pas pour rien que les requins suivaient les bateaux arborant les couleurs des Momento. « Disposer de la marchandise » signifiait que la belle Sophie devrait poursuivre le voyage à la nage. Une longue distance pour une femme dont les talents en natation s'avéraient plutôt limités.

Le capitaine Albadian fit monter son souper, ainsi que celui de Sophie, à sa cabine. Après quoi, il poursuivit sa réflexion durant de longues heures. À minuit, sa décision étant prise, il envoya le fax suivant à Jimmy Roma:

Monsieur Roma,

La marchandise en question est restée au port.

Si je puis vous être utile, n'hésitez pas.

Votre tout dévoué,

Capitaine Albadian

C'était évidemment pure fiction, mais cela pouvait marcher. Les Momento fouilleraient évidemment le bateau une fois celui-ci à Montréal, mais comme ils n'y trouveraient pas Sophie, cela pourrait accréditer la version du capitaine.

À 2h00, celui-ci appela son second, Giovanni Lepore, un homme de confiance, pour lui demander de stopper le cargo. Ils venaient de dépasser Gibraltar d'une trentaine de kilomètres et se trouvaient maintenant dans les eaux internationales. Le capitaine et le second mirent à l'eau un canot non identifié, avec des vivres pour trois jours et une unique passagère, Sophie Momento. La mer était calme et la pleine lune semblait superviser l'opération.

« Un bateau finira bien par passer. C'est une route maritime très fréquentée. Tu n'auras qu'à inventer une bonne histoire », dit Albadian à la femme. Puis, pendant que la chaloupe descendait à l'eau, il lui cria:

– C'est le mieux que je puisse faire. Bonne chance, Sophie!

Cette dernière répondit merci, sans manifester la moindre colère. Non seulement le capitaine lui sauvait-il la vie, mais jamais cet homme bon et généreux n'avait considéré la prime de vingt mille -dollars qui venait avec sa mise à mort. Elle s'installa le plus confortablement possible dans le fond du canot, prête pour une longue attente.

Le Dionysos repartit lentement, comme sur la pointe des pieds, pour éviter de mettre en péril le frêle esquif. Sophie suivit le navire des yeux pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que les feux de position s'estompent, puis disparaissent.

Il ne restait plus qu'à attendre. Mais attendre quoi, au juste? Le capitaine qui se porterait à son secours lui poserait certainement des questions auxquelles les réponses ne seraient forcément pas très claires. Aussi, l'homme n'aurait d'autre choix que de signaler sa présence aux autorités portuaires. Cela signifierait son arrêt de mort, car les Momento seraient vite mis au courant de l'affaire. Mais pour le moment, elle était vivante.

Vers 7h00, elle aperçut, à quelques kilomètres, un magnifique yacht blanc percer l'horizon. Aussitôt, elle se leva et agita frénétiquement une couverture pour attirer l'attention des marins du luxueux bateau de plaisance. Elle le vit ralentir, émettre deux brefs signaux sonores, puis virer et mettre le cap sur elle. Au même moment, un hélicoptère quitta le pont pour se placer directement au-dessus d'elle, sans doute pour guider la manœuvre de sauvetage. Le bruit était assourdissant. Une heure plus tard, elle était à bord du Shokran⁸.

Un marin lui servit un excellent café et la fit entrer dans une bibliothèque à l'avant du bateau. Elle s'assit dans une causeuse des plus confortables qui n'était pas sans lui rappeler l'ameublement de l'appartement de Serge Descôteaux. Peut-être était-ce le même designer qui avait conçu l'aménagement de l'appartement de son amant d'un soir et de ce magnifique yacht...

Après quelques minutes, un homme dans la jeune soixantaine ressemblant à Omar Sharif, bagues aux doigts et Rolex au poignet, l'accueillit et se présenta avec un sourire étincelant, digne d'une pub de dentifrice blanchissant.

– Bonjour, Madame, articula-t-il dans un français impeccable, je suis le cheikh Alexandre Haddad... pour vous servir. Comment vous appelez-vous?

– Merci, Monsieur Haddad de m'avoir sauvé la vie. Je m'appelle Sophie... Descôteaux.

Remarquant l'hésitation de sa passagère, le cheikh sourit davantage, pendant que ses yeux pétillaient d'amusement.

– Pouvez-vous me dire ce que fait une si charmante jeune femme sur l'océan Atlantique, seule dans une embarcation de fortune? Mais vous devez avoir faim. Allons à la salle à manger... Vous m'expliquerez votre aventure, si vous le désirez, évidemment. J'ai comme principe de vie de toujours être discret avec les jolies femmes. Au fait, prendriez-vous du champagne avec votre jus d'orange?

– Merci à vous, vous êtes très gentil. Si vous le permettez, toutefois, j'aimerais d'abord prendre une douche. Mais malheureusement, je n'ai que ces vêtements et...

– Madame... Descôteaux, puis-je vous appeler Sophie? Prenez la suite de ma fille, Leila, qui fait présentement son shopping à Dubaï. N'hésitez pas à prendre ses vêtements. Ils vous iront très bien. Vous avez une aussi jolie taille qu'elle; tout comme ma défunte épouse, d'ailleurs. Je vous envoie immédiatement une camériste. Prenez votre temps et venez me retrouver à la salle à manger. Au fait, nous nous dirigeons vers Santorin; connaissez-vous cette île merveilleuse? Écoutez bien, Sophie, la musique que je vais mettre sur le système multimédia du navire... Une musique typique de votre beau pays.

Presque aussitôt, on entendit le piano magique de Richard Abel. Sophie se demandait si elle ne rêvait pas...

⁸. « Merci » en arabe.

Puis, sous la douche, lorsque son projet de vengeance se métamorphosa en projet de séduction, un grand sourire illumina son beau visage.

CHAPITRE 24

Le mercredi des Cendres

Aton réveilla Serge d'un léger coup de patte sur le nez, alors qu'il était 4h00.

– Aton, qu'est-ce qui se passe, encore? Tu n'arrêtes pas de m'énerver. Ça devient agaçant à la longue!

Serge se leva, prit la Mossberg et alla voir à la fenêtre de la chambre. Rien. Il resserra son pyjama et se dirigea vers la fenêtre du séjour. Encore rien. Idem pour la fenêtre de la cuisine.

– Aton, encore une fausse alerte! Va te coucher et laisse-moi dormir. Plus tard ce matin, nous ferons une excursion en forêt et je veux être en forme.

Le chat resta près de la porte, faisant aller ses oreilles dans tous les sens, puis lança un long miaulement plaintif.

À 8h00, Serge terminait son petit déjeuner quand le camelot de La Presse frappa à la porte. Le jeune désirait se faire payer et recevoir son pourboire avant de partir en vacances avec son père.

– Franchement, Aton! Tu miaules quand il n'y a personne et tu ne me préviens pas quand il vient véritablement quelqu'un.

Serge se fit un lunch et prit des croquettes pour son chat. Fidèle à ses habitudes de chasseur de petit gibier, il plaça aussi dans son sac à dos un kit de survie (lampe de poche, allumettes, trousse de premiers soins), puis sortit quatre billets de cinquante dollars du « coffre-fort », l'endroit où Rolland cachait les lettres d'amour de Marie. C'est dans cette cachette que Serge avait remisé les treize mille deux cent cinquante dollars qui lui restaient.

Il sortit de la maison et huma l'air moite de la matinée. Le temps magnifique tranchait avec les journées précédentes. Le bonheur n'est-il pas dans les contrastes? Suivi par Aton, il s'engouffra dans la forêt et s'arrêta à la croisée des chemins, là où on avait retrouvé le corps de Rolland.

– Tu vois, Aton... Georges devait attendre Rolland, bien caché dans ce bosquet d'arbustes. Quand sa proie est passée, il l'a assommée et a déchargé son arme en plein dans sa figure, pour faire croire à un suicide.

Pendant ce temps, Jimmy Roma et ses acolytes, deux jeunes neveux de Sergio qui allaient à l'école de la vie, crochetaient la serrure et entrèrent dans le chalet qu'ils visitèrent attentivement.

– Qu'est-ce qu'on fait, Jimmy?

– Toi, Rocco, va dans l'atelier du sous-sol, et cache-toi sous le lit superposé de la petite chambre. Si tu dois pisser, sers-toi du lavabo, ne monte surtout pas à l'étage. Franco, enferme-toi dans le placard de sa chambre. Quant à moi, je me cacherai dans celui de l'entrée. Écoutez bien, les gars. Le plan est simple. Descôteaux va rentrer, je lui saute dessus et je l'assomme avec une matraque. Je vous appelle, on l'attache et on le bâillonne avec du ruban adhésif. Puis toi, Rocco, tu vas chercher le Hummer. C'est un

camion neuf et Sergio en est très fier. Donc, prends-en grand soin. Ensuite, on file à Saint-Zénon où l'attendent Sergio et la Clara.

Les neveux et Jimmy prirent position dans leur cachette respective, en sachant que l'attente pouvait être longue, du fait qu'ils avaient vu Serge partir avec un sac à dos passablement rempli. Sûrement de victuailles.

Serge et Aton suivirent un petit sentier bien balisé, mais rendu très boueux en raison de la pluie des derniers jours. Tellement, que le chat préféra quitter le chemin et marcher dans la forêt pour éviter de trop se salir les pattes. Trois heures plus tard, Serge s'arrêta près d'une cascade pour casser la croûte. Aton mangea quelques croquettes, puis but à même le ruisseau. De son côté, Serge s'y lava les mains.

– De l'eau de source sans doute, elle est glaciale, lança-t-il. Viens, Aton, on va remonter ce ruisseau. Je devrais m'acheter une caméra. Il y a de belles photos à faire ici.

À 14h00, il décida de rebrousser chemin et de retourner au chalet pour être certain d'y être avant la tombée du jour. Il arriva bientôt à un dédale de petits chemins partant dans toutes les directions. Comme chacun était numéroté, il se disait qu'il s'agissait possiblement des pistes de ski de fond, sauf qu'il ne savait pas lequel prendre.

– Diable! On n'est pas venu ici, ce matin. Je ne reconnais pas l'endroit. Aton, je me fie à ton flair. Retournons à la maison. Je te suis.

Tout aussi désorienté, le chat s'assit sans bouger. Serge tenta alors de faire le point, en se fiant au soleil.

– Bon... si l'ouest est par là, ça veut dire que le nord est là et je veux aller au sud. Prenons ce sentier et voyons ce que ça donne. Je devrais croiser la route 341. La prochaine fois, il faudra que je prenne une carte. Je n'ai jamais su me servir d'une boussole, mais avec un GPS et une carte, ça devrait aller.

Au bout d'une heure, Aton s'arrêta net et se mit à miauler. Quelques secondes plus tard, Serge entendit, à quelque deux ou trois kilomètres d'eux, une première sirène, puis plusieurs autres.

– Tu vois, Aton, le son est devant de nous. Ça veut dire que nous marchons dans la bonne direction.

À 17h35, lorsqu'il aperçut une clairière, il décida de se reposer un peu. S'installant sur une grosse roche, il déposa son sac à dos par terre, mangea les deux biscuits qui restaient et but un peu d'eau. Aton grimpa à son tour sur la roche et s'approcha de son maître en miaulant. C'est alors que Serge sentit la fumée.

– Ah! J'espère que ce n'est pas un feu de forêt. Si c'est le cas, nous risquons d'être dans le pétrin, parce que le vent vient du Sud. Poursuivons notre chemin.

Quelques minutes plus tard, il aperçut une colonne de fumée noire s'élever droit dans le ciel.

– Bon sang! Ce n'est pas la forêt qui brûle, mais probablement une maison ou une grange.

Il arriva enfin à la route 341, juste en face de la maison des Thibodeau. Ces derniers se tenaient à la limite de leur terrain et regardaient la colonne de fumée en se tenant par la taille, démonstration d'affection qui ne fut pas sans étonner Serge.

– Mais... c'est ma maison qui brûle! s'écria ce dernier en mettant rapidement sa main sur la bouche pour éviter que les Thibodeau l'entendent.

Après avoir vu les camions de pompiers et deux voitures de police stationnées sur la route, gyrophares en action, il retourna dans la forêt et longea la route vers l'est, en direction de sa maison.

De son poste d'observation, derrière un mélèze, il réalisa qu'il ne restait plus rien de la maison. Une perte totale. Même le garage avait brûlé.

–... La maison de Solange! Ma clarinette et mon argent! pensa-t-il, complètement désespéré.

Il ignorait quoi faire. Devait-il se présenter aux policiers et aux pompiers en disant: « C'est ma maison, que s'est-il passé? » Sa situation était complexe. Il avait loué cette maison sous un faux nom, sans bail et en payant comptant. Pas très cachère! On le soupçonnerait peut-être d'avoir mis le feu ou encore, on l'accuserait de négligence. On l'arrêterait, on l'interrogerait et on le mettrait en prison. Du coup, il deviendrait une proie facile pour les Momento.

Les pompiers étaient maintenant parvenus à éteindre l'incendie. Seule une petite fumée émanait de ce qui restait du garage. Un enquêteur, arrivé dans une voiture civile, s'approcha des ruines et entreprit une fouille systématique des lieux, à la recherche de possibles indices.

C'est à ce moment que Serge vit les sœurs Bérubé arriver en voiture.

– Mon Dieu! C'est terrible! s'écria Solange en voyant le sinistre. Agathe lui prit le bras pour la soutenir. Les deux semblaient stupéfaites, en état de choc.

– Capitaine! fit l'enquêteur, il y a un mort, en bas, au sous-sol. Un homme complètement calciné.

– Non, non! hurla Agathe en éclatant en sanglots. Ce n'est pas vrai! Quelle fin atroce! Quelle tragédie!

– C'est étrange, capitaine, l'individu se trouvait sous le sommier. On voit ça chez les enfants, mais jamais chez les adultes...

Agathe fit un « Oh! » et murmura quelques mots à sa sœur qui acquiesça de la tête.

De son poste d'observation, Serge avait tout entendu. Il ne comprenait vraiment pas ce qui s'était passé. Qui était le macchabée? Il décida de marcher dans la forêt et de reprendre plus loin la 341 pour se rendre à Rawdon. Mais que faire après? Il n'avait que deux cents dollars en poche.

Il mit Aton dans son sac à dos, de façon à ce que seule sa tête dépasse. Il abandonna aussi la Mossberg sous un sapin, après avoir enlevé le chargeur pour éviter que des enfants trouvent l'arme et se blessent par accident. Il lui restait cinq kilomètres à parcourir à pied pour rejoindre Rawdon.

Une dure journée...

CHAPITRE 25

Le pouvoir de Clara Spumante (1)

Sergio Momento et Clara Spumante étaient arrivés au chalet de St-Zénon en fin d'après-midi, conduits par les Blues Brothers. Dans l'attente de Jimmy Roma et de son prisonnier, ils avaient fait l'amour deux fois et demie sur une peau d'ours polaire posée devant la cheminée.

Durant leurs premiers ébats, Clara s'était pris le pied dans la mâchoire de l'ours et croyant qu'il s'agissait des dents de son amant, elle avait aussitôt connu un orgasme dont l'intensité confondit quelque peu Sergio. À la reprise, ce dernier se rendit compte qu'il ne pouvait pas rivaliser avec l'ours, même s'il avait une dentition que l'on pourrait qualifier de « chevaline ». Au troisième essai, il faillit lamentablement à la tâche, avant d'attribuer cette défaite à la migraine qui ne le quittait pour ainsi dire jamais.

– Ce n'est pas grave, mio amore. Les deux premières fois, c'était génial... la première, surtout, confessa Clara qui se mit ensuite à toussoter et à éternuer. Je suis allergique aux acariens et j'ai comme l'impression que la peau de l'ours doit en abriter toute une colonie.

– Je n'ai jamais remarqué, répliqua Sergio.

– J'aimerais que tu me fasses visiter ton chalet, mon amour.

Le chalet était situé sur le bord d'un magnifique lac. Étrangement, Sergio ne croyait pas aux forteresses électroniques qui obligent l'assassin à recourir aux explosifs qui, inévitablement, endommagent la propriété. La sécurité de l'endroit était donc minimale, et ce, par choix « philosophique ».

Une clôture électrifiée de trois mètres encerclait la propriété. On n'y retrouvait aucun système de caméras ou de système infrarouge. La présence de deux ou trois hommes armés suffisait pour éloigner les curieux. La sécurité de Sergio Momento était surtout assurée par un programme bien connu de vendettas terribles contre toutes les familles rivales en cas « d'incidents regrettables ». Simple et efficace.

Le chalet mesurait vingt mètres sur trente et avait été construit durant les années cinquante par un riche industriel américain. À l'époque, le lac pullulait de truites grises. C'est ce qui avait attiré l'Américain, amateur de pêche et d'émotions fortes. La famille Momento étant tombée en amour autant avec la région de St-Zénon qu'avec ce domaine, le propriétaire n'eut pas le choix de le vendre à un prête-nom de la famiglia.

Après une visite sommaire des lieux, Sergio et Clara s'assirent dans une causeuse sur la véranda grillagée faisant face au lac. Il était 19h00 et le soleil commençait sa lente descente vers le fond du lac. Dans une demi-heure, ce serait déjà la brunante. Clara passa langoureusement sa main dans les cheveux de son amant et dit :

– Sergio, mon amour...

– Oui, mon petit lapin...

– As-tu confiance en ce Jimmy Roma ?

– Oui, tesoro mio.

– Vraiment confiance ?

– Tu sais, mon amour, dans mon métier, il ne faut jamais faire entièrement confiance aux gens...

– Même pas à moi ? Tu ne me fais pas confiance ?

– Mais oui, je te fais totalement confiance, mon petit chevreuil...

– Moi, tu vois, je ne fais pas confiance à ce Jimmy...

– Non? Mais pourquoi, ma louve?

– Je ne sais pas trop... Tu sais, Sergio, les femmes sont très intuitives. Moi, je ne me trompe jamais sur les gens. Je suis capable de dire s'ils sont francs et honnêtes dès le premier regard. Par exemple, j'ai tout de suite su, à l'hôpital, que tu étais une personne loyale, sensible et affectueuse... Mio amore.

– Mais Jimmy a une grande réputation dans le milieu. Jimmy, c'est une légende...

– Mon amour, Jimmy est un tueur. Il tue pour de l'argent. Il a donc un prix.

– Mais pourquoi dis-tu ça? Tu ne l'aimes pas, Jimmy?

– Cela n'a rien à voir. Non, j'essaie seulement de protéger notre amour. J'ai comme un mauvais sentiment à son sujet. Il fait peut-être semblant d'être loyal...

– Pourquoi dis-tu ça, mia piccola carpa? Moi, je l'aime bien, ce type.

– Je l'ai vu, l'autre jour, à l'hôpital... Il téléphonait à quelqu'un avec son cellulaire. Quand il m'a vue, il s'est tout de suite arrêté de parler et il m'a jeté un drôle de regard. Le regard de quelqu'un qui complotte et qui s'est fait prendre. Depuis, j'ai cessé de lui faire confiance. C'est l'intuition féminine, Sergio mio, et je ne me trompe jamais.

– Tu as peut-être raison, mia bella Clara... Je vais le surveiller davantage. Viens, allons sur le quai voir le coucher de soleil...

– D'accord.

Clara prit Sergio par la taille et descendit les marches pour emprunter le petit trottoir en pavé uni qui menait au quai.

– Sergio, je ne veux plus t'embêter avec Jimmy Roma, mais je pense qu'il a été pris dans une affaire et qu'il est en train de te donner à la police pour sauver sa peau. C'est une intuition.

– Porca miseria, Clara, c'est très grave ce que tu dis.

– Si ce que je te dis est vrai, Jimmy va arriver dans un moment et il va nous dire qu'il a raté son coup et que Descôteaux s'en est tiré. Il ne peut pas tuer Descôteaux. La police ne le permettrait pas. Ce sera donc la preuve que j'ai raison.

– Ma belle Clara, comme tu es intelligente! Attraper Descôteaux, c'est un jeu d'enfant, un gioco da ragazzi, comme on dit chez nous. Jimmy est avec mes deux neveux, Rocco et Franco. Aussi, s'il n'arrive pas avec Descôteaux pour toutes sortes de raisons stupides, c'est que tu auras vu juste. In pieno centro!⁹ Tiens, je sens mes forces revenir. Allons voir si tu es encore allergique aux bibittes.

– Sergio, mon gros nounours, mio orsacchiotto¹⁰, serais-tu en train de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir...

Puis Clara courut dans la maison, poursuivie par son gros *orsacchiotto*. Elle pensa qu'elle avait habilement marqué des points contre ce Jimmy qui la détestait ouvertement. Haine réciproque! Mais de son côté, elle avait un pouvoir que Jimmy ne possédait pas: l'amour aveugle et bestial que Sergio lui vouait.

– Je te rattrape. Je te rattrape! Ma petite moule, *mia piccola cozza*...

⁹. Dans le mille!

¹⁰. Ours en peluche.

CHAPITRE 26

Viens chez moi!

Serge était parvenu à Rawdon après deux longues heures de marche. Chaque fois qu'il entendait une voiture –Aton l'avertissait une bonne minute d'avance– il se cachait à l'orée de la forêt et attendait qu'elle passe. Il arriva au restaurant Les Ailes en folie, s'installa et commanda des ailes de poulet pour lui et Aton. Il était plus de 20h00.

- Vous ne sortez jamais sans votre chat? pouffa la serveuse.
- C'est que nous sommes des sans-abris. Alors nous sommes toujours ensemble.
- Habituellement, les sans-abris ont un chien, pas un chat. À Montréal, en tout cas.

Serge se demandait quoi faire. À 21h00, il prit une décision. Il téléphona aux sœurs Bérubé, sans trop savoir ce qu'il allait leur dire... aussi se fia-t-il à son instinct.

- Allo...
- C'est Agathe?
- Robert! Comment allez-vous?
- Assez bien. Écoutez, je suis vraiment désolé pour votre maison... enfin, la maison de votre sœur...
- Les pompiers nous ont dit qu'il s'agissait d'un incendie criminel. Ils ont vu des traces d'accélération, comme ils disent. Et puis, il y a un mort...
- Vous savez qui c'est?
- Non, pas du tout. Mais moi, j'aimerais savoir, Monsieur Côté... qui êtes-vous, au juste?

– Rassurez-vous, Agathe, je ne suis pas un criminel en cavale. Mon vrai nom est Serge Descôteaux. J'ai fréquenté brièvement la femme d'un chef mafioso, en croyant qu'elle était libre. Depuis, son mari veut me tuer. Je dois donc me cacher, et cela pourrait durer pendant dix ans. J'ai donc suivi le conseil de la police. J'ai loué la maison de votre sœur en pensant que j'y serais en sécurité et qu'il ne pourrait rien m'arriver. De toute évidence, je me suis trompé. Je vous ai menti, mais par contre, c'est vrai que je désire écrire un roman. Et je -commence à avoir de la matière, croyez-moi! Excusez-moi encore pour les difficultés que je vous occasionne...

– La police mènera une enquête. Ma sœur et moi avons compris que ce n'était pas vous le mort carbonisé qu'ils ont découvert sous le sommier, au sous-sol. Nous avons dit aux enquêteurs que nous ignorions qui pouvait se trouver là, ce qui est vrai. Un squatteur qui aura forcé notre porte... Ce sera notre version. L'assurance finira bien par payer. Mais vous, qu'est-ce que vous comptez faire? Vous pourriez venir chez nous, si vous le voulez. J'imagine que vous avez perdu tous vos effets personnels...

– C'est très gentil à vous de me le proposer et je vous remercie. Vous êtes vraiment de très bonnes personnes, vous et votre sœur. Mais je vous ai déjà causé suffisamment de problèmes comme ça et je ne veux pas abuser. J'ai de l'argent. Ça ira.

Après avoir raccroché, Serge retourna à la table, où Aton semblait éprouver de la difficulté avec une aile de poulet particulièrement récalcitrante.

- Voulez-vous autre chose, Monsieur le Sans-abri? lui demanda la serveuse, toujours aussi joviale.
- Un café, s'il vous plaît.

« Voilà une femme en amour et drôlement bien dans sa peau », pensa Serge. Je l'envie.

Le café aidant à y voir plus clair, il se leva et composa le numéro de Francesca. À son grand soulagement, cette dernière répondit à la deuxième sonnerie.

– Francesca, c'est... Robert. En fait... euh... je m'appelle Serge Descôteaux.

– Je me doutais bien que Robert Côté n'était pas ton vrai nom. J'aime beaucoup « Serge », ça me fait penser à Serge Prokofiev, à Serge Lama et à Serge Gainsbourg, dont j'étais secrètement amoureuse quand j'étais adolescente. Je te remercie pour ta franchise. J'imagine que tu as changé de nom pour échapper aux Momento.

– Voilà! Mais ils m'ont retrouvé et ont frappé. J'étais parti faire une petite excursion en forêt avec Aton et durant ce temps, ils ont mis le feu à ma maison. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'il y a un mort, sous le sommier, carbo...

– Carbo? L'ancien joueur des Canadiens?! Il est mort? Que faisait-il sous le sommier?

– Non. Je voulais dire « carbo-nisé ». En disant ce mot, il m'est venu une idée. Les Momento étaient cachés dans la maison et m'attendaient pour me tuer ou me kidnapper. Quelqu'un d'autre aurait mis le feu à la maison et je crois savoir qui c'est. Ce sont les Thibodeau! Tout est clair, maintenant. Au fond, ces gens m'ont sauvé la vie.

– Pourquoi auraient-ils mis le feu à la maison?

– Pour détruire les lettres d'amour plutôt compromettantes que Marie Thibodeau envoyait à Rolland Bérubé, le mari de la propriétaire de la maison. Je t'expliquerai tout ça quand je te verrai.

– As-tu un endroit où aller?

– Non. Je crois que pour cette nuit, je vais louer une chambre dans un motel et j'aviserai demain.

– Où es-tu en ce moment?

– Au restaurant Les ailes en folie, à Rawdon.

– Serge, viens chez moi!

– Je n'osais pas te le demander. Tu es très gentille.

– J'arrive dans quarante minutes. Voudrais-tu une bière? J'ai du vin et des alcools, à la maison, mais pas de bière. Il faudrait alors arrêter chez un dépanneur.

– As-tu de quoi faire un Manhattan?

– Un Manhattan? Mais c'est mon cocktail préféré! J'en prends un tous les soirs, sauf, évidemment, lorsque je participe à un concert ou que je travaille le soir à Joli-Musique. Le Manhattan m'aide à penser et à voir clair. Nous pourrions en prendre un et discuter en écoutant de la musique.

Trente-cinq minutes plus tard, Serge vit arriver la Passat. La conductrice, Francesca, exhibait un grand sourire.

CHAPITRE 27

Jimmy Roma nourrit les truites grises

Sergio et Clara entendirent la porte d'une voiture claquer et des pas se précipiter à l'intérieur du chalet.

– Clara, tu devrais aller attendre sur la véranda pendant que j'accueille Descôteaux comme il le mérite... ce figlio de puttana!

– Non, Sergio, si tu le permets, je veux être à tes côtés. Une femme doit toujours être près de son homme lors des moments importants de sa vie.

Sergio acquiesça de la tête. Voilà bien ce qu'il souhaitait entendre. Clara était une femme, une vraie.

Jimmy et Franco entrèrent dans le séjour. Ayant tous deux la figure noircie, cela faisait ressortir de façon étrange le blanc de leurs yeux effarouchés. Ils dégageaient de plus une forte odeur, un mélange de roussi et de transpiration âcre. Enfin, ils étaient aussi hors d'haleine, comme s'ils avaient couru depuis Rawdon jusqu'à St-Zénon.

– Porca vacca! Qu'est-ce qui vous est arrivé? Où est Descôteaux? Ah! Vous l'avez tué! Il est mort! Je vous avais dit que je le voulais vivant! C'était à moi de le tuer, pas à vous. Je me suis montré très clair à ce sujet. N'est-ce pas, Clara?

– Oui, mio amore, on ne pouvait pas être plus clair!

Jimmy lança un regard ennuyé à Clara, et poursuivit.

– Sergio, nous n'avons que des mauvaises nouvelles. Enfin, s'il y avait une bonne nouvelle, ce serait peut-être que le camion neuf, le Hummer, va très bien... un peu sous-vireur dans les virages en épingle, mais malgré cela, il est très facile à conduire. Au début, je n'aimais pas la couleur, jaune canari, mais on s'y fait et...

– Tabarnak! Jimmy, je me criss de mon camion! Où est Descôteaux? Où est Rocco?

Clara fit un pas en avant et se rapprocha de Sergio en fixant Jimmy avec des yeux étincelants... d'espoir.

– Sergio, on a eu comme un problème. On a pu s'introduire dans la maison de Descôteaux sans difficulté. Ensuite, on s'est caché et on l'a attendu. Rocco était au sous-sol sous un lit superposé... c'est très pratique, un lit superposé, dans un chalet... donc Franco et moi, nous étions à l'étage, bien cachés. Nous avons attendu comme ça pendant environ trois heures et là, on a entendu un petit bruit. C'était Rocco qui était allé pisser dans le lavabo. Peu de temps après, un autre petit bruit. Je me suis dit que c'était peut-être Descôteaux qui revenait avec son chat ou encore, le chat qui revenait sans Descôteaux. C'est possible, car c'est très indépendant un chat. Enfin, un chat, c'est un chat, tu vois ce que je veux dire... et le chat de Descôteaux, c'est un abyssin, le plus indépendant de tous les chats.

– Jimmy, je me criss du chat de Descôteaux... et de tous les chats!

– Justement, Sergio, ce n'était pas le chat de Descôteaux qui avait fait le petit bruit. C'était comme si on grattait la maison avec un petit grattoir en plastique. Tu sais... le genre de truc qu'on met dans son coffre d'auto l'hiver pour...

– Qu'est-ce qui s'est passé, tabarnak?

– Tu ne seras pas content, mon oncle!

Voyant les muscles du visage de son amant se contracter et son humeur devenir instable, Clara préféra s'éloigner de lui. Elle savait qu'il faut toujours prendre ses distances avec quelqu'un dont l'humeur devient instable. C'était le sage conseil qu'avait donné la chef des psychologues dans une émission de radio.

– Euh... Sergio... deux minutes plus tard, le chalet était complètement en flammes. C'est un chalet en bois qui date des années cinquante, c'était la mode à l'époque. On appelait ça du déclin de bois ou du clapboard. Le feu s'est répandu si rapidement, que Franco et moi on se considère vraiment chanceux d'être encore vivants. Mais on a le visage tout noir, tout barbouillé, comme tu peux le constater. J'ai même perdu ma belle casquette rouge des Reds de Cincinnati autographiée par Pete Rose en personne, mon joueur de baseball préféré.

– Et Rocco? Qu'est-ce qui est arrivé à Rocco?

– Une fois dehors, Franco et moi on l'a appelé comme des hystériques, mais il n'est pas venu. Deux hypothèses: la première, c'est qu'il est peut-être sorti par un soupirail avant de décider de marcher jusqu'ici pour s'aérer les poumons. Dans ce cas, il devrait arriver tôt demain matin. S'il souffrait de brûlures graves, il faut se dire qu'il n'y a rien, mais vraiment rien, que l'aloa vera ne puisse guérir. L'aloa vera, c'est miraculeux! Magique, même! L'autre hypothèse, c'est qu'il est mort dans le feu. Une triste mort, parce qu'il paraît que c'est très souffrant de mourir lors d'un incendie... surtout au début, avant de perdre connaissance.

– Porca miseria! Pas Rocco, mon neveu préféré! Je m'excuse, Franco, mais c'est la vérité... Rocco était mon neveu préféré, ma relève!

– Ça ne fait rien, mon oncle. Je comprends.

– Je t'avais dit, Sergio, qu'il était très fort ce Descôteaux. Très, très fort! Je suggère qu'on le laisse tranquille ou qu'on le descende à distance. Le plus loin sera le mieux. Si tu es d'accord, j'utiliserais une carabine puissante, une Savage.308 avec un télescope et un trépied, ou un bazooka avec des roquettes explosives pour ne pas prendre de chance. C'est qu'il est très fort ce Descôteaux... pas juste lui, son chat, aussi.

Cette mauvaise nouvelle fit à Sergio l'effet d'un violent coup de poing dans le front, ce qui lui rappela un fort mauvais souvenir. Clara vit alors son beau colosse devenir écarlate. Tellement, qu'une veine se gonfla sur sa tempe, pour ensuite se mettre à palpiter. Un petit filet de salive jaunâtre s'écoulait entre le coin droit de sa lèvre inférieure et son menton, pendant que ses yeux sortaient progressivement de leurs orbites. Après quoi, il se mit à haleter comme une femme qui accouche... comme celles, du moins, qui ont suivi le cours! Ses épaules se soulevaient puis s'abaissaient dans d'énormes secousses, tandis que ses poings et sa mâchoire chevaline se contractaient. Le sentant à deux doigts d'exploser, Clara retint de respirer.

– Jimmy, j'suis pas content pantoute! Non sono contento, dio dannato!

– On va se reprendre, Sergio. Avec un lance-roquette, cette fois. Je vais m'en procurer un à Kanesatake ou par Internet. Il y a aussi mon voisin, un Afghan, qui fait une vente de garage. C'est possible qu'il en ait un à vendre...

En s'asseyant dans le Lazy Boy préféré de Sergio, Clara était aux premières loges et savourait sa chance d'assister à un tel spectacle. Une télé-réalité à faire pâlir TVA d'envie.

– Si je comprends bien, Jimmy, Descôteaux vous aurait vu entrer dans sa maison, il serait revenu et aurait mis le feu pour vous piéger, c'est ça?

– Oui, c’est ça...

– Non, Jimmy! Je vais te le dire, moi, le nom de celui a mis le feu à la maison de Descôteaux et qui a tué mon petit Rocco.

Clara replia ses jambes sous elle en frissonnant, avec un vague sourire aux lèvres, devinant la suite avec plaisir. Sergio se rapprocha de Jimmy qui, sur la défensive, cria:

– C’est Descôteaux, c’est sûr!

– NON! TABARNAK! C’est pas Descôteaux.

– C’est qui alors? Le pape?

– Fais pas ton p’tit comique! C’est la police. Et toi, Jimmy Roma, tu es leur complice! Tu m’as vendu à la police! C’est ce que tu as fait et ça ne se fait pas! C’est un grave déshonneur pour la Sicile, pour l’Italie, pour le Canada, pour le Québec et pour St-Zénon! Ma Clara avait deviné juste...

– Laisse ta putain en dehors de ça, Sergio!

– Sergio, il m’a traitée de puttana!

Voyant que la suite de l’histoire ne serait pas à son avantage, Jimmy se retourna vivement et courut vers la porte. Ce faisant, toutefois, il se heurta au plus costaud des Blues Brothers. Il revint vers Sergio et tenta de sortir de sa poche arrière un magnum.³⁵⁷ chargé à bloc, mais avant d’y parvenir, il reçut une balle en pleine poitrine, juste sous le sternum. À la détonation, Clara poussa un cri de surprise, comme si elle avait vu une énorme souris, pour ne pas dire un rat. Jimmy tomba sur les genoux et s’assit sur les mollets, pendant que son visage grimaçait autant qu’un constipé en plein effort. Il dit alors en russe, car il avait l’habitude de parler cette langue dans les moments critiques:

– *Vklioutchiti sviat, pajaloustra!*¹¹

Sergio s’approcha lentement de lui et l’acheva de façon théâtrale, voire un peu cabotine, en lui tirant à bout portant trois balles supplémentaires: une dans le front, une dans l’œil droit et la dernière dans la bouche. Jimmy eut un dernier spasme et s’allongea avec un petit sourire figé. Le film de sa vie avait dû s’arrêter sur un moment cocasse.

– Les Beretta.²² sont légers, rapides et précis, mais pas très puissants, indiqua-t-il en se retournant vers Clara.

– Sergio, tu es un homme, un vrai!

Sergio s’adressa ensuite aux Blues Brothers et à Franco d’une voix traînante et monocorde, imitant ainsi celle du Parrain, son film-culte visionné à de nombreuses reprises. Une véritable source d’inspiration.

– Les gars, allez au garage prendre des blocs de ciment et des chaînes. Ensuite, arrangez le corps comme il faut, puis prenez la chaloupe, allez au milieu du lac et crissez-le au fond. Jimmy Roma va nourrir les truites grises pour le restant de l’éternité.

Alors que les sbires s’apprêtaient à obtempérer, il ajouta:

– J’oubliais... Crissez aussi au fond du lac le scooter de Sophie, mon ex.

À ces mots, Clara esquissa un bref sourire. Sergio se dirigea vers elle et après l’avoir longuement contemplée, il l’enlaça. S’il ferma les yeux, elle, de son côté, les garda grands ouverts. Très grands ouverts.

¹¹

Qui a fermé les lumières?

CHAPITRE 28

L'hospitalité de Francesca

– Qu'est-ce que tu comptes faire au sujet des Thibodeau, Rob... Euh... Serge?

Francesca et Serge buvaient un Manhattan devant un système de son très design, un Bang & Olufsen qui jouait en sourdine la troisième symphonie de Mahler. Aussitôt entré dans la maison, Aton avait fait lentement le tour de chaque pièce pour s'appropriier les lieux.

« Il faut le laisser faire, un chat c'est un chat » avait dit Serge à Francesca, avec un sourire fatigué. Après son inspection, Aton s'était couché devant l'enceinte gauche du système, semblant préférer le son chaleureux des cordes à celui strident des cuivres.

– Je ne sais pas ce que je vais faire, Francesca, répondit Serge. Je suis sûr que Georges Thibodeau a tué Rolland. Mais puisque les lettres ont été brûlées dans l'incendie de la maison, je ne pourrai jamais démontrer que le suicide de Rolland était en réalité un meurtre. Je n'ai plus de preuves qui tiennent devant les tribunaux. Ce serait leur parole contre la mienne dans un long et pénible procès. Et puis, en mettant le feu, il ne faut pas oublier qu'ils m'ont sauvé la vie.

– Mais si Georges Thibodeau a tué Monsieur Bérubé, je crois qu'il mérite d'être dénoncé et puni comme il se doit.

– Tu as sans doute raison. Je vais toutefois attendre d'y voir plus clair avant d'agir. Tu habites une très belle maison. Comment...

– Comment j'ai pu me procurer une aussi belle propriété en étant une simple violoncelliste et en travaillant comme vendeuse chez Joli-Musique?

– Excuse-moi, j'ai été maladroit. Je suis passablement fatigué suite aux événements de la journée et à ceux des quatre derniers mois, aussi.

– Pas de quoi. C'est plutôt amusant. J'ai comme « hérité » de cette maison lors de mon divorce. Je t'ai raconté, l'autre jour, que Leonardo me trompait avec une collègue médecin. Eh bien, c'est le mari de cette collègue qui, soupçonnant sa femme d'infidélité, a engagé un détective privé. Celui-ci a donc suivi cette femme et a pris des photos compromettantes d'elle et mon ex. Après quoi, le mari me les a envoyées en guise de représailles. J'imagine qu'il a dû se dire « Son mari a détruit ma vie conjugale, je vais détruire la sienne ». Quand j'ai reçu ces photos, je suis devenue folle de rage. Je ne soupçonnais absolument rien. J'ai tendance à faire naturellement confiance aux gens...

– C'est généralement une qualité de faire confiance aux autres...

– Oui, mais il ne faut pas que cette qualité se transforme en naïveté.

Sais-tu ce que j'ai fait la journée même où j'ai appris que Leonardo me trompait?

– Non, qu'est-ce que tu as fait? Ça doit être amusant, puisque tu en ris...

– J'avais une carte American Express de conjointe et mon mari était responsable de mes achats. Je ne l'utilisais jamais, car je n'ai pas le profil d'une femme entretenue. Alors ce jour-là, je suis allée chez Holt, à Montréal, et j'ai acheté pour quarante mille dollars de robes, de sacs à main, de souliers et de bijoux. Je ne les porte jamais, car ils me rappellent trop de mauvais souvenirs. Mais ce que j'étais furieuse! Puis, lors du divorce, je me suis retrouvée avec cette belle maison. Voilà!

– Où sommes-nous, exactement? Quand nous sommes arrivés, il faisait noir et je n'ai pas vu grand-chose. Nous avons passé Berthierville, nous avons ensuite traversé deux petits ponts...

– Nous sommes sur l'Île Dupas, l'une des îles de la région de Berthierville. L'endroit a été désigné réserve mondiale de la biosphère par l'Unesco. Toi qui aimes la pêche, tu seras servi. Les eaux, ici, sont très poissonneuses. Mais il y a plus. J'ai une belle surprise, pour toi. Viens.

Serge suivit son hôte jusqu'à une chambre d'invités. Dès qu'ils y furent, Francesca ouvrit le tiroir d'une commode.

– Ah! s'émerveilla-t-il. Une clarinette en sib. Une Buffet crampon!

Francesca ouvrit ensuite une garde-robe remplie de vêtements très élégants.

– Je n'ai jamais permis à mon ex-mari de revenir dans cette maison, expliqua-t-elle, même pour y prendre ses affaires. J'ai donc tout gardé, y compris sa clarinette. Ces vêtements devraient te faire parfaitement et de plus, ils ne sont pas trop démodés. Il y a des articles de toilette dans la deuxième salle de bain qui se trouve à l'étage: rasoir, brosse à cheveux, lotions... j'ignore pourquoi je ne me suis jamais débarrassée de ces trucs. Peut-être le pressentiment que ça -pourrait servir un jour. Voilà! Je ne m'étais pas trompée. Reste ici le temps que tu voudras, Serge, et sers-toi de tout ce que tu veux, y compris de la clarinette. Les anches doivent être inutilisables, alors je t'en apporterai d'autres, des 2½ et des 3, quand je retournerai travailler. Comme je suis en congé demain, on pourra visiter l'île et aussi, son église; elle est très belle.

– D'accord.

– Tu peux coucher dans cette chambre. Tu trouveras un pyjama dans le premier tiroir de la commode... Si évidemment tu en portes un pour dormir.

– Je te remercie, Francesca. Tu es vraiment très gentille. Je ne sais pas comment te remercier.

– Reste ici le temps que tu voudras. J'insiste, Serge, le temps que tu voudras.

Francesca sortit de la chambre, puis alla fermer le système de son et remettre les verres. Serge la suivit longuement du regard. Aton aussi, d'ailleurs.

CHAPITRE 29

Du côté d'Amir Rachid (1)

Amir Rachid était arrivé au Québec à vingt-neuf ans, et il en avait maintenant trente-huit. Son père, un ingénieur d'origine iranienne, avait trimbalé sa famille dans pratiquement tous les pays arabes, avant de s'établir au Maroc de façon permanente.

Amir s'était fait remarquer dès l'âge de douze ans pour ses qualités et ses prouesses athlétiques. D'une résistance peu commune, il avait choisi de devenir marathonien. Surnommé « mollet d'acier », il participa aux Jeux olympiques junior du Maroc à l'âge de seize ans et se mérita la médaille d'or. Alors qu'il avait un avenir des plus -prometteurs en athlétisme, il se mit à fumer deux paquets de Gitane par jour et relâcha son entraînement, devenu évidemment trop pénible. C'est ainsi qu'il devint un simple amateur aimant courir pour le plaisir.

Ses études furent également menées à l'avenant. Il suivit quelques cours en économie sociale à l'Université Ibn Zohr d'Agadir, où il impressionnait ses confrères par ses idées anticapitalistes qu'il savait présenter avec calme et logique. À l'instar de son père, il était aussi une personne très religieuse.

Avec le temps, il finit par retenir l'attention des Fils de Sala ed-Din, une organisation terroriste peu connue et mal structurée, mais qui disposait de fonds importants provenant de l'Arabie saoudite.

Le chef de cette organisation, Ahmed Sélim, envoya Amir faire un stage en Iran pour apprendre le maniement des explosifs. Après cette formation, le chef Sélim indiqua à Amir qu'il avait été choisi par Allah pour aller à Montréal, au Canada, apprendre les coutumes Nord-Américaines et attendre la mission divine qu'on lui confierait. Ainsi, un jour, mais peut-être jamais, serait-il appelé à infliger aux capitalistes et aux infidèles méprisables une cinglante défaite, comme l'avait fait neuf siècles plus tôt Sala ed-Din aux Croisés venus d'Europe. C'est avec enthousiasme qu'Amir accepta cette mission. Depuis, il était donc une taupe parmi les Canadiens.

Muni d'un faux diplôme en économie, il chercha, avec l'aide d'un programme fédéral, un poste d'analyste financier dans des banques et des compagnies d'assurances. Mais il ne réussissait jamais à franchir le stade de la première entrevue d'embauche tant ses lacunes en économie et en finance étaient flagrantes. Il fut cependant reçu à trois reprises par Sylvie Gagnon, une conseillère en ressources humaines du Mouvement Populaire Solidaire (MPS), séduite par sa « beauté mâle » et son charme basané. Après lui avoir suggéré d'oublier le poste qu'il convoitait chez MPS, elle lui offrit ses services personnels pour faciliter son intégration à la culture québécoise. Voyant que son charme opérait auprès de cette femme au physique ingrat, Amir accepta immédiatement cette proposition alléchante. Après deux mois de « cours pratiques d'intégration », les deux se marièrent civilement, malgré le désaccord véhément de la famille de la mariée. « Ce sont de vulgaires racistes et ils ne sont pas dignes d'entrer dans notre maison », décréta Amir. Et il en fut ainsi.

Le couple fit son voyage de noces aux chutes Niagara avec l'argent qu'avait secrètement envoyé Ahmed Sélim à Amir. De retour de voyage, ce dernier indiqua à sa nouvelle épouse qu'il ne voulait pas d'enfant et qu'il ne pourrait pas travailler avant deux ou trois ans, puisqu'il souffrait de fibromyalgie. « Cela ne fait rien, mon amour, nous

vivrons très bien avec mon salaire », répliqua Sylvie, prête à bien des sacrifices pour démontrer tout son amour envers le prince charmant.

Six mois plus tard, Amir lui proposa un petit tour de passe-passe qu'il avait appris d'une connaissance bien au fait des lois québécoises et canadiennes. Le plan était simple. Ils se sépareraient légalement, et ensuite, il réclamerait de l'aide sociale tout en travaillant au noir. Il louerait un petit appartement minable pour la forme, mais continuerait, bien sûr, de vivre avec elle. C'était un stratagème subtil, impossible à découvrir. Sylvie acquiesça. L'important, pour elle, se résumait à vivre un grand amour et, comme elle le disait à ses consœurs de travail: « Jamais je n'aurais espéré marier un si bel homme! ».

Lors des attentats du 11 septembre 2001 survenus aux États-Unis, ses collègues de bureau furent très surpris de constater qu'elle s'était rangée du côté des terroristes. Du coup, ils soupçonnèrent son « bellâtre » de lui avoir lavé le cerveau. Il n'en fallut guère plus pour qu'elle devienne la « nunuche » du bureau et l'objet de bien des railleries.

Amir vécut une vie de rêve pendant cinq ans. Le matin, après un copieux petit déjeuner que lui préparait sa femme avant d'aller travailler, il écoutait le football européen à la télévision grâce à un logiciel, un cadeau d'un ami, qui lui permettait de pirater le signal de Bell Canada. Guéri comme par miracle de sa fibromyalgie, il faisait son jogging l'après-midi et s'arrêtait régulièrement visiter une compatriote qui savait vraiment faire l'amour, contrairement à sa grosse Québécoise passive. Si une forte journée de pluie ou de neige l'empêchait de faire son jogging, il empruntait l'auto de Sylvie et se rendait à son café préféré, sur la rue St-Denis, pour y rencontrer des amis. En leur compagnie, il pouvait discuter pendant des heures au sujet de l'Islam et du capitalisme.

Un jour, le père de Sylvie, qui se réveillait la nuit pour détester son gendre, décida que c'en était assez. Aussi, le dénonça-t-il auprès du Ministère du Revenu. Ceci fait, Amir dut rembourser aux gouvernements provincial et fédéral un montant de quarante-deux mille deux cent cinquante dollars, qu'il ne contesta pas. L'argent lui fut envoyé sans discussion par Ahmed Sélim et les Fils de Sala ed-Din.

Puis il quitta Sylvie et devint chauffeur de taxi. Honteuse et dépressive, la pauvre femme quitta son emploi et retourna vivre chez ses parents à Sherbrooke... Si on appelle vivre le fait de rester couchée toute la journée et d'entretenir des pensées suicidaires.

Au début du mois d'août, Amir reçut un message codé de la part d'Ahmed Sélim. Des membres appartenant aux Fils de Sala ed-Din allaient bientôt frapper un grand coup à Montréal, Québec et Toronto, avant d'être rapatriés dans l'honneur dans un pays de leur choix. Ce serait ensuite aux États-Unis, à l'Allemagne et à la France de subir la terreur des Fils. On confiait à Amir la responsabilité d'organiser l'attaque sur Montréal et Québec. Et le voilà maintenant en mission.

Obéissant aux dernières instructions de son chef, il sauta dans son taxi et alla chercher, au Marriott de l'aéroport de Montréal, les trois Fils de Sala ed-Din désignés pour l'assister dans sa mission divine.

CHAPITRE 30

Conversation intime avec Francesca

Aton se reposait sur le lit de la chambre d'invités, quand il entendit les voix de Francesca et de Serge en provenance de la salle de séjour. Il se leva, s'étira longuement en bâillant, et alla lentement les rejoindre.

– J'ai toujours été allergique aux chats, dit Francesca en le voyant arriver, mais bizarrement, pas à Aton.

– C'est surprenant, répliqua Serge. Peut-être as-tu cessé d'être allergique, tout simplement.

– Bien possible.

Les deux s'étaient resservi un Manhattan et conversaient tranquillement devant le système de son inhabituellement muet.

– Veux-tu entendre de la musique? Du Mendelssohn, peut-être? J'ai des quatuors joués de façon superbe par le Quatuor Sorrel.

– Oui, Mendelssohn. C'est une bonne idée et c'est quand même plus léger que Mahler ou Chostakovitch.

Au son de la musique chaleureuse qui se fit entendre, Aton s'installa devant l'enceinte de droite.

– C'est très beau. Lyrique et harmonieux. Changement de sujet, Francesca, j'ai réfléchi et j'ai une proposition à te faire.

Devant la mine inquiète de son interlocutrice, Serge poursuivit.

– Je suis mal à l'aise de demeurer comme ça, chez toi, sans rien te donner en retour. Tu m'as offert ton hospitalité et j'apprécie. Tu es très gentille et j'aime beaucoup ta compagnie.

– Et moi la tienne...

– Merci, c'est vraiment très agréable à entendre. Comme je le disais, j'éprouve un certain inconfort à rester chez toi gratuitement. Voici ma proposition. Je te loue la chambre d'invités pour... disons un mois. Qu'en penses-tu?

– Si tu es plus à l'aise avec cette formule, c'est d'accord, accepta Francesca en retrouvant le sourire. Que dirais-tu de cinquante dollars par semaine? Est-ce trop?

– Cinquante dollars par semaine! À ce prix-là, j'espère que le petit déjeuner est compris!

Les deux partirent à rire, ce qui fit se retourner Aton pour émettre un brrr interrogateur.

– Ajoutons cinquante dollars pour Aton, fit Serge. Cent dollars, c'est mon dernier mot. À prendre ou à laisser. J'ai aussi le droit de bavarder avec la propriétaire et de jouer de la clarinette. Enfin... dès que j'aurai les nouvelles anches.

– Je recommence à travailler demain, alors je pourrai t'en apporter.

– Et moi je vais me rendre à pied à la Caisse populaire de Berthier pour prendre de l'argent. Demain soir, je vais te préparer mes fameuses escalopes de veau farcies au prosciutto et au fromage, avec brocoli al Freddo.

– J'apporterai alors une bonne bouteille de vin rouge...

Ils gardèrent le silence quelques minutes, le temps d'écouter la musique de Mendelssohn.

– Dis-moi, Serge, reprit finalement Francesca, pourquoi aimes-tu autant Mahler?

– Difficile à dire. J’ai toujours aimé la musique de Gustav Mahler, depuis l’adolescence, en fait. Cette musique me fait éprouver des sentiments que les mots ne peuvent pas exprimer. Les psychologues ont identifié les principaux sentiments humains: la colère, l’amour, la frustration, la tristesse et la joie. Mais ce sont comme les couleurs primaires en peinture. Il y a tellement de nuances possibles que la musique réussit à explorer et à exprimer.

Francesca acquiesça de la tête et dit:

– La musique, comme la littérature, d’ailleurs, nous permet d’approfondir et de mieux comprendre le réel, notamment les émotions.

– Tout à fait. Entre deux sentiments opposés, la haine et l’amour, par exemple, il y a des centaines de nuances que rend très bien la musique. Et toi? J’imagine que composer doit ouvrir tout un monde?

– Oui. Composer, c’est exprimer l’indicible. Je mets en musique des émotions nouvelles impossibles à décrire avec des mots. Écouter de la musique et composer, c’est souvent une exploration au plus profond de soi-même. C’est pour cette raison qu’on ressort souvent épuisé de cette expérience.

Cela dit, ils se remirent à l’écoute de Mendelssohn, jusqu’à ce que Francesca, encore une fois, rompe le silence.

– Est-ce que tes parents aimaient la musique?

– Mon père aimait la poésie, surtout Baudelaire. Je crois qu’il connaissait tous ses poèmes par cœur. Il les récitait aux dames, avec d’ailleurs, beaucoup de succès.

– Très intéressant. J’aime beaucoup la poésie, moi aussi. Mais la poésie moderne.

On entendit au loin un grondement de tonnerre, comme un long roulement des timbales.

– Ah! Je crois qu’un orage se prépare et dans la région, ça claque fort! Regarde ces gros nuages noirs et jaunes qui semblent rouler sur eux-mêmes. Ouf! Ça va cogner!

Alors qu’un coup de vent fit voler les rideaux, Francesca poursuivit:

– Et ta mère... elle aimait la musique?

Serge ne répondit pas tout de suite, sentant une profonde tristesse l’envahir, fortement accentuée par les deux Manhattan. Mais était-ce vraiment de la tristesse?

– Oh! Excuse-moi. Elle est peut-être décédée?

– Non, elle est vivante. Elle a soixante-dix-neuf ans.

Le tonnerre gronda de nouveau. Plus fort. Plus près. Un vent du nord-est, chargé d’une odeur végétale, pénétra par la fenêtre du séjour, pendant que les derniers oiseaux regagnaient leur nid à la hâte.

Puis un lourd silence suivit, comme si la nature, profondément inquiète, se mettait les mains sur la bouche et les oreilles.

Serge quitta son fauteuil, fit quelques pas et alla à la fenêtre, suivi attentivement des yeux par Francesca et Aton.

Voyant que son nouveau locataire était manifestement troublé par l’évocation de sa mère, Francesca faillit intervenir pour changer de sujet. Mais elle se tut. Le système de son laissait entendre du Mendelssohn, mais dans la pièce, l’atmosphère était devenue mahlérienne.

– Ma mère est vivante, reprit Serge. Mais pour moi, elle est morte quand j’avais treize ans.

– Écoute, je ne veux pas te...

– Ce que je vais te dire, fit Serge en revenant s’asseoir auprès de Francesca, je ne l’ai jamais dit à personne, pas même à Louis... qui était pourtant mon grand ami.

Francesca pensa qu’elle devrait fermer les fenêtres avant que l’orage ne se transforme en déluge, mais s’abstint, sentant qu’il s’agissait d’un moment important pour Serge, pour elle, et pour eux.

– Ma mère m’a toujours voué un amour maladif, voire névrotique. J’étais un enfant unique, vois-tu, et j’étais le centre de son univers. C’est comme avoir un conjoint hyper possessif et jaloux. Ça peut être valorisant au début, de se sentir à ce point aimé, mais à la longue, ça devient une relation morbide, pathologique et pathétique.

– Oui, je sais.

– Ce n’est pas de l’amour, c’est de la possession étouffante; c’est tisser sa toile dans le cerveau de l’autre, comme une araignée insidieuse. À cause de ma mère, mon père n’a jamais pu développer une relation satisfaisante avec moi. Nous étions des étrangers. Seulement des étrangers! Il est tombé en amour avec une jeune haïtienne et par la suite, nous ne l’avons que très rarement revu.

Serge s’arrêta un moment, but une gorgée de Manhattan et continua d’une voix qui traçait comme un sillon noir dans l’atmosphère de la pièce.

– Une fin d’après-midi, alors que j’étais en première secondaire, je suis rentré de l’école. C’était en décembre, quelques jours avant Noël. La porte de la chambre de mes parents, enfin... de ma mère, était ouverte et elle m’a appelé. Quand je suis entré, elle était nue, étendue sur le lit, et me souriait... « Viens! m’a-t-elle dit. Viens, mon amour! » J’étais stupéfié, paralysé, j’en avais le souffle coupé. C’était la première fois de ma vie que je voyais une femme nue. J’ai commencé à trembler, puis elle s’est levée, elle est venue vers moi et a essayé de m’embrasser. Je l’ai repoussée brusquement et elle est tombée par terre. Elle a commencé à pleurer, doucement au début et ensuite, à grands sanglots. Elle a pris un peignoir et s’est couverte, pendant que moi aussi je pleurais. Et je me suis sauvé. Je me suis sauvé, Francesca. Oui, je me suis sauvé. J’ai fui avec l’intention de ne plus jamais revenir. Alors j’ai marché dans la rue sans but et complètement désorienté, avec un magma de sentiments en moi qui se heurtaient comme des plaques tectoniques. Je n’arrêtais pas de trembler. Tellement, que mes dents claquaient dans ma bouche. Je transpirais et repandais une odeur âcre que je pouvais sentir à travers mon anorak. À vingt-trois heures, j’ai décidé de rentrer à la maison. Je n’avais pas le choix, car je ne connaissais pas l’adresse de mon père. J’avais peur. C’était épouvantable. Je suis entré et elle était là, dans le salon, à lire un des livres de la série Chronique des Pasquier, de Duhamel. Je me souviens du titre. Elle m’a souri et m’a demandé: Tu as passé une bonne journée à l’école, mon amour? Elle tentait d’effacer l’ineffaçable, de coudre une blessure qui saigne encore.

Lorsque Serge tourna la tête vers Francesca, il vit des larmes couler doucement sur les joues de son beau visage. Elle se rapprocha, puis ils s’enlacèrent. Une étreinte qui prenait racine au plus profond d’eux, là où on ne s’aventure jamais.

Plus tard, Aton s’installa, seul, au milieu du lit de la chambre d’invités, et s’endormit.

CHAPITRE 31

Serge se met à l'écriture

Serge se rendit à pied à Berthier. Une marche d'une quarantaine de minutes. Il retira mille cinq cents dollars à la Caisse populaire et acheta ce dont il avait besoin pour le repas du soir.

Sur le chemin du retour, il s'accouda au garde-fou du pont et regarda avec envie plusieurs pêcheurs qui se rendaient à plein régime à leur endroit de prédilection. Se sentant observé, l'un d'eux lui envoya la main. Serge lui répondit en lui criant: « Bonne pêche! »

Il reprit sa route vers la maison, ne pouvant pas s'attarder à cause des escalopes. On était à la mi-septembre et il faisait 25° Celsius malgré la couverture nuageuse. L'orage de la veille avait surtout frappé la rive sud du fleuve et endommagé plusieurs résidences de Sorel.

Il pensa à Francesca en se disant qu'elle était une femme fantastique. Elle partageait ses goûts, ses valeurs, et tout semblait facile dans cette nouvelle relation des plus prometteuses. Rien n'était forcé! Lorsqu'il s'était confié à elle, la veille, en aucun temps, il s'était senti jugé. Il ne regrettait aucunement de s'être ainsi ouvert à elle. Quel mal y avait-il? Les hommes ont fréquemment ce sentiment que révéler leurs émotions profondes, c'est se rendre vulnérable. Sans doute un atavisme hérité de la préhistoire! Pourquoi les hommes doivent-ils toujours se montrer plus forts qu'ils ne le sont en réalité? Ce rôle de composition draine une énergie considérable et explique possiblement la longévité moindre des hommes. Ne pas être soi-même comporte un coût élevé.

Il mit les escalopes au réfrigérateur et sortit sur le balcon qui donnait directement sur le chenal. Aton le suivit, avant de disparaître dans la nature. Serge aperçut un voisin qui taillait sa haie et le salua par simple courtoisie. Très surpris de le voir, l'autre, après une hésitation qui rendit Serge mal à l'aise, lui renvoya son salut brièvement de la tête, mais sans sourire.

Vers les 11h00, Serge rentra dans la maison et s'assit devant l'ordinateur de Francesca, où il constitua un fichier intitulé Roman. Sans plus de réflexion ou d'analyse, il attaqua le premier chapitre. Puisque c'était son vécu récent qu'il peignait sur la page, comme à la spatule à larges traits, les mots coulaient avec facilité.

Il continua ainsi jusqu'au milieu de l'après-midi, alors qu'il avait écrit les deux premiers chapitres. Il était content du premier, mais incertain de la valeur du deuxième qui devrait sans doute être révisé en profondeur et, possiblement, prendre le chemin du panier. Il enregistra le tout sur une clé USB et effaça le fichier de l'ordinateur de Francesca.

La faim se faisant sentir, il mangea un yaourt aux fraises et se fit un café. Il prépara ensuite les escalopes et tailla les brocolis, tout en réfléchissant à son roman: il devait changer l'angle et la structure de son deuxième chapitre. Il se remit donc au

travail. Concentré comme jamais, il n'entendit pas Francesca entrer, vers 17h30, et s'approcher de lui. Lorsqu'elle l'enlaça par-derrière, il frôla la crise cardiaque.

– Excuse-moi, Serge! Je ne voulais pas te faire peur. Je ferai attention la prochaine fois.

Pour toute réponse, il se retourna, le cœur battant, et l'embrassa longuement.

– J'ai les escalopes, lui dit-il.

– Et moi le vin et les anches.

Après le repas, Francesca, qui se faisait cajoleuse, entraîna Serge dans la chambre à coucher.

– Francesca, ne put s'empêcher de lui dire ce dernier, si je n'utilise plus la chambre d'invités et qu'on la laisse à Aton, tu devras réduire mon loyer.

Et les deux pouffèrent de rire.

CHAPITRE 32

Le plan des « Fils de Sala ed-Din »

Amir Rachid et les Fils de Sala ed-Din avaient un grave problème logistique à régler: les trois fils se prénommaient Rachid, qui était aussi le nom de famille d'Amir. Cela faisait que le risque de confusion, au niveau des communications, était réel et pouvait faire échouer toute l'opération.

Les Rachid devaient donc changer de prénom, ce qui s'avéra une tâche d'une difficulté byzantine, chacun trouvant une raison valable de conserver son identité. Le ton monta et Amir dû intervenir fermement.

– Mes frères, lança-t-il d'une voix tranchante, n'oubliez pas que Rachid veut dire « raisonnable » et il faut l'être pour réussir notre mission divine. En qualité de fondé de pouvoir d'Ahmed Sélim, je change vos prénoms.

Il réfléchit quelques instants, puis un sourire illumina son beau visage de chérubin, le même qui avait eu raison de Sylvie. Les désignant chacun de la main, il poursuivit en disant:

– Toi, mon frère, tu t'appelleras désormais El-etnen; toi, mon frère, El talata, et toi, mon frère, El-‘ârbaa.

Ainsi, venait-il d'affubler ses trois « frères » du nom des premiers jours de la semaine, soit lundi, mardi et mercredi. Après quelques minutes de discussion, tout le monde se mit d'accord sur cette proposition parfaitement raisonnable.

La cellule canadienne des Fils de Sala ed-Din s'était réunie dans un motel du boulevard Curé-Labelle, à Laval. Amir, Lundi, Mardi et Mercredi avaient commandé du falafel avec crudités et houmous du restaurant Les sept voiles, une véritable institution dans la région.

– C'est délicieux, s'étonna Mardi. Je ne pensais pas qu'on mangeait aussi bien en Occident.

– La semaine prochaine, avant l'opération, mes frères, nous irons dîner dans un restaurant arabe extraordinaire. Il s'appelle Chez Slimane et se trouve à Joliette. Maintenant, revoyons le détail de l'opération.

Après que tous eurent acquiescé, Amir reprit:

– Notre objectif est simple. Nous voulons déstabiliser le Canada, prendre le pouvoir et faire de ce Dar el kufr¹² un Dar el Islam¹³, en y implantant nos lois et nos coutumes. Atteindre ce noble objectif ne sera pas difficile, car plusieurs de nos frères ont déjà commencé le travail de sensibilisation au Québec. Aussi, l'idée d'un tribunal islamique appliquant la charia fait son chemin dans la conscience des infidèles. Mais il faut accélérer le processus et c'est là qu'interviennent les Fils de Sala ed-Din, c'est-à-dire nous.

– Allah Akbar! s'exclama Mardi.

¹². Terre des mécréants.

¹³. Terre de l'Islam.

– Mes frères, grâce à notre action de la semaine prochaine, nous plongerons le Canada dans la terreur et rapidement, des voix se feront entendre pour instaurer enfin un gouvernement inspiré de nos lumineux principes de vie qui sont: respect, paix et prospérité pour l’homme.

– Allah Akbar! reprit Mardi.

– J’allais le dire, s’offusqua Amir qui n’aimait pas être interrompu. Je continue. Comme vous le verrez, j’ai tout prévu. J’ai loué une cache temporaire à Sainte-Julienne. C’est une maison isolée qui donne sur un petit terrain d’aviation. J’ai acheté des cellulaires, de l’eau, de la boisson énergisante, du déodorant, quatre pistolets Smith & Wesson, trois AK-47, un Uzi, un caméscope, de l’anesthésiant, huit grenades, de la corde, du ruban adhésif et une pelle. Celle-ci nous sera utile si nous devons capturer, exécuter et enterrer des infidèles qui se mettraient en travers de notre chemin. J’ai aussi fait l’acquisition d’un vieux Cessna 175, indispensable pour donner à notre mission le côté spectaculaire qui rappellera le 11 septembre 2001. Il se trouve déjà sur place, près de la maison. Il y a été amené par son ancien propriétaire.

Les trois Fils furent impressionnés par le sens de l’organisation et le souci du détail d’Amir Rachid. Mardi leva la main pour demander la permission de prendre parole, pendant que Mercredi montrait un léger signe d’impatience.

– J’ai une question, mon frère. Pourquoi avoir choisi Sainte-Julienne? Ce nom religieux ne me dit rien qui vaille, à moi, un fils de Sala ed-Din, qui a triomphé des Croisés et des chrétiens il y a... plusieurs années.

– J’ai choisi Sainte-Julienne, mon frère, pour deux raisons. D’abord, la devise de cette petite ville, c’est: « Vers la gloire par la foi! ». Cette devise, tu en conviendras, s’applique parfaitement à notre mission et à l’Islam. La deuxième, c’est que notre maison donne sur le terrain d’aviation qui permettra au Cessna 175 de décoller. Et le pilote, c’est toi, Mercredi.

– Si le moteur d’origine, le GO-300, a été changé comme il se doit, je pourrai décoller sans problème de n’importe quelle piste.

– Bravo, mon frère. Mais j’ignore si le moteur a été changé.

– Alors, il me faudra l’aide d’Allah et d’un bon vent de face si la piste est courte.

– Merci, mon frère. La piste est orientée est-ouest et fait six cent quarante mètres par douze. C’est suffisant, et Allah verra à te fournir un bon vent de face. Les cibles, maintenant. Toi, Lundi, en tant que chimiste formé dans les meilleures écoles de Tunisie, tu prépareras le gaz sarin que tu iras déposer jeudi prochain à Montréal, à la station de métro Berri-UQAM. Je veux que ce soit fait à 17h30, car il s’agit d’un moment de grande affluence. Le même jour, toi, Mardi, mon frère algérien, tu te rendras en voiture à Québec, où tu feras sauter l’Hôtel de ville avec le nitrate d’ammonium que j’ai acheté avant-hier sur un chantier de construction. J’ai déjà enregistré la position exacte de ce bâtiment dans le GPS de notre wagonnette.

– Allah Akbar!

– Enfin, toi, mon frère d’Alexandrie, tu prendras le Cessa et tu iras t’écraser avec un plein chargement de nitroglycérine sur l’oratoire Saint-Joseph, qui au Québec, représente le symbole de la chrétienté. Tu iras ainsi sans souffrance retrouver Allah en son Paradis et observer la suite des opérations aux États-Unis, en Allemagne et en France, à partir de ce poste privilégié. Voilà mes frères!

Puis la réunion fut ajournée sur ce mot de Mardi:

– J'ai le goût d'un bon batlawā.

CHAPITRE 33

Le pouvoir de Clara Spumante (2)

Sergio et Clara venaient tout juste de quitter la peau de l'ours polaire quand on frappa à la porte. Le mafioso agrippa sa robe de chambre en velours rouge, et alla ouvrir. C'était le plus fluet des Blues Brothers. Après avoir jeté un petit coup d'œil à Clara qui venait tout juste d'enfiler son peignoir, il glissa quelques mots à l'oreille de son patron.

Ce dernier avait pris la décision de quitter définitivement l'hôpital et de s'installer à demeure à Saint-Zénon avec son infirmière privée. Il avait obtenu la permission de son médecin personnel et cousin, Leonardo Durante. Ce fut d'autant plus facile que ses maux de tête avaient diminué en fréquence et en intensité. Quand on est en amour, une vague de bien-être irradie tout votre corps. Cette thérapie très efficace est bien connue des psychologues et des psychiatres qui souvent, l'appliquent eux-mêmes à leurs patientes.

– Ah! Clara, ma petite abeille. Cette fois, c'est la bonne. Je le tiens ce porco de Descôteaux.

– Comment ça, mon gros poussinet d'amour?

– Tu ne devineras jamais! Heureusement que j'ai sur mon payroll des gens loyaux et honnêtes. Imagine-toi que Francesca, mon ex-cousine, s'est procuré des anches et...

– Elle a un problème aux hanches?

– Non... une anche, c'est pour une clarinette. Elle a donc acheté des anches de clarinette à son magasin et le caissier, qui est un homme à nous, sait très bien qu'elle ne joue pas de la clarinette. Elle joue du violoncelle, ce qui est très différent. Il a trouvé ça étrange et il l'a suivie jusque chez elle, dans le bout de Berthier.

– Et puis...

– Notre homme savait que Descôteaux jouait de la clarinette. Il a donc suivi Francesca et il a vu le chat de Descôteaux sur la galerie d'en avant. Il était assis et regardait passer les automobiles. J'imagine que c'est distrayant, pour un chat, de regarder passer les voitures.

– Et puis...

– Et puis, si le chat de Descôteaux est là, c'est que Descôteaux est là aussi. Déduction logique. Pas de doute! Tu trouves le chat de Descôteaux, et tu trouves Descôteaux. Pas plus compliqué que ça.

– Et puis...

– Jimmy a échoué, mais io, Sergio Momento, je vais réussir à me débarrasser de ce fuckin' porco de Descôteaux.

– Et puis...

– Et puis... Et puis! Et puis c'est tout! Y pas d'autres « Et puis! ».

Il allait compléter sa phrase avec un « Tabarnak » bien sonore, mais il se retint à temps. Quand on est en amour, on fait attention à son langage devant l'être aimé.

Clara fit une moue pareille à celle que grimacent les étudiantes de première année en théâtre quand elles doivent simuler un gros chagrin d'amour. Elle se retourna, soupira bruyamment, marcha vers la fenêtre et regarda vers le lointain. Elle secoua légèrement la tête, -donnant à sa queue de cheval un léger mouvement de balancier, puis attendit avec patience la réaction de son amant.

– Qu'est-ce qu'il y a, mon petit poussin jaune? Je t'ai fait de la peine?

Clara se retourna, pencha la tête, la releva, puis plongea ses yeux mouillés dans ceux très inquiets de Sergio.

– Sergio, tu ne m’aimes plus! Tu ne m’as jamais aimé!

Cela dit, elle se laissa choir sur le divan, en face de la peau d’ours, et son peignoir s’ouvrit, dénudant sa jambe et sa cuisse gauches jusqu’à la hanche. Après quoi, elle porta son bras droit sur ses yeux larmoyants, tout en rejetant sa tête en arrière. Bel effet dramatique. La queue de cheval reprit son mouvement de balancier, semblable à celui d’une horloge grand-père, le tic-tac en moins.

– Ben voyons... Je t’aime plus que tout, mia marmotta. Pourquoi dis-tu des affaires de même?

– Dis-moi comment on s’est rencontré, nous deux?

– À l’hôpital. Je t’ai remarquée tout de suite et je suis tombé en amour ben raide avec toi quand je t’ai vu faire ma première piqûre.

– Et pourquoi tu étais à l’hôpital?

– Parce que Descôteaux m’a donné un coup de poing dans le front et qu’il m’a fracturé le crâne à deux ou trois places. Un coup chanceux!

– C’est vrai que c’était un coup chanceux. Fort comme tu es, ça prenait un coup vraiment chanceux pour te faire mal. Un homme ordinaire serait peut-être mort à la suite d’un tel coup. Mais pas toi, parce que tu es fort...

– Et puis...

– Et puis... Descôteaux t’a blessé et tu es allé à l’hôpital...

– Et puis...

– Et puis... c’est à l’hôpital qu’on s’est rencontré.

– Et puis...

– Sergio, si Descôteaux ne t’avait pas donné un coup chanceux, jamais nous ne nous serions rencontrés. C’est donc grâce à ce Descôteaux qu’on est en amour... à moins que tu ne m’aimes plus?

Clara se leva sans se préoccuper de son peignoir qui laissa voir brièvement, avec une savante négligence, « cette touffe de noir, Jésus »¹⁴, puis se dirigea tranquillement, mais d’un pas assuré, vers son amant pour qu’il la prenne dans ses gros bras musclés.

– Mais oui, ma chatte, dit-il en l’enlaçant, c’est vrai. Je n’avais pas pensé à ça. C’est grâce à ce Descôteaux qu’on est ensemble et qu’on s’aime. Ma belle Clara, tu penses à des affaires que je ne pense même pas. Je crois que tu es encore plus intelligente que moi!

– Mais non. C’est toi le plus fort et le plus intelligent. Moi, j’ai de l’intuition, c’est tout.

Le lendemain, Clara Spumante appela Francesca Pellicano au magasin Joli-Musique.

– Francesca, j’ai de bonnes nouvelles. Sergio ne cherchera plus à se venger. Mais faites encore attention, car il n’a pas fini de contacter tout son monde pour faire cesser l’opération. Je peux t’affirmer que d’ici peu, vous n’aurez plus à vous soucier du clan Momento. Ne le dis pas à Serge. Attends, il finira bien par l’apprendre. Suis mon conseil.

¹⁴. Tiré de la chanson C’est extra de Léo Ferré.

– Merci Clara. Je suis contente d’avoir pensé à te contacter pour régler ce problème. J’aime Serge et je veux vivre avec lui. C’est l’homme de ma vie. Merci pour ce grand service. Je te dois une faveur. Demande-moi n’importe quoi et je le ferai avec plaisir.

– Qui sait? Tu joueras peut-être du violoncelle à nos noces.

– Oui, j’ai d’ailleurs de beaux arrangements pour violoncelle et clarinette, une berceuse, en particulier.

Les deux femmes rirent de bon cœur, satisfaites de leur complicité et de leur pouvoir.

– *A la prossima*, Clara!

– *Ciao*, Francesca!

CHAPITRE 34

Les Quatorze Femmes de Francesca Pellicano

– Où en es-tu avec ton roman? demanda Francesca en tartinant une rôtie avec de la confiture d'abricot.

Serge se leva, alla chercher la cafetière, servit sa douce et se versa ensuite une pleine tasse. Un petit déjeuner tranquille, en ce mardi matin, le dernier des deux jours de congé de Francesca.

– Je finis la rédaction du quatrième chapitre, où il est question de ma soirée au restaurant avec Sophie. Demain, je compte entreprendre l'ébauche du cinquième qui traitera de ma rencontre tumultueuse avec son imbécile de mari.

Serge avait volontairement omis de mentionner un chapitre, celui de sa soirée d'amour avec Sophie. Même si Francesca n'était pas une femme jalouse, il jugea préférable de ne pas évoquer inutilement ses anciennes prouesses sexuelles. Après tout, c'était maintenant de l'histoire ancienne. Sauf que le mari de Sophie cherchait toujours à le tuer pour assouvir son envie de vengeance.

L'arrivée du camelot interrompit la conversation et Francesca revint s'asseoir à la table après avoir récupéré le journal.

– Donc les choses progressent... ajouta-t-elle en rajoutant de la confiture sur sa rôtie.

– Oui, c'est très facile, maintenant, d'écrire, ce qui n'était pas le cas lorsque j'ai rédigé mon premier roman. Mon ami Louis avait raison. Un roman doit véhiculer de vraies émotions et raconter de façon vivante une histoire qui prend racine dans la réalité. Avec ce qui m'arrive avec les Momento, le meurtre de Rolland, le chalet qui a brûlé, ma rencontre avec toi, le chat Aton, je ne manque pas de matière.

– C'est certain!

– En utilisant ton ordinateur, comme tu me l'as permis, et j'ai vu ton système de composition, le synthétiseur, le clavier et tout... J'aimerais que tu me parles de ta composition. Tu m'as dit que tu écrivais une œuvre symphonique. Remarque... je ne l'ai pas écoutée; d'ailleurs, je ne sais pas comment faire fonctionner ton système.

– On fait la vaisselle et je vais te faire entendre mon poème symphonique. Tu seras la première personne à l'écouter, la toute première.

La corvée de vaisselle terminée, Francesca expliqua à Serge le fonctionnement du système. D'abord, il fallait un logiciel de composition. Comme beaucoup de compositeurs, elle utilisait le logiciel de notation Finale. À cela, elle avait ajouté un synthétiseur qui permettait de recréer tous les instruments d'un orchestre symphonique, avec beaucoup de réalisme sonore. Quant au clavier, il servait simplement à vérifier les accords et l'harmonie.

Après ces explications, le couple s'assit côte à côte devant l'ordinateur. Fidèle à son habitude, Aton s'installa devant les haut-parleurs. Bâillant et s'étirant de tout son long, il se coucha ensuite en boule et attendit.

– Je te fais entendre ce que j'ai fait, sans explication. Tu me donneras ton avis et je commenterai ensuite mon œuvre. Elle est en deux mouvements, et elle utilise un orchestre symphonique conventionnel. Elle dure douze minutes.

Puis Francesca lança le système. L'écran de l'ordinateur montra le défilement de la musique fidèlement reproduite par le synthétiseur et les deux enceintes. Puis elle recula sa chaise, comme si elle voulait que Serge demeure seul avec sa musique. Plutôt que de regarder l'écran, ce dernier ferma les yeux pour mieux écouter et se concentrer sur la musique. Ayant de sérieuses réserves concernant la musique contemporaine, essentiellement atonale, il craignait de devoir donner, à Francesca, des commentaires plutôt mitigés. Il savait que critiquer une œuvre littéraire ou musicale risque d'affecter profondément son auteur, d'autant plus que la création est un processus long, complexe, terriblement personnel et très fragile. Même ceux qui se disent insensibles à la critique sont très vulnérables... peut-être même les plus vulnérables.

Le poème symphonique débutait par une introduction lente aux vents et aux cordes, ponctuée aux deux mesures par les cloches tubulaires répétant la même note. Cela créait une atmosphère de tension qui laissait présager un drame. L'harmonie était résolument moderne, mais restait dans les limites de la tonalité. Suivait un thème magnifique, d'abord présenté par les vents -flûtes, hautbois, clarinettes, -bassons- puis répété avec d'autres combinaisons d'instruments, mais de façon toujours plus dramatique, toujours plus oppressante. Le thème se rompit en dissonances, comme si on le jouait avec des instruments -désaccordés. Inquiet, Aton se leva. Il émit un bref miaulement et se dirigea vers Francesca et Serge. Le tempo changea soudainement, pour se faire très rapide et *marcato*. Le thème du début revint, mais transformé et haché par des grondements de timbales et de la grosse caisse. Le premier mouvement se prolongea par un frénétique *crescendo* presque assourdissant, suivi par un vibrant appel joué uniquement par les violoncelles. Trouvant cette musique aussi magnifique qu'insoutenable, Serge se retourna vers sa compagne. Le dernier accord fit entendre un claquement sec des cordes, une véritable détonation d'arme à feu.

Le deuxième mouvement commença par un thème qui se répétait avec des couleurs variées, mais toujours sombres. On restait dans le même univers sonore que le premier. Se succédaient des questions exprimées de façon soutenue par les bois et les cuivres, et qui restaient sans réponse. Puis encore ce même appel des violoncelles, intense et insistant. Serge en avait les larmes aux yeux. S'ensuivit une mélodie qui s'apparentait à un chant, jouée par un instrument que Serge ne reconnut pas. Cette voix exprimait de la tristesse, de l'espoir, et toutes les nuances que ces sentiments pouvaient contenir. Le poème symphonique se termina par une douce mélodie à la flûte, appuyée par le basson et des *pizzicati* aux violoncelles et aux contrebasses.

– Francesca, cette musique est magnifique. Je suis tout à l'envers. La rupture du thème principal, dans le premier mouvement et le déchaînement qui s'ensuit, est insoutenable. On dirait la mort qui frappe. J'entendais même des plaintes et des cris... Et le deuxième est une longue question, jumelée à un message d'amour et d'espoir. C'est extraordinaire! Tu as réussi à créer beaucoup de tension avec le rythme, les combinaisons d'instruments et l'harmonie. Je n'ai cependant pas reconnu l'instrument qui jouait dans la dernière partie du deuxième mouvement... C'est un instrument à vent? J'ai pensé que ce pouvait être un ophicléide.

Francesca rapprocha sa chaise et sourit tristement. Elle caressa Aton qui émit un *brrr* caractéristique, avant de lui lécher la main et de retourner se coucher sur le canapé du séjour.

– Non, répondit-elle, plus personne n'utilise l'ophicléide, de nos jours, à cause de l'instabilité du son de cet instrument.

– Mais qu'est-ce qui t'a inspiré cette musique?

– Ce poème symphonique s'intitule « Quatorze Femmes ».

– Oh! Polytechnique!

– Oui, Polytechnique. Le thème qui se désagrège, c'est le thème de Lépine qui est très mélodieux au départ. Je n'ai pas voulu le démoniser. J'ai ensuite utilisé la technique de la bitonalité pour montrer le développement de sa psychose. L'instrument que tu n'as pas reconnu, c'est une voix de mezzo-soprano synthétisée.

– Ah bon! Et que chante la mezzo?

– J'ai beaucoup hésité pour la fin du 2e mouvement. J'ai tout d'abord pensé à une chorale, un « chœur des anges », mais j'ai découvert par hasard un magnifique poème d'Hélène Dorion, la grande poète québécoise. Tu la connais?

– J'adore son œuvre.

– Vraiment? Quelle coïncidence! J'ai eu un véritable coup de foudre pour l'un de ses poèmes. Il m'a été très facile de le mettre en musique, car il était déjà très musical. En fait, on dirait que ce poème a été écrit en réponse aux événements de Polytechnique. Je vais te chanter seulement le début parce qu'après, ça se complique et... je ne suis pas une chanteuse professionnelle.

Francesca conserva l'accompagnement instrumental, puis d'une voix juste, chanta les deux premières strophes du poème...

*Parfois, prenant appui sur la pierre où s'immisce le temps
je regarde les traces de ton passage
ce plein de silence et le peu de visible
où résonnent nos vies, monde obscur
de poussière-, tout vacille maintenant
que se rouvrent les blessures, telles des arches
qu'il me faut franchir.*

*Passé le seuil, ma voix
portera peut-être
jusqu'à ton absence.*

*Combien de temps la terre
vibrera-t-elle à ta mémoire...¹⁵*

– Voilà... tout le poème est comme ça.

– Vraiment magnifique...

Serge et Francesca gardèrent le silence pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que Serge le rompe pour dire:

– Francesca, je t'aime...

¹⁵. Poème tiré de « Portraits de mers ». Paris: Éditions La différence.2000.

– Moi aussi, Serge, je t'aime...

CHAPITRE 35

Mère Teresa apporte la paix

Mon voisin pêchait dans le chenal et attrapait de beaux dorés. Je l'enviais. Sentant ma présence, il se retourna et je lui envoyai la main. Mais il se retourna vivement, sans même me saluer. Drôle de type! Avait-il un problème de personnalité ou un œil sur Francesca? Difficile à dire.

Ma compagne était au travail et je me sentais seul, malgré mon abyssin qui semblait patrouiller le secteur, inquiet comme d'habitude.

Je quittai le bord de l'eau et m'installai sur le balcon avec le journal. Pas de grandes nouvelles. Un scientifique annonçait que le lac Saint-Pierre disparaîtrait dans cinquante mille ans en raison du réchauffement climatique. Sur la même page, un autre rapport de recherche statuait que le réchauffement climatique ferait fondre la banquise, ce qui élèverait le niveau des eaux de façon dramatique. Difficile à suivre.

Je continuai ma lecture. Soudain, au bas de la page nécrologique, j'aperçus la photo de mère Teresa. Un message pour moi? Un courant glacial me traversa le corps et je frissonnai de tous mes membres. Ma bouche s'assécha et je sentis comme un début d'arthrite dans les genoux. Est-ce que je devrai encore fuir? Cette fois, les choses s'annonçaient plus compliquées. J'aimais Francesca. Et Francesca m'aimait.

Je rentrai dans la maison, m'assis à la table de la cuisine et me mis à lire...

*Du ciel de ta grandeur éphémère
Ton sourire allume le réverbère
De celui qui désespère.
Qu'il cesse d'aller par monts et par vaux
Puisqu'il n'a plus à subir
La colère des sbires
Et la fureur des Moments...
Les sophismes lui sont pardonnés
En toute liberté il peut aller...*

Le policier Laramée démontrait de nouveau un talent littéraire indéniable. Son style alerte et viril appuyait parfaitement le message qui venait du « ciel » et non pas de la « tombe », à l'instar du précédent.

Le message était parfaitement clair: Sergio Momento -abandonnait ses projets meurtriers à mon égard. J'étais enfin libre. Mon capital de vie restait intact. Je sentis de nouveau en moi la -puissance d'exister. Je devins euphorique et une sévère hyperventilation me fit perdre le souffle. Étourdi, je sortis dehors et fis les cent pas en bordure de la rivière.

Après une brève réflexion, je choisis de ne rien changer à ma vie actuelle, sentant immédiatement une grande bouffée d'amour pour Francesca. J'aurais tout donné pour qu'elle soit là, près de moi, pour partager cette fantastique nouvelle. Aton s'approcha en ronronnant et se frotta longuement sur mes jambes. Lorsque je le pris dans mes bras, il me donna un coup de langue rugueuse sur la joue et je partis à rire en le déposant par terre. Puis je poursuivis ma réflexion. Régler les détails de ma vie commune avec

Francesca devenait prioritaire. Je ne voulais pas devenir un parasite. Elle était la femme de ma vie, celle que l'on désespère de rencontrer.

Je rentrai écrire un nouveau chapitre et réviser les précédents. J'étais inspiré comme jamais et les phrases s'enchaînaient comme si je prenais une dictée d'un verbomoteur qu'on peine à suivre. Aton miaula et demanda la porte. Sur la galerie, il fit quelques pas, s'arrêta, se retourna vers moi et miaula de nouveau. Puis il se dirigea vers la rivière qu'il suivit en amont en trotinant légèrement, jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Dès son retour du travail, j'annonçai la grande nouvelle à Francesca. En l'entendant, elle manifesta une surprise que je qualifierais de... sereine, et vint m'embrasser tendrement. Comme nous n'avions pas envie de cuisiner ni l'un ni l'autre, nous commandâmes une pizza toute garnie et double pepperoni fromage d'un restaurant de Berthier repéré dans l'annuaire téléphonique. C'était à peine mangeable... mais cela n'avait aucune importance.

– Demain, Serge, je t'invite à souper dans un excellent restaurant arabe à Joliette, Chez Slimane. On fêtera cette merveilleuse nouvelle. Ce sera toute une expérience, crois-moi...

– Je pourrais partir avec toi demain matin pour visiter la ville et le Musée d'art. Cela t'éviterait de revenir me chercher après le travail.

– Bonne idée. Où est Aton? On ne l'a pas vu de la soirée.

– Il a demandé la porte cet après-midi et est parti du côté de la rivière. Il n'est pas encore revenu.

CHAPITRE 36

Au restaurant Chez Slimane

Serge attendait devant le Musée depuis une vingtaine de minutes quand il vit arriver Francesca à bord de sa Passat.

– Serge, excuse mon retard, mais André, mon patron, voulait me rencontrer.

– Ça ne fait rien, il fait tellement beau! J’aurais pu t’attendre pendant des heures. Que voulait ton patron?

– On annonce toutefois du mauvais temps pour les jours à venir. Imagine-toi qu’André m’a promu directrice du département de musique. Je suis surprise, car je ne m’y attendais pas. Mais je suis très contente. J’ai plein d’idées.

– Wow! Félicitations. Quelles seront tes nouvelles responsabilités?

– Il veut que je réorganise le département de musique au complet et que je réaménage l’espace. C’est vrai que ça faisait vieillot avec les murs vert pâle et les vieux présentoirs de CD que je ne peux plus voir. Je veux qu’on devienne un leader et une référence dans notre domaine... nous pourrions par exemple avoir notre palmarès et nos recommandations des meilleurs enregistrements de musiques populaire et classique. Je veux aussi inviter des artistes locaux à se produire chez nous et aménager une salle à cet effet. Nous pourrions aussi trouver un moyen pour devenir un partenaire actif du Festival de Lanaudière et, possiblement, avoir un kiosque exclusif sur le site du festival. Notre magasin va devenir vivant et dynamique, je te l’assure! Il y a aussi l’Internet qu’il faut maîtriser et exploiter à fond. Je pense à Twitter et à Facebook, des outils de promotion et de réseautage essentiels. Il faut refaire notre site Web et maximiser les interactions avec notre clientèle. C’est le secret de la réussite, de nos jours.

– Bravo, Francesca! Je suis très impressionné. Je ne savais pas que tu connaissais si bien le marketing. Je suis certain que tu vas réussir.

– J’ai toujours aimé le marketing. Au Cégep, j’ai dû choisir entre la musique et le marketing, une discipline très créative et très stimulante.

– C’est vrai qu’il y a beaucoup de créativité dans le marketing et la publicité. Quel chemin prends-tu? On dirait que nous quittons la civilisation.

– C’est le chemin qui mène Chez Slimane. Ce resto ne paie pas de mine et en plus, il est situé dans une zone industrielle très laide. Le parking à l’arrière est isolé et c’est vraiment épouvantable quand j’y vais seule. Mais on y mange très bien et beaucoup de gens partent de Montréal pour venir goûter à leurs plats. Les fruits de mer sont leur grande spécialité. C’est l’endroit parfait pour fêter ta nouvelle liberté et moi, ma promotion. C’est moi qui invite. Et toi, qu’est-ce que tu as fait aujourd’hui?

– Je me suis promené ce matin. Il y a un parc magnifique qui donne sur la rivière L’Assomption. En après-midi, j’ai visité le Musée d’art, où j’ai vu, notamment, les tableaux qu’un avocat collectionneur leur a donnés. Très impressionnant! Il y avait aussi de beaux Riopelle et de splendides Borduas que je n’avais encore jamais vus. J’ai adoré ma journée.

Francesca gara la Passat près d’une fourgonnette blanche, dans le stationnement qui ne comptait que cinq autres véhicules. Puis elle entra dans le restaurant, suivie de Serge.

– Vous avez une réservation?

– Oui, au nom de Francesca Pellicano.
Le garçon les conduisit à une table pour quatre, près d'un paravent.
– Merci, dit Serge, mais malheureusement, il y a un groupe derrière le paravent.
Nous aimerions plutôt avoir une table dans un coin plus tranquille.
– Soyez sans crainte, Monsieur, ils ne sont que quatre et ils ne font pas de bruit. Ils sont également venus, hier soir. Ce sont des Arabes. Ils sont très gentils et ne vous créeront aucun problème. De plus, comme vous avez réservé assez tard, votre table est la seule disponible. Dans une heure, le restaurant sera bondé.
Serge aurait vraiment souhaité une autre table, mais il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur et ne pas ternir cette soirée spéciale. Il commanda une coupe de champagne pour l'apéro et avec son sourire enjôleur, dit à Francesca:
– C'est moi qui l'offre.
– D'accord, consentit sa douce en lui prenant la main.
Le serveur apporta les coupes et Serge porta un toast.
– À notre amour!

– À notre chef Ahmed Sélim! proposa El-etnem alias Lundi.
– À notre chef, Ahmed Sélim! répondirent ses trois compagnons d'armes.
Aussitôt, les verres d'eau minérale s'entrechoquèrent. Après quoi, Amir Rachid, toujours méfiant, fit un rappel à la prudence.
– N'oubliez pas... En cas de pépin, il faut filer par la porte de côté. L'alarme ne sonnera pas, puisque je l'ai débranchée. Nous sommes dans un endroit public, donc il faut parler à voix basse.
Les Fils de Sala ed-Din s'étaient à nouveau réunis dans ce restaurant que Mardi, El-talata, avait trouvé génial la veille. Il avait insisté pour y revenir: « Il y a seulement au Liban, mes frères, où l'on mange aussi bien ».
Comme l'opération devait avoir lieu dans deux jours, Amir Rachid avait accepté ce moment de divertissement qui leur ferait le plus grand bien, car il y avait maintenant de la tension au sein de leur petit groupe. Mercredi, avec ses grands airs de pilote, tombait sur les nerfs de Mardi dont la mission était somme toute assez simple: faire sauter un véhicule bourré d'explosifs près de l'Hôtel de Ville de Québec et revenir au bercail en autocar. Un truc que même un idiot pouvait accomplir sans se défoncer l'intellect.
– Je pense que je vais prendre la même chose qu'hier, déclara Mardi, une salade composée et un baklawa comme dessert.

– Je me sens tellement bien, Francesca. Je suis heureux comme je ne l'ai jamais été.
– Est-ce que j'y suis pour quelque chose? demanda Francesca avec un air espiègle.
– Non, c'est Aton qui me rend aussi heureux!
– Je suis un peu déçue... répliqua Francesca en pensant à Clara, celle à qui elle devait son bonheur.

Lorsque le serveur revint pour prendre les commandes, elle passa la sienne en premier.

– Je vais prendre le Baba Ghannouj pour commencer, et la pieuvre grillée comme plat principal.

– Pour moi, fit Serge, ce sera le Kebbé Naheh et le Kaffa Kebab. Je vois que vous avez un vin maison... le Slimane. Comment est-il?

– C'est un Kefraya-La Dame Blanche qui vient du Liban. Il s'agit d'une importation privée. Nous avons simplement changé l'étiquette. C'est un excellent vin, sec, vif et très agréable. Vous allez l'adorer.

– Allons-y pour le Kefraya!

Peu de temps après, le serveur présenta la bouteille et le fit goûter au client.

– Excellent. Je ne savais pas que le Liban produisait des vins aussi bons et aussi fins.

Le serveur s'éclipsa et le couple trinqua à la belle vie.

– Francesca, j'ai beaucoup réfléchi, aujourd'hui, dans le parc. Nous nous aimons et j'aime aussi beaucoup ta maison, mais je ne veux pas vivre en parasite. J'ai de l'argent, un excellent fonds de retraite du Collège, et je suis maintenant libre de mes mouvements. Je te propose d'acheter la moitié de ta maison, car j'aimerais m'y sentir chez moi. Qu'est-ce que tu en dis?

– Tu es très gentil, mais ma première idée, c'est de refuser. Je comprends toutefois ce que tu ressens. Je ne sais pas... Laisse-moi le temps d'y réfléchir. D'ici là, sois bien à l'aise; nous trouverons une façon de faire qui sera gagnante pour nous deux.

– Une solution serait d'acheter une autre maison, mais au même endroit. L'Île Dupas, c'est un endroit vraiment exceptionnel.

– Tu me fais penser... Il y a une magnifique maison tout près de la mienne qui n'est pas encore à vendre. La propriétaire, une dame âgée, m'a déjà dit qu'elle songeait à déménager dans une maison de retraite. C'est une maison ancestrale en briques rouges construite dans les années 30. Son premier propriétaire, comme beaucoup d'autres dans la région, avait fait fortune en vendant aux Américains des récoltes de foin destinées aux animaux. D'où l'expression bien connue: « Faire du foin ». Elle a été entièrement rénovée, il y a cinq ou six ans. Ce serait peut-être une solution. C'est une maison de rêve, mais qui doit faire dans les quatre cent cinquante mille dollars, peut-être plus.

– Tiens, nos entrées arrivent. Oui, j'aimerais qu'on aille la visiter. Je l'ai vue de l'extérieur en me promenant. C'est une maison vraiment extraordinaire...

– C'est vrai que les Arabes qui sont de l'autre côté du paravent parlent à voix basse. Ils ne nous dérangent pas du tout, fit remarquer Francesca.

Après que le serveur eut versé de nouveau du vin dans leurs coupes, les deux portèrent un toast aux belles décisions à venir.

– Ma purée d'aubergine est divine. Et toi, Serge, c'est bon?

– C'est très bon. C'est de la viande hachée avec de l'oignon et du blé concassé. Mais j'aurais peut-être dû prendre comme toi. Ton truc, le Baba Ghannouj, a l'air meilleur.

– J'aime mieux la nourriture arabe que leur musique, ça, c'est sûr!

Serge réfléchit quelques instants, puis dit:

– Je n'ai pas tes connaissances musicales, Francesca, mais j'aime bien cette musique chatoyante et en demi-teintes.

– Oui, c’est agréable à entendre et le côté chatoyant, comme tu dis, vient du fait que la gamme arabe, appelée Rast, utilise des quarts de ton. On peut s’en approcher avec, par exemple, notre gamme de la mineur en ajoutant un sol dièse. Tu l’essaieras à la clarinette ou sur le clavier, ce soir ou demain. C’est toutefois une musique rudimentaire, du fait qu’elle est monodique. Il n’y a qu’une voix. Une seule. Il n’y a aucun contrepoint ou contre-chant. On est loin des inventions à cinq voix de Bach. Pour une raison que j’ignore, les compositeurs arabes n’utilisent pas la polyphonie et la polyphonie, c’est ce qui donne de la richesse à la musique. Ils pensent horizontal- ligne mélodique, et nous pensons horizontal et vertical- accords et harmonie. C’est la grande différence.

– Je comprends. Sais-tu que tu ferais un excellent professeur de musique! Quant à essayer la gamme de la mineur avec un sol dièse, ce sera plutôt demain, indiqua Serge avec un petit sourire en coin.

Francesca se rendit compte qu’elle avait formulé une opinion tranchée et péremptoire à l’endroit de la musique arabe, opinion que ne semblait pas tout à fait partager son amoureux. Pour adoucir ses propos, elle ajouta:

– Mais j’aime beaucoup l’oud. C’est un bel instrument.

– Moi aussi. C’est même mon instrument préféré après le violoncelle et la clarinette en si bémol.

Ils lâchèrent un rire franc et sonore avant de réaliser qu’ils avaient peut-être dérangé leurs voisins de table. Ils baissèrent aussitôt le ton.

– Je t’aime!

– Moi aussi, Francesca.

– Crois-tu, mon frère, que je pourrais faire un vol d’entraînement, demain, avec le Cessna?

– Non, mon frère, car tu serais vite repéré par la tour de contrôle et du coup, tu serais obligé de t’identifier. Et ça, c’est la dernière chose qu’on souhaite.

Soudain, ils entendirent rire à la table voisine, de l’autre côté du paravent.

– Tout va bien se passer, mes frères, poursuivit Amir Rachid. J’en ai la conviction. Le gaz sarin est prêt, les explosifs aussi. Au fait, Mardi, est-ce que les explosifs sont prêts?

– Que c’est délicieux! J’y mets la main finale et je les déposerai ensuite dans la fourgonnette; ce soir ou demain matin au plus tard.

Mardi avait donc pris du retard par rapport au planning de l’opération. En jetant un coup d’œil vers Amir Rachid, Mercredi haussa les épaules et secoua la tête en signe de désapprobation.

– C’est bon, mes frères, tout ira bien, comme prévu. Notre chef, Ahmed Sélim, sera content de nous, fit Amir Rachid qui ignora volontairement la réaction de Mercredi. Distrayons-nous avec quelques blagues. Toi, Mercredi, le pilote, en as-tu une bonne à nous raconter?

– Bon sang, Francesca! lança Serge qui était soudainement devenu tout pâle. Le groupe d'à côté... ce sont des terroristes. Je n'ai pas tout compris parce que je ne maîtrise plus parfaitement l'arabe et qu'ils ne parlaient pas fort, mais j'ai clairement entendu « Est-ce que les explosifs sont prêts? ». Je crois que la fourgonnette blanche, à côté de ta Passat, c'est leur véhicule.

– Je ne savais pas que tu parlais l'arabe. Es-tu sûr d'avoir bien compris? s'inquiéta Francesca.

Le serveur arriva avec les plats principaux et remit du vin dans les coupes. Lorsqu'il s'éloigna, Serge se pencha vers Francesca et murmura.

– Pas sûr à cent pour cent, mais suffisamment sûr pour les dénoncer à la police. Je propose de terminer calmement notre repas et de noter leur numéro de plaque d'immatriculation. Nous le transmettrons à la Sûreté du Québec et peut-être, aussi, au sergent-détective Laramée de la police de Montréal qui me croira sur parole. C'est lui qui m'envoyait des messages dans le journal.

– Mon dieu! J'ai comme perdu l'appétit.

– Faisons comme si de rien n'était, dit Serge en élevant quelque peu la voix. Dis donc, Francesca, est-ce que tu travailles à une autre composition? Est-ce qu'il s'agit encore d'un poème symphonique?

– J'en ai une bonne, mes frères. Mardi, écoute attentivement si tu veux la comprendre.

Rougissant, Mardi remit une partie de son baklawa dans l'assiette.

– C'est l'histoire d'un Syrien qui atterrit en Cessna 175 sur la piste de... enfin, à côté de chez nous. Il détruit complètement son avion. Un gros crash; les ailes et la queue sont arrachées. Il dit aux secouristes: ils sont bien cons, les Canadiens... de faire une piste-d'atterrissage de seulement douze mètres de long par six cent quarante mètres de large.

Pendant que Mardi cherchait à comprendre la blague, Lundi, Mercredi et Amir Rachid éclatèrent de rire. Ce rire, spontané, sincère et sonore, trouva aussitôt un écho de l'autre côté du paravent. Amir Rachid, dont le visage vira au blanc, murmura à toute vitesse:

– Mes frères, nous avons été imprudents... qu'Allah, dans son infinie bonté, nous pardonne. Des oreilles impies ont écouté notre conversation. Un couple, je crois. Lundi, file par la porte de côté et attend près de la fourgonnette que tu auras mise en marche. Emmène Mardi avec toi. Mercredi, viens avec moi. Nous allons régler l'addition, attendre les infidèles dehors et les neutraliser.

Amir Rachid sortit du restaurant en jetant un coup d'œil à leurs voisins de table. Assez étrangement, la tête de l'homme lui disait vaguement quelque chose.

– Francesca, mon amour, je m'excuse. J'ai fait une bêtise, une grosse bêtise, possiblement la pire bêtise de ma vie. Le gars d'à côté a raconté une bonne blague en arabe et j'ai ri. Ils savent maintenant que je comprends leur langue et que je suis au courant pour les attentats qu'ils planifient. Ils vont maintenant essayer de nous liquider. Tiens... ils sortent. Deux d'entre eux, seulement. Les deux autres sont peut-être allés à la

toilette... à moins qu'ils soient sortis par une autre porte. J'ignore quoi faire. Oh! Mais je le reconnais, lui... C'est mon chauffeur de taxi, un certain Samir Rachid, ou quelque chose comme ça...

– Mon chéri, ce n'est pas sûr qu'ils croient que tu comprends l'arabe; ils peuvent aussi penser que ton rire n'était qu'une simple coïncidence. Tu aurais pu rire d'une blague que moi j'aurais faite. Tu sais, je peux faire des blagues, à l'occasion, et j'aurais pu en faire une que tu aurais trouvée drôle. Par exemple, une blague de musicien: quelle est la note la plus malade de la gamme?

– Je ne sais pas... do? Parce que quand on est malade, on est sur le dos?

– Non. C'est fa bémol... parce qu'elle vaut mi... vomit.

Serge s'esclaffa, ce qui fit dire à Francesca:

– Tu vois, tu as ri! Donc ils peuvent penser que ton rire de tout à l'heure n'était qu'une coïncidence. Rien de plus!

– Peut-être. C'est possible.

– Oui, c'est tout à fait possible, renchérit Francesca qui voulait vraiment croire à sa supposition.

La pauvre se sentait vraiment dépassée, alors que Serge, lui, semblait d'un calme olympien. Était-ce une façade pour la rassurer?

– Écoute, Francesca. Ne prenons pas de chance. Va chercher la voiture et amène-la devant la porte pendant que je règle l'addition. On n'a pas fini notre repas, mais je vais prétendre que je suis un médecin et que j'ai reçu un appel d'urgence sur ma pagette.

– Non, j'ai trop peur. Invertissons les rôles, si tu veux. Je vais payer et toi, tu iras chercher la voiture.

– D'accord. Bonne idée! Je te rembourserai le champagne une fois que nous serons à la maison. Donne-moi les clés de la Passat et viens me retrouver le plus rapidement possible devant la porte d'entrée. Je ne connais pas la région, alors tu devras me guider. Je vais devoir conduire rapidement pour leur échapper. Ta voiture est manuelle et je n'ai pas conduit de manuelles depuis le collège. J'espère ne pas esquisser ta transmission.

– Fais bien attention, Serge. Si c'étaient de vrais terroristes, ils peuvent être dangereux, très dangereux!

Serge sortit du restaurant. Il aurait espéré voir beaucoup de monde, une foule, une grande foule, comme la mer de monde qui sort du Centre Bell après un match de hockey du Canadien contre Boston. Mais il était seul dans ce stationnement sombre que même la lune n'éclairait pas, du fait qu'elle s'était tapie derrière les nuages. Il aperçut la fourgonnette blanche et vit une ombre derrière la Passat, garée juste à côté. Il hésita, puis décida de retourner à l'intérieur pour appeler la police. Sage décision, pensa-t-il. Il se retourna et au même moment, Mercredi lui asséna un violent coup de matraque sur la tête. Ce type devait être un Sioux, dans une autre vie, car Serge ne l'avait pas entendu s'approcher. Trente secondes plus tard, il était bâillonné et ligoté avec du ruban adhésif. Il n'avait pas perdu conscience, mais il avait la tête en feu. Quelques instants plus tard, Francesca vint le rejoindre sur le plancher de la fourgonnette. Elle ressemblait à une momie égyptienne enroulée de ruban adhésif. Des larmes coulaient sur ses joues et elle tremblait, complètement terrorisée.

La fourgonnette démarra, avant de s'arrêter, quelque trente minutes plus tard. Après quoi, ils entendirent les portes claquer. Les criminels les saisirent ensuite par les

aisselles et les firent entrer dans une maison. Un autre bruit se fit entendre et Francesca reconnut celui des portes de sa Passat. Impossible, maintenant, de les retracer. Francesca se mit à pleurer et, humiliation suprême, elle mouilla sa petite -culotte noire Aubade, un achat récent. Elle pleurait tant, qu'elle faillit -s'étouffer dans son bâillon.

Insoutenable!

CHAPITRE 37

La condamnation

Mardi s'approcha d'Amir Rachid, qui se trouvait dans la cuisine en plein conciliabule avec Lundi et Mercredi. Il interrompit la réunion, au grand déplaisir des trois autres.

– La femme, en bas, au sous-sol, a uriné dans sa petite culotte et elle sent franchement mauvais. Elle est probablement stressée.

– Tu pourrais peut-être aller à la pharmacie lui acheter des couches et des antidépresseurs, rétorqua aussitôt Mercredi d'un ton cynique.

– Il est 23h15 et les pharmacies sont sûrement fermées. Je pensais plutôt l'aider à prendre sa douche. Il faut tout de même se montrer humain. Vous ne trouvez pas qu'elle a un petit côté arabe, cette femme? Je dirais libanais. Elle me rappelle ma professeure d'arabe à l'école.

– Mardi, as-tu fini de préparer les explosifs? demanda Amir pour changer de sujet.

– Non, je le ferai demain matin. Je vais plutôt monter la garde. Il ne faudrait pas que les prisonniers s'échappent. De plus, il va faire un temps exécrable, demain, avec de grands vents du nord. Mercredi ne pourra donc pas décoller avec son avion. Alors, pas besoin de se presser...

Amir Rachid acquiesça, resta songeur quelques instants et dit:

– Mes frères, il faut réfléchir à la suite de notre mission. Nous avons capturé ces deux infidèles qui connaissent maintenant nos plans et qui pourraient les faire échouer. Il faudra donc que je prenne une décision à leur sujet. Mardi, va continuer ta garde et surtout, surveille bien la femme...

– J'y retourne immédiatement, même si elle sent mauvais! C'est ce qu'on appelle avoir le sens du devoir. Qu'Allah me vienne en aide!

Cela dit, Mardi courut, faillit trébucher dans l'escalier et disparut au sous-sol.

– Franchement, lança Mercredi, je ne comprends pas Ahmed Sélim de nous envoyer en mission avec une amphore pareille!

– Allah a des desseins parfois difficiles à comprendre, mon frère...

– Allons-nous coucher...

Serge était resté éveillé la majeure partie de la nuit. Il veillait sur Francesca, tout comme l'un des terroristes qui portait un drôle de nom, El-talata, Mardi. De temps en temps, il réussissait à somnoler et sa tête dodelinait de gauche à droite et d'en avant en arrière, ce qui finissait par le réveiller. Pour sa part, Francesca s'était endormie et de temps en temps, lançait une longue plainte.

Le couple était ligoté sur une chaise droite et leurs mains étaient entravées derrière le dossier à l'aide d'une corde. Les terroristes n'avaient enlevé ni le ruban adhésif avec lequel ils les avaient enroulés ni le bâillon, ce qui rendait impossibles tout mouvement et tout échange verbal. Serge avait bien tenté un contact visuel avec Mardi, mais c'était peine perdue. Seule Francesca semblait -l'intéresser. Cette dernière s'agita sur sa chaise et puis se rendormit, la tête basculant vers l'avant.

Il fallait fuir coûte que coûte cet endroit. Mais comment? Serge regarda attentivement autour de lui, pour constater que leur gardien ronflait maintenant sur le canapé.

Ils se trouvaient au sous-sol d'une résidence qui devait être isolée des autres habitations. Première leçon du Terrorisme 101! Il y avait une porte donnant sur l'extérieur, avec un grillage de sécurité et deux soupiraux archisales. Il pleuvait et Serge entendait le sifflement du vent dans l'un des deux soupiraux, probablement mal fermé. Une petite porte semblait donner sur une salle de bain ou sur un cagibi.

Quelques heures passèrent, puis Mardi se réveilla. Il se leva, regarda longuement du côté de Francesca et alla à la salle de bain. Une dizaine de minutes plus tard, il sortit et monta à l'étage. Serge entendit un bruit de chaises qu'on déplaçait, puis des voix qui s'exprimaient en arabe. Il étira l'oreille.

Mercredi servit le café pendant que les trois autres terminaient un bol de céréales.

– J'aime beaucoup les Sugar Crisp, c'est sucré et moi, j'aime le sucre. Je prends toujours mon café avec quatre ou cinq cuillérées de sucre. Mais seulement avec du sucre brun, car c'est bien meilleur pour la santé.

– Merci, Mardi, pour tes commentaires gastronomiques, fit Lundi. Qu'est-ce que tu as décidé, Amir, pour les prisonniers?

– Notre mission devait comprendre trois actions d'éclat, il y en aura maintenant quatre. Nous allons nous débarrasser de la femme. Une balle dans la bouche fera l'affaire.

– Mais il ne faut pas lui faire trop mal.

– Merci, Mardi, pour la minute humanitaire. Je poursuis. Quant à l'homme, nous allons le décapiter. Il s'appelle Serge Descôteaux, j'ai vérifié ses papiers.

– J'imagine que nous allons filmer l'exécution et l'envoyer aux médias?

– Tu as vu juste, Lundi. Nous provoquerons ainsi une grande terreur au sein de la population canadienne, ce qui servira notre mission. Puis, nous enterrerons les cadavres à côté de la maison. On dit que la météo sera plus clémente à compter de demain matin.

– Je vais enfin pouvoir décoller.

– Oui, Mercredi. Étudie bien la carte pour trouver le bon cap et t'assurer de ne pas rater ta cible. Mardi, termine la préparation des explosifs... Lundi va t'aider. Tu devras partir pour Québec à 13h00 demain pour faire sauter l'Hôtel de Ville à 16h25 précises, soit trois minutes avant que les fonctionnaires se ruent à l'extérieur pour regagner leur doux foyer. La radio, la télévision et Internet vont aussitôt diffuser la nouvelle et les images. À 17h30 précises, à Montréal, ce sera l'attentat contre le métro et la destruction de l'Oratoire Saint-Yussef. Les médias vont en perdre la tête! Vers 20h30, nous leur enverrons par Internet la vidéo montrant la décapitation de Descôteaux. Nous exécuterons les prisonniers à 14h00 cet après-midi.

– Elle est bien bonne! s'esclaffe Mardi.

– Quoi?

– Tu as dit: les médias vont en perdre la tête et puis... la décapitation de Descôteaux. Et moi, je dis qu'elle est bien bonne. Bien meilleure que la blague de Mercredi sur le Cessna et la piste d'atterrissage, une blague qui n'était pas facile à

comprendre. Bon! Je me propose pour surveiller la femme au sous-sol. Je vais lui demander si elle n'a pas de la famille à Beyrouth.

– Tu peux enlever leur bâillon et leur donner à boire et à manger. Je vais descendre tout à l'heure pour discuter avec ce Serge Descôteaux. Nous n'avons pas de sabre expiatoire, mais j'ai vu une faux dans le garage. Il faudra bien l'affûter pour lui faire sauter la tête d'un seul coup. Je me charge de cette tâche.

CHAPITRE 38

Dialectique hégélienne

– Maudit malade mental! Criss de taré! Je ne suis pas une Libanaise. Je suis une Italo-québécoise. Mes grands-parents venaient de Sicile, comme mon ex-beau-frère, le mafioso Sergio Momento. Si vous nous faites du mal, à moi et à mon amoureux, il va vous les couper avec un petit canif rouillé! Vous allez yodler fortissimo! Bande d'épais! Maintenant, je veux aller aux toilettes pour me laver. Envoye! Détache-moi, espèce de chien sale!

Mardi se serait attendu à plus de reconnaissance de la part de cette femme pour laquelle il manifestait un fort intérêt. C'était une belle brune bien tournée, avec un tout petit ventre légèrement arrondi. Elle lui rappelait un être cher, un souvenir impérissable... Maha... la trop belle Maha.

Serge fut surpris par la diatribe de Francesca qui ne faisait pas trop... Regina Assumpta, l'institution huppée où elle avait fait ses études secondaires. Quelques heures auparavant, sa belle semblait s'écraser, s'aplatir face à la situation, et voilà que maintenant, elle réagissait comme une vraie Italienne. Une bouffée d'optimisme l'anima soudain. Ils pourraient peut-être s'en sortir, après tout. Son professeur de karaté avait l'habitude de dire: tout est dans l'attitude. Si tu te sens « lion », tu vas rugir!

– La madame n'est pas contente? fit Amir Rachid qui apparut alors au bas de l'escalier avec un mauvais sourire. Mardi, va avec elle dans la toilette...

– Très bonne idée, s'empressa d'accepter Mardi.

– Jamais! Ce crétin-là va rester à la porte. Je vous jure sur l'honneur que je n'essaierai pas de m'échapper.

– D'autant plus qu'il n'y a pas de fenêtre dans cette toilette, ricana Amir Rachid. Monsieur Descôteaux, parlons sérieusement entre hommes. On s'est déjà rencontré, je pense...

– Oui, je me souviens de vous. Vous étiez mon chauffeur de taxi et vous m'aviez conduit près de Rawdon.

– Fort juste! Mais pourquoi parlez-vous arabe? Travaillez-vous pour la CIA, le FBI ou le Mossad? Tout ça n'est pas très clair. Aucun Québécois ne parle arabe...

– Au contraire, il y a beaucoup de Québécois d'origine arabe... qui parlent arabe. Moi, je suis un professeur de psychologie expérimentale à la retraite. Je ne veux rien savoir de la CIA, du Mossad ou du FBI. J'ai appris l'arabe au Collège pour le plaisir d'apprendre cette langue. J'aime la culture arabe. Et vous, monsieur Rachid, vous êtes un terroriste?

– Un terroriste? Moi? Voyons, monsieur Descôteaux! Les Français qui sabotaient les chemins de fer et qui tuaient des Allemands, et même des civils innocents, lors de la Deuxième Guerre mondiale, étaient-ils des terroristes? Oui ou non? Est-ce que Jean Moulin était un terroriste?

– Non. C'étaient des partisans, pas des terroristes. Ils défendaient la France contre l'invasisseur nazi. Quant à Jean Moulin, c'est un héros, un véritable héros.

– Et les Américains qui ont rasé sans remords Hiroshima et Nagasaki, des villes qui ne comptaient que des civils... Étaient-ils des terroristes?

– Euh... non! Ils faisaient leur devoir de soldat contre l'impérialisme nippon.
– Et Israël qui a bombardé les Palestiniens au phosphore?
– C'est du terrorisme, je vous l'accorde! On ne répond pas à des tirs de roquettes lancées au hasard et qui causent relativement peu de dommage par un massacre en règle.
– Votre réponse me surprend, monsieur Descôteaux, mais elle est cependant fort juste. Israël est un État terroriste.

– Je n'ai pas dit qu'Israël était un État terroriste. J'ai dit que bombarder une population civile au phosphore, c'est un acte criminel. Les auteurs de ces bombardements ont d'ailleurs été sévèrement condamnés par la communauté internationale.

Francesca sortit des toilettes avec une meilleure mine. Elle tenta d'attirer le regard de Serge, mais en vain.

Mardi rattacha solidement les mains de la prisonnière qui grimaça de douleur, puis l'assit sans ménagement sur sa chaise. De toute évidence, il laissait libre cour à sa frustration.

– Nous ne sommes pas des terroristes, monsieur Descôteaux, reprit Amir Rachid. Nous sommes des partisans, au même titre que Jean Moulin. Nous sommes le bras vengeur de Dieu. Nous voulons apporter la justice et la paix dans le monde, particulièrement en Palestine.

– On peut dire que c'est mal parti! Vous savez, monsieur Rachid, je crois que tous les peuples de la terre, ou presque, ont des raisons historiques de mener des combats contre leurs vieux ennemis. Les Indiens d'Amérique contre les Américains, et aussi, contre les Portugais, les Espagnols et les Français. Nous, les francophones du Canada, contre les Anglais qui nous ont conquis et marginalisés pendant deux siècles. Les Américains contre les Britanniques, les Britanniques contre les Français, et vice-versa; puis les Arméniens contre les Turcs... sans oublier les Irlandais et les Écossais. Et ça ne finira jamais, ces histoires, si on n'y met pas fin!

– Vous ne comprenez pas notre action...

– Je ne la comprends que trop bien. Il y a déjà eu un mouvement terroriste, au Québec, dans les années soixante, et tout le monde a compris que cela ne menait nulle part. La terreur n'est pas la solution. Elle ne fait qu'amplifier le problème en braquant les protagonistes dans leurs positions.

On entendit le vrombissement d'un moteur d'avion qu'on semblait mettre à l'essai et qui devait être tout près. Amir Rachid regarda dans sa direction en esquissant un sourire et poursuivit.

– Vous ne comprenez pas notre action.

– Vous l'avez déjà dit et je crois que vous êtes déjà à court d'arguments. Le terrorisme est tout simplement indéfendable! N'importe quel imbécile, avec un quotient intellectuel de soixante-quinze, peut être endoctriné pour lancer des bombes dans une foule. C'est un jeu d'enfants! C'est une pulsion psychotique de mort et rien d'autre! Le terrorisme, c'est une honte, une ignominie!

– Vous avez tort. Nous gagnerons cette guerre sainte. Le Coran dit:... les amis de mes ennemis sont aussi mes ennemis!

– Apprenez à lire le Coran au second degré, monsieur Rachid... pas au premier! Comme certains chrétiens pour la Bible! Il y a des imbéciles, en Virginie, aux États-Unis, qui dansent avec des serpents venimeux dans les mains, car la Bible dit que si vous avez vraiment la foi, vous ne devez pas craindre la morsure des serpents. Ridicule!

– Je le répète: nous gagnerons cette guerre. Dieu est avec nous.

– Comme le « Gott mit uns » des Allemands lors des deux guerres mondiales. Mais vous savez, la seule façon, pour vous, de gagner votre « guerre » serait de nous faire perdre nos valeurs fondamentales de justice, d'ouverture et de tolérance. C'est ce qui s'est produit avec les Américains à Guantanamo. Sinon, vous ne remporterez que de petites victoires symboliques, de petites victoires d'indigents et d'impuissants. Et vous n'aurez réussi qu'à opposer la civilisation occidentale aux Arabes et à l'Islam. C'est dommage, car le monde arabe représente une grande civilisation et l'Islam, une grande religion.

Serge fit une courte pause, puis ajouta en regardant son interlocuteur droit dans les yeux:

– Je me rends compte, Monsieur, que cette conversation ne mène nulle part. Alors, soyons pragmatiques. Qu'est-ce que vous voulez détruire au Canada?

– Nous allons pulvériser l'Hôtel de Ville de Québec, répondit Amir Rachid en affichant un grand sourire. Nous allons tuer tous les passagers qui demain après-midi, se trouveront à la station de métro Berri-UQAM. Mercredi va aussi réduire en poussière l'Oratoire St-Joseph en s'écrasant dessus avec un avion bourré de nitroglycérine. Le Cessna est à côté et notre pilote le prépare présentement pour sa mission divine. Ensuite, ce sera au tour de Toronto, des États-Unis, de l'Allemagne et de la France de connaître la terreur des Fi...

– L'Oratoire St-Joseph? l'interrompit aussitôt Serge. Non, ce n'est pas vrai! Aussitôt détruit, des promoteurs vont construire des tours d'habitations, à la place, et vendre les appartements à un million de dollars l'unité! Franchement, vous êtes complètement déconnectés! L'Oratoire St-Joseph! Une blague! Au fait, comment s'appelle votre groupe terro... votre organisation? Êtes-vous affilié à El Qaeda ou à l'État islamique?

– Non. Notre organisation est indépendante et s'appelle les Fils de Sala ed-Din, du nom du terrible guerrier qui a défié les croisés en 1400... Notre chef, Ahmed Sélim, va...

– Vous voulez parler de Saladin, comme on dit en français, interrompit de nouveau Serge. Je connais très bien son histoire. On nous l'a enseignée au Collège. Il a vécu au douzième siècle. Je ne comprends pas que vous ayez choisi son nom pour votre bande -d'assassins. Saladin fut un grand chef et il savait se montrer magnanime...

– Il était un féroce guerrier, craint de ses ennemis.

– Et aussi, respecté par ses ennemis. Saladin a permis aux chrétiens de quitter sains et saufs les villes qu'il avait reprises par les armes. Il a rendu aux Juifs le Mur des lamentations et aux chrétiens, le Saint-Sépulcre. Quand Richard Cœur de Lion fut blessé en... je ne me souviens plus quelle année... 1190, peut-être, Saladin a envoyé son médecin personnel pour le soigner. Saladin avait des principes et c'était un fier représentant de l'Islam. Ce n'était pas un vulgaire terroriste!

– Saladin avait aussi l'habitude de trancher ses ennemis par le milieu. Aimeriez-vous que l'on vous serve la même médecine, monsieur Descôteaux?

Sur l'entrefaite, Mercredi entra par la porte du sous-sol et enleva son imperméable. Il était trempé.

– Le Cessna est prêt pour demain, avisa-t-il. Il y a assez de nitro à l'intérieur pour faire sauter la ville au complet. Je trouve que la piste est courte et j'ai aussi noté que le

moteur n'avait pas été changé. Ça représente un risque, mon frère. Au moindre choc, la nitro explosera et j'arriverai en avance au Paradis.

– Merci, mon frère! Allah t'aidera à faire décoller cet avion malgré le moteur et la piste.

– Vous prenez bien des risques, vous et vos acolytes, intervint aussitôt Serge. On dirait que la Vie, la vôtre et celle des autres, n'a pas beaucoup de valeur.

– Sachez, monsieur Descôteaux, que la vie ne vaut que par les risques que nous sommes capables de prendre pour elle.

– Wow! Quel grand principe! C'est de vous?

– Non, c'est de Hegel.

Francesca avait écouté distraitement cette discussion qui, selon elle, n'abordait pas la seule et unique vraie question. Elle regarda Amir Rachid et lui demanda:

– Qu'est-ce que vous allez faire de nous?

– Il est actuellement 10h30. Dans deux heures et trente minutes, à 14h00 très précisément, nous allons vous tuer. Vous, madame l'hystérique, d'une balle dans la bouche et vous, monsieur Descôteaux, vous serez décapité devant la caméra. Vous allez devenir une grande vedette. Vous allez passer dans toutes les télévisions du monde.

– Maudit malade! n'hésita pas une seconde à s'écrier Francesca. Tu peux bien citer des philosophes que tu ne comprends pas! Ce n'est pas ça qui va m'impressionner. Retourne donc à l'école primaire refaire ta deuxième année. La différence entre 10h30 et 14h00, c'est trois heures et demie. Pas deux heures et demie!

– Eh bien, madame l'hystérique, vous avez raison. Je vais devoir réparer mon erreur. Je vais donc devancer votre exécution à 13h00. Mardi, monte la garde et sois vigilant.

– Oui, mais je mange à midi. N'oublie pas de me faire relever.

– Ne t'en fais pas, soupira Serge en regardant du côté de Francesca. Ils bluffent. Pourquoi nous tueraient-ils? Ça n'a aucun sens.

– Serge, je suis très inquiète. C'est qu'ils ont l'air sérieux, ces malades mentaux... Ils sont capables de tout!

– Pas de mots indécents en ma présence, ordonna Mardi.

– T'as juste à sacrer ton camp, maudit twit! répliqua Francesca du tac au tac.

CHAPITRE 39

L'exécution!

Serge se demandait s'il ne rêvait pas. Si oui, c'était sûrement le pire cauchemar de toute sa vie. Du coup, il frémit. Celui qu'on appelait Lundi installait un trépied et un petit caméscope Sony. Puis, il étendit une toile bleue sur le tapis du sous-sol et plaça dessus, en peinant sous l'effort, un banc en bois sans dossier qui devait faire dans les deux mètres de longueur. Francesca promenait son regard entre Serge et l'installation qui ressemblait de plus en plus à un gibet.

Lundi démarra le caméscope et se rendit compte que la lumière était insuffisante pour assurer une belle qualité d'image. Il alla donc à l'étage chercher une lampe torchère qu'il régla à l'intensité maximale. Il regarda de nouveau par le viseur de la caméra et parut satisfait du résultat. Pendant ce temps, Mardi fixait Francesca avec des yeux de poisson. À midi juste, Amir Rachid l'appela pour le déjeuner.

– Monsieur Lundi, j'aimerais aller à la toilette.

– Apprenez, Monsieur Descôteaux, que lorsqu'on va vous trancher la tête, vous allez de toute façon chier et uriner dans votre froc. Ce sera dégueulasse! C'est pour cette raison que j'ai mis la toile.

– Tu vois, Serge, ces malades ne bluffent pas! Ils vont nous tuer. Qu'est-ce qu'on va faire? Il faut faire quelque chose, paniqua Francesca, terrorisée.

Lundi sortit ensuite par la porte du sous-sol et revint peu après avec une longue faux. Il regarda Serge en souriant et lui dit:

– On n'a pas de sabre. Il faut donc prendre ce que nous avons sous la main! Mais ne vous en faites pas. Ça va peut-être prendre deux ou trois coups avant de vous couper la tête, mais ce sera du plus grand effet à la télévision.

Cela dit, il se retourna vers Francesca pour ajouter:

– Vous, madame, est-ce que vous préférez partir avant ou après monsieur? Je vous donne le choix, car je suis magnanime... comme Saladin!

– Va te faire foutre, abruti! lâcha Francesca pendant que l'autre rigolait.

– Je vais vous faire une grande faveur, madame. Je vais moi-même vous tirer une balle dans la bouche. Vous ne sentirez rien ou presque.

À 12h45, Amir Rachid, Mardi et Mercredi rejoignirent Lundi.

– Comment vous sentez-vous, monsieur Descôteaux? demanda Amir Rachid.

– J'aimerais aller à la toilette.

– Ce ne sera pas nécessaire, monsieur Descôteaux. Dès que la lame vous frappera, vous...

– Je sais! On me l'a déjà expliqué.

– Bon, dans ce cas, allons-y pour l'exécution!

– Mais il n'est pas encore 13h00, réussit à dire Francesca, tétanisée.

– On n'est pas en Allemagne! répliqua Mercredi. Pour nous, Arabes, la ponctualité n'est pas une vertu. Telle est la volonté d'Allah qui est le seul Maître du temps.

On entendit alors un avion décoller, un petit appareil qui, d'après le bruit du moteur, semblait lutter contre les conditions météorologiques. Mercredi ne put s'empêcher de dire:

– Demain, ce sera mon tour. Le Jour de l’Honneur, le jour de mon entrée au Paradis. Je rejoindrai Allah et le Prophète Mouhammad, sallâllâhou alayî wa sallam.¹⁶

Mardi et Amir Rachid extirpèrent Serge de sa chaise, le couchèrent à plat ventre sur le banc et l’attachèrent solidement à celui-ci en prenant bien soin de ne laisser dépasser que la tête. Pendant ce temps, Lundi saisit un revolver et s’avança lentement vers Francesca.

– Mon Dieu! s’écria cette dernière. Serge, fais quelque chose!

Serge aurait bien aimé répondre favorablement à sa demande, mais il était attaché à un banc, totalement entravé, et dans l’impossibilité de bouger, même le petit doigt. Il ne lui restait que la parole, mais quoi dire? Il se souvint de son professeur de français, au collège, qui avait dit un jour à la classe: la parole est une arme très puissante! Mais à l’instant présent, l’arme manquait singulièrement de munitions.

– Sois courageuse, Francesca. Je t’aime!

– Adieu, Serge, adieu, mon amour!

– J’ai soif!

C’est là tout ce qui vint à l’esprit de Serge pour retarder l’exécution de sa bien-aimée. Il ajouta en la regardant:

– Ils ne savent pas ce qu’ils font!

Lundi fit encore un pas en avant, braqua l’arme, un.38 Smith & Wesson, contre la bouche de Francesca et tira...

–...

– Merde, Amir! Où as-tu acheté cette arme pourrie? Elle s’est enrayée!

– Je l’ai achetée dans une réserve amérindienne, près de Montréal.

– Eh bien, mon frère... tu t’es fait baiser!

– Tiens... essaie celle-ci. Elles ne peuvent quand même pas être toutes défectueuses!

Lundi prit l’autre.38 et l’examina. L’arme semblait neuve. Il enleva les balles et tira à vide. On entendit un clic, sec et bien sonore.

– Bon... ça semble marcher.

Il remit les balles dans le barillet et s’approcha de Francesca.

– Ne la rate pas, la salope! cria Mardi.

– Comment veux-tu qu’il la rate, imbécile? répliqua Mercredi. Il est à deux centimètres d’elle!

– Allez... finissons-en! ordonna Amir Rachid.

– Serge, fais quelque chose!

Lundi braqua de nouveau l’arme sur la bouche de Francesca. Redoutant le bruit qu’allait provoquer la détonation dans ce sous-sol exigu, il plissa les yeux. Il commençait à presser la gâchette quand Serge cria:

– *Argouk tawagaf la tafaâl Haza!*

– Qu’est-ce qu’il a dit? demanda Mercredi.

– Il a dit *Argouk tawagaf la tafaâl Haza*, mon frère! répondit Amir Rachid.

¹⁶. Paix et bénédiction de Dieu soient sur Lui.

– J’ai bien entendu, mon frère, mais je ne comprends pas son arabe.
– En dialecte égyptien, on dirait plutôt: la la balash teâmel Keda.
– J’ai compris. Il a dit: « Arrêtez! Ne faites pas ça! »
– C’est exact, c’est de l’arabe classique! On ne parle plus l’arabe classique, de nos jours, sauf dans les universités et les grandes conférences internationales. C’est une langue qui se perd. Pourtant, ça sonne bien... Argouk tawagaf la tafaâl Haza!

Alors que Lundi baissa son arme en se tournant vers Amir pour attendre de nouvelles instructions, Serge dit lentement en français:

– Messieurs, Francesca et moi désirons nous reconverter à l’Islam.
– En effet, confirma Francesca. Nous re... convertir à l’Islam. C’est ce que je veux.
– Ils mentent! Ils mentent! cria Mardi dans une fureur extrême. Ils insultent l’Islam. Ils ne sont pas sincères. Ils veulent seulement sauver leur peau d’infidèles.

Serge sentait qu’il venait de marquer des points. Il le voyait à la mine décontenancée d’Amir Rachid. Il ajouta donc:

– Est-ce que mon frère Mardi se prendrait pour Allah ou le Prophète Mouhammad? Sallâllâhou alayi wa sallam! Dieu seul peut douter de notre foi en Lui. Mais pas toi, mon frère. Donc...

Mardi saisit alors un revolver et courut vers Francesca. Il le lui plaça en plein front et tira...

–...

– L’imbécile! Il a repris l’arme défectueuse, lança avec dédain Mercredi.
– N’est-ce pas un signe d’Allah et du Prophète? Sallâllâhou alayi wa sallam! Voilà deux fois que Dieu arrête votre bras vengeur... Wa Allâhou A’lam!¹⁷

– Il a peut-être raison, convint Lundi. Cet homme a une grande connaissance du monde arabe et de l’Islam. Il sait que l’homme vient au monde avec la reconnaissance d’Allah ancrée au fond de lui-même et qu’il peut la perdre en raison d’un environnement impur. C’est pour cela qu’il faut parler de reconversion... et non de conversion.

– Oui, mon frère. Je veux me reconverter avec l’aide précieuse de l’imam de la Mosquée de... Gaspé.

Serge savait aussi que la reconversion à l’Islam est un -processus très simple qui ne nécessite pas l’intervention d’un imam ou d’une organisation religieuse officielle. Il était en droit, toutefois, de faire cette demande. Ce faisant, il gagnait du temps, du temps pour s’échapper.

– Et moi, dit Francesca, avec l’aide précieuse du... Dalai-Lama.

Sentant qu’ils venaient de perdre une bonne partie des points accumulés depuis son intervention à saveur « religieuse », Serge grimâça malgré lui.

– Mes frères, continua de rager Mardi, elle parle du -Dalai-Lama! C’est absurde! C’est la preuve qu’ils ne sont pas sincères. -Écoutez-moi, mes frères, exécutons-les tout de suite!

Serge pouvait sentir que son cerveau entrait dans une phase d’ébullition intense.

– Mon frère Mardi ignore sans doute que le Dalai-Lama s’est reconverti la semaine dernière à l’Islam. Il a prononcé la Chahâdah et suit maintenant le chemin de Dieu. La volonté d’Allah réserve bien des surprises et ses voies sont souvent impénétrables, mon frère.

¹⁷ Et Dieu est plus savant!

– Je suis abonné à Internet et je n’ai pas entendu parler de cette reconversion, répliqua Amir Rachid d’un air soucieux. De plus, le Dalai-Lama m’a toujours tapé sur les nerfs avec son petit sourire puéril et ses croyances pseudo-humanistes du siècle dernier. Il faut être une femme pour croire à ces balivernes. Une femme ou un pédé... et ces derniers sont légion dans votre pays.

– Sa reconversion est un secret bien gardé, je vous l’assure.

– Montons et allons discuter de tout cela à la cuisine, commanda Amir Rachid à ses frères d’armes. Je devrais peut-être aussi appeler Ahmed Sélim pour lui demander son avis et de nouvelles instructions. C’est devenu compliqué cette histoire. Je suis perplexe...

– Excuse-moi pour le Dalai-Lama, dit Francesca lorsqu’elle fut seule avec Serge. C’est sorti tout seul. J’ai eu tellement peur. Ils ont tenté de me tuer par deux fois.

– Tu as été d’un grand courage, Francesca.

– Depuis tout à l’heure que je veux te dire quelque chose, mais comme nous étions tout le temps surveillés... Quand je suis allée à la toilette, j’ai trouvé une lame de rasoir toute rouillée, dans le cabinet, et je l’ai cachée dans ma main. Je l’ai encore...

– Francesca, tu es fantastique! Approche-toi de moi et coupe mes liens. Il faut faire vite... Je les entends discuter en haut. Ils peuvent redescendre et nous tuer en moins de deux.

Après avoir réussi à se libérer les mains, Francesca se leva de sa chaise. Comme elle avait encore les pieds entravés, elle dut sautiller pour rejoindre Serge. Ce faisant, elle craignait de tomber et d’attirer l’attention des terroristes. En prenant bien soin de ne pas faire de bruit, elle réussit à délivrer son compagnon. Elle acheva ensuite de couper ses propres liens pendant que Serge enlevait à la hâte le ruban adhésif qui le couvrait.

Les deux franchirent ensuite rapidement la porte, avant d’être accueillis par un soleil timide et un vent soutenu. La pluie avait cessé et le beau temps semblait sur le point de se manifester. L’air frais contrastant avec l’atmosphère étouffante du sous-sol, ils respirèrent à pleins poumons. Puis ils aperçurent le terrain d’aviation, difficile à reconnaître puisque recouvert de gazon. Quant au bout de la piste, il était noyé dans un léger brouillard. Ils regardèrent à gauche et à droite et se rendirent rapidement compte que la maison était isolée. La Passat était garée sur le côté de la maison derrière une haute clôture qui se trouvait à être une véritable palissade, bien à l’abri du regard d’improbables passants. Ainsi, ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Soudain, Francesca vit les rideaux bouger à l’étage.

– Serge, ils nous ont repérés! Il faut fuir... Mais où? Comment?

Serge eut une idée, qu’il soumit à sa belle, puis termina en disant:

– C’est notre seule chance, Francesca. Viens! Dépêche-toi!

– *Dio Mio!* Non pas ça! Non!

CHAPITRE 40

Le pouvoir de Clara Spumante (3)

Sergio Momento était dans le séjour, bien calé dans son fauteuil, les deux pieds sur la peau de l'ours polaire, en train de lire le *Corriere italiano* que venaient de lui apporter les Blues Brothers. Sur la table de cuisine, Clara faisait les mots croisés de la super grille du journal *La Presse* tout en sirotant son thé vert à la menthe. Elle éleva la voix pour demander:

– Sergio, j'ai besoin de ton aide pour mes mots croisés. Un mot de quatre lettres signifiant « chefs » dans la mafia

– *Capo*, mon trésor.

– Parfait. C'est en plein ça! *Capo*. Tu es génial!

– Je n'ai pas grand mérite, c'est mon métier.

La santé de Sergio s'était nettement améliorée, lui qui n'avait maintenant que des migraines occasionnelles. Il avait repris ses affaires avec l'aide particulièrement assidue de Clara. S'initiant avec passion au business de son mâle, celle-ci s'avérait une excellente conseillère. Par ses interventions discrètes, mais toujours très pertinentes, elle avait réussi à impressionner les membres du Conseil de la famille. Elle commençait souvent ses phrases par: « Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais vous pourriez peut-être envisager de... ».

C'était une naturelle, dotée en plus d'un sens pratique et d'un souci du détail à toute épreuve. Elle disait souvent: « Une salière, même une grosse salière, a besoin de tous petits trous pour être efficace! »

Elle avait notamment conseillé à Sergio et au Conseil d'abandonner le marché des infrastructures municipales, leur signalant qu'il devenait évident que les beaux jours de cette activité tiraient à leur fin en raison de la surveillance de l'UPAC.

– L'environnement, messieurs! Voilà un domaine dans lequel il faut investir. C'est l'avenir pour les vingt prochaines années!

Aussi, avait-elle suggéré à Sergio de se procurer des licences de construction d'éoliennes. Elle avait également proposé d'investir une bonne somme d'argent dans le financement d'un nouveau centre de recherche très prometteur sur les technologies de captage du carbone.

– Quand nous mettrons cette technologie au point, Sergio, tu deviendras plus riche que Bill Gates!

Clara entendit soudain un bruit de journal que l'on froisse avec colère.

– *Porca miseria*, Clara!

– Qu'y a-t-il, mon gros nounours?

– Sais-tu ce que je viens de lire dans le journal?

– Non, quoi?

Le ton de voix particulièrement anxieux de son homme inquiéta Clara, qui vint s'asseoir dans une causeuse tout près de lui.

– Regarde le gros titre de l'article sur la page gauche du journal: « **Omicidio premeditato à Rawdon** »¹⁸.

– Oui, et qu'est-ce que ça dit?

Clara se mit instinctivement en mode Pensée rapide.

– C'est un peu compliqué. Attends... En gros, ça dit que Jimmy avait raison. Ce n'est pas Descôteaux qui a mis le feu à sa maison de Rawdon pour piéger Jimmy et mes neveux. La coupable est une femme et s'appelle Marie Thibodeau. Un chien de la police a suivi une trace d'essence jusqu'à sa maison... pas la maison du chien, mais celle de la Thibodeau... et il a trouvé un bidon de benzina qui a servi à mettre le feu. Il y avait aussi un produit chimique qui a fait que le feu a pogné bien vite, comme l'avait dit Jimmy. Elle est chimiste, la madame. C'est donc elle qui a tué mon Rocco, la troia.¹⁹

– Mais pourquoi aurait-elle fait ça? interrogea Clara d'un ton sceptique.

– Elle voulait brûler des lettres d'amour compromettantes qu'elle avait envoyées à Roland Bérubé, son amoureux et ancien propriétaire de la maison qu'elle a brûlée. Le mari à la madame, qui est très jaloux, a tout appris et a tué le Roland en question. Il a fait ça dans le bois avec le fusil de lui, le Roland. La madame, elle, achetait des champignons d'un pusher au lieu de les cueillir dans une cachette en branches où ils faisaient l'amore. Non... la madame achetait les champignons au Métro de Sainte-Julienne. Jamais entendu parler de cette station. Diable, c'est compliqué cette histoire! Donc, comme ce n'est pas Descôteaux qui a mis le feu à la maison, mais la madame, ça veut dire que j'ai tué Jimmy pour rien. Tabarnak! Je l'aimais bien, moi, Jimmy. Et c'est toi, Clara, qui m'a conseillé de le tuer.

Il manquait à la voix de Sergio ce ton moelleux, doux et légèrement infantile qu'il utilisait quand il s'adressait à sa douce. Il avait aussi proféré un juron, ce qu'il ne faisait jamais en sa présence.

Malgré un sourd tremblement intérieur, Clara garda son calme et répliqua:

– Sergio, mon amour, je t'ai conseillé de te « débarrasser » de Jimmy Roma. Se « débarrasser » ne voulait pas nécessairement dire de le tuer. Je t'ai donné ce conseil pour trois raisons.

Sergio émit un grognement sourd.

– Numero Uno, reprit-elle en montrant un doigt de la main gauche. Je croyais sincèrement que Jimmy était in combutta con la polizia.

Elle allait dire de connivence, mais elle craignait qu'il ne comprenne pas cette tournure française sophistiquée. Après tout, Sergio était un lecteur assidu du Corriere italiano, pas du Devoir!

– Sergio, mio amore, je me suis trompée. En l'admettant, je fais preuve d'honnêteté comme ce sera toujours le cas avec toi. La confiance ne s'achète pas. Ce serait trop facile. La confiance se construit, jour après jour, sur l'honnêteté et sur la franchise.

Clara répétait ici ce qu'elle avait retenu d'une émission de psychologie diffusée à la radio et animée par la « chef » des psychologues.

¹⁸. Meurtre prémédité à Rawdon.

¹⁹. La salope.

– Il me reste donc deux raisons qui m’ont poussée à te suggérer de te « débarrasser » de Jimmy, et je vais te les donner.

Sergio lança un autre long grognement, mais interrogatif, cette fois. Ces raisons avaient intérêt à être bonnes.

– Numero Due, en montrant cette fois l’index et le majeur.

– Jimmy voulait prendre ta place, j’en suis convaincue; c’est l’intuition féminine qui parle. Il voulait te compromettre et te faire arrêter par la police pour pouvoir prendre ta place.

Elle se répétait, mais elle jugeait que c’était pédagogique de le faire.

– Toi en prison, il aurait pris la tête du business, de ton business que tu as patiemment, honnêtement et courageusement construit, année après année, mois après mois, semaine après semaine, jour après jour. Tu veux une preuve, Sergio? Je vais te la donner...

En entendant cela, son colosse d’amant avança la tête pour mieux écouter.

– Jimmy a pris ton véhicule, ton beau Hummer jaune canari de l’année, pour aller enlever Descôteaux. C’est une erreur élémentaire qu’un véritable tueur à gages, un professionnel comme lui, ne devrait pas commettre. Quand on commet un enlèvement, on prend une voiture anonyme qui ne se remarque pas, une Chevrolet noire, par exemple, ou une Honda grise. De plus, si tu te souviens bien, Jimmy portait une casquette rouge, la même couleur que celles que tu aimes porter. Des passants ou des voisins auraient certainement retenu ces détails particulièrement compromettants. Il voulait donc se faire passer pour toi, pour te faire arrêter et te faire mettre en prison, avec tes ennemis jurés, les Grave Diggers.²⁰ Comme la police savait que tu n’aimais pas Descôteaux, elle aurait facilement remonté la piste jusqu’à toi et... jusqu’à moi.

– Dio dannato, tu as peut-être raison.

Clara prépara l’estocade finale en ménageant des pauses stratégiques et en utilisant ici et là l’italien pour assurer une parfaite compréhension.

– De plus, Sergio, il y a une dernière raison. Je l’ai gardée secrète jusqu’à maintenant et j’hésite encore à t’en parler, même aujourd’hui. Mais je suis une personne franche et je vais te le dire. C’est mon Numero Tre, fit-elle en montrant un doigt de la main gauche et deux de la main droite.

– Sergio, mio amore, Jimmy me faisait des avances. Des avances sexuelles que j’ai refusées, bien sûr. Des avances *sessuale*, Sergio!

Sergio ouvrit la bouche toute grande pour mieux écouter.

– Oui, Sergio. Jimmy était toujours là à me regarder, à me dévisager, à m’examiner, à me fixer, à me scruter, à me reluquer, à me surveiller, à me déshabiller des yeux. De haut en bas, puis de bas en haut. Jimmy était jaloux de toi, de ton prestige, de ta force herculéenne et de notre amour. Il faisait toujours des blagues osées sur son gros pene qu’il prétendait avoir. Il me disait: « Clara, si tu veux un homme bien équipé, laisse tomber le Sergio et fais-moi signe! »

Cette confession fut suivie par un lourd silence, un silence qui aspirait l’air de la pièce.

²⁰. Les fossoyeurs.

Clara pencha la tête et montra sa nuque, comme si elle attendait le couperet de la guillotine. Elle s'offrait au bon jugement de son amant, prête à accepter le verdict en toute humilité. Elle referma aussi le haut de son chemisier et posa tranquillement ses deux pieds sur la peau de l'ours polaire, de chaque côté de la tête.

Haletant de colère, Sergio devint rouge comme un homard plongé dans l'eau bouillante. La bouche tordue, il se leva, déployant une masse corporelle terrifiante.

– Tu aurais dû m'en parler avant, ma belle Clara, tu aurais dû m'en parler! Je l'aurais buté, cet animal. Cette... testa di cazzo!

– Mais c'est ce que tu as fait, Sergio, mon amour. C'est exactement ce que tu as fait. Tu as fait ce qu'il fallait faire, comme toujours.

Sergio tituba, en état de choc. Le choc d'une vérité qu'on n'a pas vu venir et qui vous frappe au niveau du plexus solaire.

– Tu as encore une fois raison, ma Clara. Viens que je t'embrasse. Je ne douterai plus jamais de toi. Pardonne-moi, ma petite bambola²¹. Pardonne-moi.

– Oui, serre-moi fort dans tes gros bras, mon amour.

Clara poussa un profond soupir et ressentit un grand soulagement. Elle pouvait maintenant poursuivre la mise en œuvre de son projet.

– Clara... si tu savais comme je t'aime.

²¹. Poupée.

CHAPITRE 41

Le vol du Cessna 175

– Allez, Francesca... Cours!

Mais Francesca ne courrait pas. Elle restait là, pétrifiée.

– Robert, j'ai peur de l'avion. Jamais je ne pourrai embarquer dans cette affaire-là... Ce n'est pas un avion, c'est un jouet.

Serge nota qu'elle l'avait appelé « Robert », signe d'une -régression attribuable à un grand stress. Le temps se dégageait. Il faisait maintenant soleil, mais le vent se faisait toujours aussi vif et insistant.

– Tu as le choix, Francesca: monter dans cet avion, même s'il est petit, ou recevoir une balle dans la bouche. Allez... Viens, je t'en prie! Por favor!

– C'est de l'espagnol, ça, pas de l'italien, répliqua Francesca en s'avançant enfin d'un pas hésitant.

– Bravo! Non... Tu vas de l'autre côté, à moins que tu veuilles piloter.

Serge s'assit au poste de pilotage et s'attacha pendant que sa compagne tentait avec difficulté de monter à bord et de prendre place dans le siège du passager. Il était familier avec le Cessna 182S de Flight Simulator, mais là, il s'agissait d'un tout autre appareil.

– C'est un Cessna 175. C'est écrit sur le volant. Bon... Où démarre-t-on le moteur? Allez, on n'a pas toute la vie!

– Je ne savais pas que tu pouvais piloter, Rob... euh... Serge.

– Je suis un as de l'aviation virtuelle, même si je m'écrase parfois encore en atterrissant avec le Boeing 737.

Serge trouva le contact avec la clé déjà insérée. Il la tourna et le Cessna démarra au quart de tour. Ceci fait, il poussa légèrement la manette des gaz. L'appareil s'avança lentement et dépassa la maison des terroristes, qui formait un angle droit avec la piste gazonnée.

– J'essaie de comprendre, Robert... tu sais piloter ou non?

Serge ne répondit pas, car il venait de voir un mouvement à sa gauche, un peu derrière l'avion. C'était Lundi qui sortait de la maison en courant avec un revolver à la main. Il visa l'avion et tira.

Lorsqu'un ping se fit entendre sur la carlingue, Serge accéléra. Ce faisant, il aperçut un téléphone cellulaire placé dans un support sur le tableau de bord.

– Francesca, appelle le 611-0034 pendant que je décolle. C'est le numéro privé du sergent-détective Laramée. Dis-lui que Serge Descôteaux veut lui parler et que c'est urgent.

Aussitôt, Francesca prit le téléphone et composa le numéro. Elle se trompa et dut recommencer.

– Bon... Il faut décoller tout de suite. Si je me fie à la blague de Mercredi, la piste aurait une longueur de six cent quarante mètres. Et comme je ne suis pas au début de la piste, il faut retrancher... je dirais une centaine de mètres. Donc, cinq cent cinquante mètres de piste. Ça devrait suffire pour faire décoller ce type d'appareil. Allons-y!

Après avoir entendu un nouveau coup de feu, les deux -passagers baissèrent la tête par réflexe. Cette fois, cependant, il n'y eut aucun bruit d'impact. Quand Serge vit Mercredi faire signe à Lundi de rentrer, il se dit: « Un problème de moins! »

– Bonjour, monsieur Laramée, je suis la... fiancée de Serge Descôteaux et il veut vous parler. C'est très urgent. Nous devons décoller immédiatement parce que des terroristes nous tirent dessus. Ne quittez pas. Non, ce n'est pas une mauvaise blague. Serge Descôteaux, c'est le... enfin celui qui était poursuivi par Sergio Momento. Vous le remplacez? Attendez... Nous allons décoller. Mio Dio! Que j'ai peur! Est-ce que c'est normal, Serge, que l'avion aille tout croche comme ça?

– Je ne suis pas trop familier avec cet appareil. C'est un peu essais et erreurs, pour le moment. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que j'ai le bon RPM et pas la bonne vitesse pour décoller. J'ai un bon vent de face, alors pourquoi est-ce que je n'arrive pas à atteindre la vitesse de décollage? Je reste collé à quarante-huit nœuds. C'est peut-être à cause du gazon...

Le bout de la piste se situait maintenant à quelque deux cents mètres...

– Excusez-moi, Monsieur Laramée, Serge a de la difficulté à décoller. Si on s'écrase et qu'on meurt... Je veux vous dire... Il y a des terroristes, là où nous sommes, dans la région de Joliette, et ils planifient de commettre un attentat à la station de métro Berri-UQAM et à deux autres endroits que j'ai oubliés. Vous devez les arrêter. Non, ce n'est pas une... Mio Dio!

Plus que cent mètres de piste. Serge poussa le RPM au maximum et le Cessna 175 répondit enfin en atteignant soixante-cinq nœuds. Le bruit qui s'échappait du moteur était infernal. L'avion s'arracha de la piste et passa à dix mètres au-dessus de la cime des arbres. Lorsqu'un coup de vent brassa l'appareil, Francesca demanda:

– C'est normal?

– Je ne sais pas trop, répondit Serge. Je n'ai jamais piloté un véritable avion, seulement des avions virtuels. C'est un risque que nous prenons, toi et moi, mais c'est mieux qu'une balle dans la bouche pour toi, et la décapitation avec une faux rouillée pour moi. Passe-moi le téléphone, s'il te plaît.

– Bonjour, Sergent Laramée. Francesca vous a dit l'essentiel et je vous raconterai les détails plus tard. Quoi? Parlez plus fort, c'est bruyant, ici. Je vais diminuer la montée et le bruit devrait être moins fort. Voilà! Allez-y, posez votre question pour être sûr que c'est bien moi. La réponse, c'est mère Teresa. Satisfait? Bon! Les terroristes sont dans une Maison-Blanche. Il y a une fourgonnette blanche et une Passat blanche sur le côté, derrière une grosse clôture en bois. Non, je n'ai pas l'adresse, mais attendez deux minutes, je vais passer au-dessus et vous donner les coordonnées exactes avec le GPS de l'avion. Ils veulent aussi faire sauter l'Oratoire St-Joseph et l'Hôtel de Ville de Québec. Oui. L'Oratoire St-Joseph. J'ai eu la même réaction que vous.

Serge entreprit un long virage et l'avion descendit de neuf cent cinquante à huit cent cinquante pieds en quelques secondes. Il redressa le nez de l'appareil et réussit à prendre de l'altitude.

– Sergent Laramée, je lis... attention, c'est une longue série de chiffres, 45.9407997131348 de longitude et 73.7238998413086 de latitude. Vous avez noté? Bon, excellent! Ils vont peut-être chercher à s'enfuir... Un barrage? Parfait! Vous pouvez me rendre service? Appelez la tour de contrôle pour qu'ils me prennent en charge. Je ne sais pas comment joindre les contrôleurs. Je ne sais pas non plus comment piloter un véritable

avion, mais j'ai quand même réussi à décoller. L'atterrissage risque cependant d'être pas mal plus compliqué.

Cinq minutes plus tard, le cellulaire sonna. Francesca répondit.

– Oui? Bonjour, Monsieur Bout... Ah! Larry! Je vais lui dire. Merci. Oui ça va bien, même si ça brasse un peu.

Elle tourna la tête vers Serge pour lui dire:

– Serge, Monsieur Larry, qui est contrôleur, demande que tu prennes la fréquence 119.1 à la radio et il veut aussi que nous mettions les casques d'écoute.

Serge regarda l'altimètre qui indiquait mille deux cents pieds et la direction qui elle, affichait cent-vingt degrés, puis régla la fréquence radio sur 119.1.

– Ici Serge Descôteaux.

– À partir de maintenant, ton avion s'appellera 0466. Tu sais comment mettre le numéro dans le système pour que je puisse te localiser?

– Euh... oui.

– Donne-moi ton altitude? Ton cap?

Surpris par la familiarité du contrôleur, Serge se dit que c'était peut-être une stratégie psychologique pour le mettre en confiance.

– Mille deux cents pieds et cent-vingt degrés.

– Je te vois sur mon radar, 0466. Tu as décollé de Ste-Julienne. Serge, tu vas monter à deux mille pieds et prendre le cap deux cent quarante. Tu vas atterrir à Mirabel. C'est là que je me trouve. Est-ce que cela te convient?

– Bien sûr que oui!

Serge se concentra, leva le nez de l'avion et entreprit un long virage, pendant que Francesca, qui semblait beaucoup plus relaxe, posa sa main sur celle de son... fiancé.

– Bon. Deux mille pieds et cap deux cent quarante.

– Écoute, mon Serge, premièrement, appelle-moi Larry. Mon nom, c'est Larry Boutette, mais appelle-moi juste Larry. Serge, tu es vraiment super lucky. Tu deal avec le meilleur contrôleur de Mirabel et en prime, devine? J'ai déjà piloté un Cessna 175. La seule chose, c'est que je suis pas mal plus fluent en anglais qu'en français. Est-ce que ça te dérange?

– Non, pas vraiment.

– OK. Comment s'appelle la femme avec qui j'ai parlé?

– Francesca Pellicano. Elle est violoncelliste et compositeur.

– Bonjour, Francesca. Vous en faites pas. Vous êtes entre bonnes mains avec Larry. Écoute Serge, on va garder les affaires very very simple. Moi, je te dirige sur Mirabel et toi, tu pilotes jusqu'à Mirabel, OK? Tu vas faire tout ce que je te dirai de faire. Right? Tu vas être en approche dans huit minutes. Tu es toujours à deux mille pieds?

– Oui.

– As-tu eu de la difficulté à décoller?

– Oui j'ai eu de la difficulté, j'avais le bon RPM, mais pas la bonne vitesse de décollage. Bizarre!

– Non, ce n'est pas bizarre. Ton Cessna a encore le fameux moteur GO-300. C'est pas un direct drive. Son feature, c'est le gearbox. Par exemple, le moteur tourne à trois mille deux cents tours, mais l'hélice, elle, à deux mille quatre cents tours. Il faut le savoir. Tous les pilotes que je connais ont changé ce moteur-là, car c'est de la vraie merde.

Francesca se retourna, regarda en arrière et porta son attention sur des contenants de plastique.

– Serge, qu'est-ce qu'il y a en arrière? On dirait des contenants de lave-vitre.

Serge se retourna à son tour et pâlit.

– Monsieur Serge, tu peux commencer ta descente. Vas-y à trois cents pieds à la minute. On va y aller en douceur.

– Euh... Larry... j'ai oublié de vous dire. Je pilote l'avion que les terroristes devaient prendre pour aller faire exploser l'Oratoire St-Joseph. On vient de réaliser qu'il est plein de contenants de nitroglycérine.

– Say again...

– Je pilote une bombe de nitro, Larry.

– OK. Larry va te sortir de là. No problem! L'Oratoire -St-Joseph! Ils sont fous ces terroristes! Pense positif, mon Serge. Remonte à deux mille pieds et attends mes instructions. Garde deux cent quarante degrés.

– D'accord.

Cinq minutes plus tard, Larry reprit les ondes et dit:

– Serge, je vais te donner un circuit d'attente au-dessus de Mirabel à deux mille pieds. Réduis ta vitesse un peu, mais attention au RPM... pas en bas de deux mille neuf cents. Lève le nez un peu, check ton mix, et fais-moi un beau circuit. On vient de se renseigner: la nitro, c'est très instable... comme le caractère de mon ex! Ça, c'est une joke! La nitro peut exploser au moindre choc. Donc, on va faire le plus bel atterrissage possible; en douceur, tout en douceur, comme un pro qui pilote un jet privé de businessmen.

– Je vais essayer.

Alors que Serge se tourna vers Francesca, celle-ci se mordilla la lèvre et lui demanda:

– Penses-tu être capable?

– Je vais essayer.

Le cellulaire sonna. Il s'agissait le Sergent Laramée, qui avait de bonnes nouvelles. La police avait encerclé la maison des terroristes et se préparait à donner l'assaut. De même, les médias avaient été avertis au sujet des projets d'attentats, faisant qu'il régnait une grande frénésie au Québec. On évacuait tous les édifices à bureaux de Montréal, de Québec, de Laval et de Longueuil.

– Vous deviendrez de grandes vedettes, vous et Francesca.

– J'ai oublié de vous dire, Monsieur Laramée, le chef de l'organisation Les fils de Saladin s'appelle Ahmed Sélim. Je ne sais pas où il se trouve... en Europe, peut-être. Mais c'est lui le grand manitou. De plus, ils visaient aussi Toronto, la France, l'Allemagne et les États-Unis.

– Wow! Super important ce que vous venez de me dire, Monsieur Descôteaux. On s'en occupe. Les États-Unis! Wow! Quand ils vont apprendre ça, vous serez encore de plus grandes vedettes. Vous passerez à Oprah! Attendez-vous à ouvrir la prochaine saison de baseball au monticule avec le président Obama!

– On verra bien. Il nous reste encore à atterrir...

– Bien sûr! Ah! Des nouvelles viennent juste d'arriver. On a trouvé deux terroristes morts. Ils se sont suicidés. Un autre a été capturé vivant, un dénommé Amir Rachid.

– C’est leur chef. Mais il y en avait quatre. Il en manque un.
– On va le retrouver, ne vous en faites pas! Le FBI et la CIA vont s’en mêler. Ils vont interroger le Rachid en question et il va dire tout ce qu’il sait, et plus encore. Les Américains ne font pas dans la dentelle quand il s’agit de terrorisme. Un instant, Monsieur Descôteaux...

Le sergent Laramée revint trente secondes plus tard et enchaîna en disant:

– Monsieur Descôteaux, c’est drôle. Enfin... ce n’est pas drôle, c’est... bizarre. J’aime utiliser le mot juste, car j’étais professeur de littérature française avant de rejoindre la police. L’un des deux suicidés a été retrouvé dans la salle de bain du sous-sol. Il est mort étouffé après avoir avalé une petite culotte de femme de marque Aubade, couleur noire avec des frills. C’est insolite. Voilà le bon mot que je cherchais... Insolite. Je dois vous quitter. Bonne chance!

Serge regarda Francesca avec un grand sourire.

– Franchement, Francesca. Laisser une arme de destruction lascive dans la salle de bain du sous-sol! Qu’as-tu donc pensé!

Cela dit, il l’informa du suicide de Mardi et de la façon dont il s’y était pris pour parvenir à ses fins.

– Il avait le kick sur toi... la belle Libanaise.

– Mais quel malade! Manger ma petite culotte! Encore une chance que je l’avais lavée...

– Ça veut dire que présentement, tu n’as pas de... oh la la! C’est très érotique...

– Très drôle! Vraiment très drôle!

– Toujours à deux mille pieds? demanda Larry Boutette.

– J’étais plus bas... mais je remonte. C’est une blague. Oui! Toujours à deux mille pieds. Je commence à en avoir assez de tourner en rond... ça me rappelle ma carrière au Cégep! Et mon essence commence à baisser sérieusement.

Le contrôleur expliqua alors à Serge qu’il avait fallu boucler la région de Mirabel et évacuer tous ses habitants. Le plan d’urgence avait parfaitement fonctionné. L’aéroport de Mirabel était fermé et des équipes de sécurité et de chimistes attendaient le Cessna 175 avec de l’acétone pour neutraliser la nitro.

– Je dois vous dire une chose, Serge, enfin... deux choses. Tout d’abord, je ne vous laisserai pas tomber. Je suis avec vous with all my heart and all the way. Ensuite, il y a des journalistes en masse à Mirabel et la télévision va diffuser ton atterrissage en direct. Donc, il faut être bon. Tout le monde sait que ton Cessna est bourré de nitro. Êtes-vous prêts?

– Je suis prêt. Nous sommes prêts. Allons-y...

– Tu vas atterrir sur la vingt-quatre-zéro-six. Je vais te guider. Suis le cap zéro-cinq, toujours à deux mille pieds.

Serge sortit du circuit d’attente et se dirigea au nord. Après dix kilomètres, le contrôleur donna au Cessna le cap 90° et l’autorisa à descendre, mais en douceur, à mille deux cents pieds.

– « L’élévation »²², à Mirabel, est de deux cent soixante-dix pieds. Donc, quand tu vois trois cents pieds sur ton altimètre, ça veut dire que tu es à trente pieds d’altitude. La

²². Anglicisme. L’altitude de l’aéroport.

piste est très longue, douze mille pieds, et large de deux cents pieds. Ne te presse pas. Tu peux atterrir au milieu. Lance-toi pas à terre!

– Cap 90° et mille deux cents pieds, annonça Serge après avoir exécuté la manœuvre à la perfection.

– Serge, Francesca... connaissez-vous l'histoire du newfie qui scrappe son Cessna 175 à Mirabel et qui dit aux gars de la sécurité: ils sont bien niais, au Québec, de faire une piste de seulement deux cents pieds de long et douze mille pieds de large!

Serge rit de bon cœur et regarda Francesca qui murmura:

– Je ne la trouve pas drôle!

Serge cessa de rire et se concentra sur la manœuvre à accomplir, jusqu'à ce que le contrôleur reprenne les ondes.

– C'est une maudite bonne joke, hein? Prends maintenant le cap cent quatre-vingt. On va faire ça pendant cinq minutes. Tu peux descendre à mille pieds. Je vais t'amener ensuite directement en ligne avec la piste et tu seras à environ cinq kilomètres. OK?

– D'accord.

– Oh! J'ai oublié! fit le contrôleur devenu soudainement nerveux

Serge et Francesca eurent un pincement au cœur.

– J'ai oublié... répéta Larry. Allume tes feux de navigation.

Serge trouva aisément le commutateur « Beacon » et l'actionna.

– Serge, suis maintenant le cap deux cent quarante. Les vents sont à dix nœuds de l'ouest. Ils sont corrects, mais un peu instables. Descends à neuf cents pieds. Sors les flaps à vingt degrés et maintiens ta vitesse à soixante-dix nœuds.

Quelques instants plus tard, Larry ajouta:

– Cap 240°, volets à vingt degrés, neuf cents pieds. Soixante-dix nœuds... Parfait. Bravo, Serge. Tu es un vrai pro!

Francesca aperçut la piste au loin. Elle ôta son casque d'écoute, mit la main sur le genou de Serge et dit:

– On va réussir.

– Tu sais, Francesca, l'histoire du newfie et de la piste... C'est la même histoire que Mercredi a raconté au restaurant, celle qui m'a fait rire et qui nous a mis dans le trouble.

– Non! Pas vrai! Peut-être qu'elle serait plus drôle si elle était mieux racontée.

– Si on survit à l'atterrissage, on va s'acheter la belle maison que nous avons vue à l'île Dupas?

– Oui. Elle est magnifique! Peut-être qu'Aton va revenir...

– J'ai des doutes. Je crois qu'il est parti pour de bon.

– Serge, tu es à deux kilomètres. Descends à sept cents pieds. Tire un peu sur la manette des gaz, mais tranquillement. Je ne veux pas que tu décroches. Je veux que tu maintiennes soixante-cinq nœuds, les volets toujours à vingt degrés.

– OK. Sept cents pieds et soixante-cinq nœuds.

– Continue de descendre, Serge, tout va très bien. Ton approche est parfaite. Oh! Les vents viennent de changer de direction. Ils sont maintenant du nord-ouest... à quinze... non... à dix-huit nœuds. Ils virent au nord. Oh! We now have a different story.

Sentant que l'avion se déportait vers la gauche, Serge rectifia la direction pour tenter de se maintenir sur la piste.

– Larry, j’ai un peu de difficulté à garder l’avion en ligne avec la piste. Le vent me pousse à gauche.

– Augmente la vitesse à soixante-quinze nœuds et réduis les volets à dix degrés.

– Mon dieu, Francesca! J’ai du mal à garder le bon cap à cause du vent de travers.

– On dirait qu’on va atterrir en dehors de la piste... On est tout croche.

Pendant ce temps, les unités d’urgence de l’aéroport se préparèrent à intervenir. Un crash, voire un atterrissage violent, entraîneraient l’explosion du Cessna. Les cars de télévision ne manquaient rien de l’événement et grâce à la connexion satellite, envoyaient leur signal en temps réel à travers le monde.

– Serges, tu es en dehors de la piste. Je répète: tu es en dehors de la piste. Quelle est ton altitude?

– Deux cent quatre-vingt-douze pieds.

– Non! Ça ne va pas! Criss!

Serge ramena le Cessna sur le côté gauche de la piste. Alors que l’avion était déséquilibré, Francesca lança un petit cri aigu, puis se mit la main sur la bouche.

– Serge, on dirait que notre aile gauche va toucher le bord de la piste! réussit-elle à dire.

– Serge, Cessa 0466. Overshoot. Overshoot. Please! Serge, remonte... for Christ sake! Je vais te donner l’autre pis...

Mais Serge n’écoutait plus. Il n’était pas question pour lui de recommencer les manœuvres d’atterrissage. Il était en bordure de la piste, à deux cent quatre-vingts pieds. Il ne restait plus que dix pieds avant que l’appareil touche la piste. Il rétablit l’assiette,²³ tira la manette des gaz au maximum et ramena le volant vers lui. Le signal de décrochage retentit bruyamment dans l’avion, qui frappa durement le sol, rebondit, frappa de nouveau la piste et dérapa vers la droite. Le train avant céda et l’avion fit cent mètres sur le nez, en soulevant des étincelles. Lorsqu’il s’arrêta enfin en bordure de la piste, une fumée ocre apparut sous la carlingue. Puis ce fut le silence.

Toutes les télévisions du monde montrèrent et remontrèrent ad nauseam la scène de cet atterrissage raté.

Les véhicules d’urgence se dirigèrent vers l’appareil qui gisait, basculé vers l’avant, comme à genoux, ou comme un musulman en prières.

Larry Boutette se prit la tête entre les mains et lança un « Fuck » bien sonore.

²³. Remettre l’avion sur le plan horizontal.

CHAPITRE 42

Du côté d'Amir Rachid (2)

Les quatre terroristes étaient assis autour de la table de la cuisine. L'atmosphère était lourde de rêves brisés, de regrets et de reproches. Amir Rachid déclara d'un ton dépité:

– Voilà, mes frères, soyons honnêtes. Notre mission est un échec, un échec honteux. Qu'Allah, dans son infinie bonté, nous pardonne!

– Je crois aussi, mon frère, que le temps des petites frappes est révolu, ajouta Mercredi après avoir acquiescé de la tête. Placer une bombe ici, une autre là... Ça effraie les gens durant un certain temps, mais ça ne change pas fondamentalement les choses. On ne fera pas progresser notre cause juste et sainte à coups de cinquante ou de cent morts. Il nous faudrait l'arme nucléaire pour mettre les infidèles à genoux, comme les Américains l'ont fait avec les Japonais. C'est une chose de détruire les deux tours du World Trade Center à New York et d'endommager le Pentagone. Mais ce qu'il faut faire, c'est rayer New York et rayer Washington de la carte du monde.

– On y travaille, mon frère. Ce n'est plus qu'une question de temps. Quatre ou cinq ans, pas plus.

Pour sa part, Mardi tint un propos beaucoup moins stratégique que son collègue.

– Si les armes avaient bien fonctionné, notre mission se poursuivrait dans l'honneur.

– Je le sais, répliqua Amir Rachid, et j'en prends l'entière responsabilité. J'ai aussi cru Descôteaux et sa reconversion-bidon. Il m'a trompé parce qu'il parlait notre langue et partageait notre façon de voir les choses. Il nous connaissait aussi bien que nous-mêmes. Très fort ce Descôteaux!

Cette réflexion ne trouva écho que dans le tic-tac de l'horloge de la cuisine, une fausse antiquité qui sonnait les heures à l'aide d'un cardinal qui faisait trois fois «coucou» en sortant de sa cachette.

– Qu'est-ce qu'on fait, maintenant? demanda Lundi.

À cette question, trois têtes se tournèrent simultanément vers Amir Rachid.

– La police sera ici dans quelques minutes, une heure tout au plus, pour nous arrêter. Nous ne pouvons pas fuir ni utiliser un véhicule. Il y aura des barrages partout. Nous pouvons tenter de résister, nous avons des armes. C'est une option valable. Je vous laisse décider, mes frères. La mission a échoué et maintenant, c'est chacun pour soi. Je ne suis plus votre chef.

On put entendre une, puis plusieurs sirènes qui se rapprochaient. De toute évidence, la police ne favorisait pas l'attaque-surprise.

– Moi, je vais tenter de m'enfuir à pied avec la faux sur l'épaule, comme si j'allais la faire aiguiser. Ça devrait marcher. Je prends aussi deux grenades. S'ils m'attrapent, ils ne m'auront pas vivant. Je vais rester au Canada, en Ontario, peut-être, jusqu'à mon départ pour le Yémen ou le Pakistan.

– Bonne idée, Mercredi. J'admire ta détermination. J'ai de l'argent liquide. Prends tout ce que j'ai... dix-huit mille cinq cents dollars.

Amir se leva, retira une impressionnante liasse de dollars d'un ziploc et remit l'argent à Mercredi.

– Tu vas faire un bon bout de chemin avec ça. Bonne chance, mon frère! dit-il avant de lui donner l'accolade.

Mercredi sortit de la maison avec la faux et marcha tranquillement vers l'ouest en sifflant un air de piano qu'il avait entendu la veille à la radio. Il se souvenait même du nom de ce pianiste de génie, un certain Richard Abdel.

– Je sais ce qu'il me reste à faire, lança Mardi en se levant. Adieu, mes frères!

Il donna la main à Amir et à Lundi, puis descendit au sous-sol et gagna la salle de bain. Il s'assit sur la cuve de la toilette, serein, presque contemplatif, et dit:

– Maha, Maha, pourquoi ne m'as-tu jamais accordé la moindre attention?

Il se remémora Maha, son professeur d'arabe, une jeune Libanaise au regard coquin et avec un corps qui semblait lui lancer à haute fréquence plein de messages troublants. Il avait passé une adolescence atroce à cause d'elle. Il ne pensait qu'à elle, partout, tout le temps. Et cette Francesca était son sosie parfait. C'était Maha réincarnée. Il soupira, et sortit une petite culotte noire de sa poche, la huma longuement, la passa sur son visage en larmes et commença à l'ingurgiter. Oh! Vertigineuse douceur...

Lundi fut plus expéditif. Il alla dans la chambre à coucher principale, s'étendit sur le lit et se tira une balle dans la bouche. Louis F. avait raison. Quand on se tire une balle dans la bouche et que la tête éclate en morceaux avant d'éclabousser le plafond et les murs, on ne voit pas le film de sa vie se dérouler. On s'éteint définitivement.

Amir Rachid était maintenant seul. Ressentant une profonde tristesse et un certain détachement, comme s'il sortait de lui-même, il devenait son propre double légèrement hors foyer. Mais, pas question de se suicider. Son heure n'était pas encore venue. Il ne voulait pas non plus résister à la police et se faire bêtement tuer. C'est alors que lui vint l'idée d'échanger des informations privilégiées contre une libération rapide. Il décida donc de balancer Ahmed Sélim et de trahir les Fils de Saladin moyennant sa liberté et une nouvelle identité.

Il vit la police arriver, lourdement armée, et prendre place autour de la maison. Il entendit aussi deux hélicoptères survoler la maison. Étrangement, il pensa à Sylvie Gagnon, son épouse québécoise, réalisant maintenant qu'il avait mené une vie agréable avec elle. Une voix aigre résonna soudain dans un mauvais haut-parleur...

– Vous êtes cernés. Vous n'avez aucune chance. Sortez, les mains en l'air et couchez-vous par terre. On veut voir vos mains. On veut voir vos mains! Vous n'avez aucune chance. Rendez-vous!

Amir Rachid leva les bras et se plaça devant la fenêtre du salon, bien en vue. Une trentaine d'armes automatiques se pointèrent aussitôt sur lui et un frisson lui secoua le corps. Il ne suffirait de presque rien, peut-être le craquement d'une branche, pour qu'un policier nerveux l'abatte d'une rafale.

La police donna l'assaut et défonça les portes de la maison. Après une vérification rapide menée par des artificiers, on sortit les corps de Lundi et de Mardi et on amena Amir Rachid à l'Aéroport de St-Hubert. Une fois là, on le remit en catimini à trois agents des services antiterroristes américains. Un Learjet anonyme décolla et mit le cap sur Norfolk, puis, après un plein de carburant, sur Guantanamo.

Pour une rare fois dans sa vie, Amir Rachid avait fait un mauvais calcul. Les Américains venaient d'arrêter Ahmed Sélim à Frankfort, où il travaillait comme soudeur pour une multinationale américaine. Une excellente couverture, mais fragilisée par ses nombreuses activités nocturnes et par ses fréquentations suspectes. D'ailleurs, il était déjà

fiché par la police secrète allemande. L'information fournie par Serge Descôteaux avait permis de passer à l'action et de l'arrêter sans ménagement. On lui avait administré un sérum de vérité qui était parvenu à lui délier la langue. Après quoi, une cinquantaine d'arrestations furent effectuées dans une dizaine de pays, mettant ainsi fin aux activités des Fils de Sala ed-Din.

Amir n'était donc plus d'aucun intérêt pour les Américains. Il vivrait désormais dans l'isolement complet, sous la -surveillance étroite de militaires recrutés dans les rangs de l'extrême droite américaine, la plus patriotique et la plus névrosée que l'on puisse trouver.

Dans sa geôle, Amir Rachid pensait de plus en plus souvent à Sylvie Gagnon et à la vie heureuse qu'il menait au Canada... jusqu'à ce qu'il cesse tout simplement de penser.

Les zombis ne pensent pas!

CHAPITRE 43

« Merci d'avoir volé sur les ailes d'Air Descôteaux! »

Enfin, le Cessna 175 n'avait pas explosé.

Les secouristes de l'aéroport de Mirabel s'étaient vite amenés, conscients de l'immense danger qu'ils couraient. C'étaient des professionnels aux gestes parfaitement synchronisés et d'une efficacité remarquable. Ils aidèrent les deux passagers à sortir de l'appareil. Ces derniers étaient indemnes; pas une égratignure, pas même une ecchymose.

Étrangement, la pensée d'avoir flirté avec la mort par trois fois, et d'avoir survécu, produisait chez eux un sentiment d'euphorie et une grande fébrilité. Tellement, que les ambulanciers eurent de la difficulté à les coucher sur une civière. Serge et Francesca voulaient marcher, pour ne pas dire courir sur le tarmac. On réussit toutefois à les calmer et on les embarqua dans une ambulance qui fila vers l'hôpital de St-Jérôme, sirène hurlante. Le couple commença alors à décompresser et à ressentir une grande fatigue.

– Ouf! Nous sommes vivants, lança Francesca en se tournant vers Serge. Per miracolo! Je n'en reviens pas, poursuivit-elle en étirant le bras et en lui passant amoureusement la main dans les cheveux. Tu es un héros, tu es mon héros.

– Merci d'avoir volé sur les ailes d'Air Descôteaux. Nous espérons vous revoir bientôt.

Francesca s'esclaffa, tandis que Serge ajouta:

– N'oublie pas que c'est toi qui nous a sauvés avec la lame de rasoir.

– Nous avons été chanceux, il faut l'avouer. C'est quand ton anniversaire? Je vais te payer des cours de Pilotage 101, avec l'option « Atterrissage par vent de travers ».

– C'est dans quelques mois, le 22 février. Tu m'achèteras plutôt une canne à pêche, un bon moulinet et des Mepps Black Fury...

– Des quoi? C'est un cadeau pas mal « plate », ça! Un cadeau de gars!

– Est-ce que je dois te rappeler que je suis... un gars!

– Non, c'est inutile. Tu me l'as prouvé à de très nombreuses reprises...

– Francesca, je m'en veux encore d'avoir raté mon atterrissage. Je n'étais plus capable de contrôler l'avion et d'entendre ce foutu signal strident de décrochage. Larry allait me donner une autre piste...

– Nous sommes vivants et c'est tout ce qui compte.

– L'avion aurait pu exploser...

– Mais il n'a pas explosé. Le vent n'aurait pas cessé et nous aurions pu manquer d'essence. Je répète: nous sommes vivants et c'est tout ce qui compte.

On découvrit plus tard pourquoi l'avion n'avait pas été pulvérisé lors de l'écrasement. Le liquide, dans les contenants de plastique, n'était pas de la nitroglycérine, mais du simple glycol. -L'attentat contre l'Oratoire St-Joseph n'aurait fait qu'une victime... le pilote Mercredi. Amir Rachid s'était fait berné une fois de plus par ses « fournisseurs ».

Le sergent-détective Laramée avait parlé de vedettariat, mais le terme folie médiatique aurait été plus juste. Le standard de l'hôpital fut vite débordé d'appels venant de partout à travers le monde. Aussi, la direction ne fut pas fâchée de voir le couple s'engouffrer dans une voiture de police pour partir vers une destination inconnue.

On les conduisit au quartier général de la Sûreté du Québec à Montréal, où ils durent raconter leurs péripéties durant quatre heures à des policiers québécois, canadiens et américains. Satisfaits des renseignements obtenus, ces derniers les laissèrent partir aux environs de 20h00, après les avoir chaleureusement félicités pour leur exploit.

À la sortie, ils furent interpellés par une dénommée Marianne Lavoie, associée principale et fondatrice de la firme de relations publiques Exposant^{1o}, qui leur proposa d'organiser une conférence de presse pour raconter leur exploit au monde.

– Madame Lavoie, répondit Francesca, vous êtes bien gentille, mais nous voulons rentrer chez nous. On a essayé de nous tuer, on a eu un accident d'avion et on aurait pu sauter à la nitroglycérine. Ensuite, on a raconté notre histoire aux policiers pendant des heures. Une autre fois, peut-être. Nous avons beaucoup de sommeil à rattraper et nous préférons revenir chez nous à l'Île Dupas. Désolée.

– Fiez-vous à mon expérience, madame Pellicano et monsieur Descôteaux, insista la dame après que Serge ait acquiescé aux propos de sa compagne. Vous serez harcelés pendant des mois et vous ne pourrez aller nulle part sans vous faire demander des autographes et des entrevues. Une conférence de presse pourrait calmer le jeu. Je vais tout organiser gratuitement, car l'événement donnera une grande visibilité à ma firme. Je vous ai réservé une suite au Sheraton du Centre-ville où se tiendrait aussi la conférence de presse, demain en fin d'après-midi. Si évidemment vous êtes d'accord. Je propose 17h00. Les médias auront suffisamment de temps pour se retourner, et vous, pour vous reposer.

– Mais nous n'avons aucun autre vêtement. Tout est à Berthier... enfin... à l'Île Dupas, chez nous. Je n'ai que cette jupe et ce chemisier, et ils ont besoin d'un bon nettoyage.

– Ce n'est pas un problème. Ce soir, vous pourrez vous débrouiller avec ce que vous trouverez dans les boutiques de l'Hôtel. Mettez tout ça sur le compte de la chambre. Et demain matin, je vous emmènerai faire des emplettes, toujours à mes frais, dans les meilleurs magasins de Montréal. Vous serez parfaits pour tenir la conférence de presse.

Francesca regarda Serge, qui semblait très fatigué. La perspective de louer une voiture et de faire une heure de route facilita la décision.

– Bon! C'est d'accord. Viens, Serge, allons manger et nous reposer. À demain 11h00, Madame Lavoie.

Après quelques achats et un souper rapides, le couple gagna sa chambre et s'endormit aussitôt. Un sommeil sans rêves. Une véritable mort clinique.

Tôt le lendemain matin, le téléphone sonna. Francesca se réveilla en sursaut et prit l'appel.

– You are having a phone call from the President of the United States. Please wait.²⁴

– Santa Madonna! Serge, réveille-toi, c'est Monsieur Obama en personne qui veut nous parler. Veux-tu le prendre?

– Non, tu parles mieux l'anglais que moi.

– Hi... This is Barack Obama speaking. How are you guys?²⁵

²⁴ Vous avez un appel du Président des États-Unis. S'il vous plait, veuillez attendre.

²⁵ Ici Barack Obama. Comment allez-vous?

- Fine, Mr. President. A bit tired, but we are doing well. What about yourself?²⁶
- I just feel great! Thanks. I would like to congratulate both of you for your outstanding performance in allowing world police forces to put very dangerous terrorists under arrest.²⁷
- Well... It's nothing. No, well, what I want to say is that we have been very lucky... Serge and I.²⁸
- So we are. Michelle and I would like to invite you this coming Saturday, in three days from now, to attend a little get-together at the White house. We will be only a few friends, no more than seventy five people. We would like so much to have both of you on board and have the opportunity to congratulate you personally for what you have done for our country and for the world. Are you free to attend? Hope you are...²⁹
- Sure, Mr. President. We will be delighted to attend.³⁰
- Your trip to Washington will be finalized through our Embassy. See you Saturday.³¹
- Euh... See you Saturday.
- J'espère que je n'ai pas eu l'air trop naïveuse!
- Tu étais parfaite. Bon... qu'est-ce qu'on fait, maintenant, ma belle et combien séduisante Francesca? Tu sais, le sex appeal des pilotes d'avion est bien connu... Une femme dans chaque aéroport.
- On dirait que tu as des idées derrière la tête, toi!

²⁶ Très bien, Monsieur le Président...un peu fatigués mais nous allons bien. Et vous?

²⁷ Je vais très bien merci. Je voulais vous féliciter pour ce que vous avez fait. C'est formidable. Vous avez permis à la police de mettre sous les verrous une dangereuse bande de terroristes.

²⁸ Bien...Ce n'est rien. Non...je veux dire que nous avons été très chanceux.

²⁹ Nous aussi. Michelle et moi aimerions vous inviter à une petite fête samedi, donc dans trois jours, à la Maison-Blanche. Nous ne serons pas plus de 75 personnes. Nous souhaitons vivement votre présence. Nous pourrions ainsi avoir l'occasion de vous féliciter pour ce que vous avez fait pour notre pays et le monde. Pensez-vous pouvoir venir? J'espère que oui.

³⁰ Bien sûr, Monsieur le Président. Cela nous fera un grand plaisir d'assister à la fête.

³¹ La logistique de votre voyage sera assurée par notre ambassade. Au plaisir de vous voir samedi.

CHAPITRE 44

La conférence de presse

La conférence de presse fut organisée de main de maître par Madame Lavoie et son équipe. Serge n'avait jamais vu quelqu'un prendre des décisions aussi rapidement. Un chef d'orchestre battant de façon précise un allegro molto aux rythmes complexes.

Plus d'une centaine de journalistes se présentèrent à la conférence et il fallut à deux reprises demander une salle plus grande.

Comme prévu, la conférence, filmée par trois caméras, débuta à 17h00 précises. Les projecteurs, braqués sur les deux vedettes du jour, étaient aveuglants, ce qui les mit mal à l'aise. Deux femmes, casque d'écoute sur les oreilles, s'occupaient de la traduction simultanée dans une cabine insonorisée au fond de la salle.

– Bonjour tout le monde, commença Marianne Lavoie après s'être emparée du microphone. Welcome everybody. Je m'appelle Marianne Lavoie et je suis l'associée principale et la fondatrice de la firme de relations publiques Exposant¹⁰. J'aimerais vous présenter nos deux héros: madame Francesca Pellicano et monsieur Serge Descôteaux.

Des applaudissements nourris se firent entendre, jusqu'à ce que la relationniste reprenne...

– Leur courage et leur détermination ont permis l'arrestation et le démantèlement d'un groupe de terroristes, Les Fils d'Aladin...

– Saladin, souffla Serge.

– Euh... de Saladin, qui s'apprêtait à commettre des actes terroristes au Canada, aux États-Unis, en France et en Allemagne. Je suis certaine que vous voulez tout savoir sur leur exploit. Nous allons prendre des questions en français et en anglais, puisque nous disposons d'un service de traduction simultanée. À cet effet, vous trouverez des écouteurs sur votre siège.

– Je peux aussi répondre à des questions in italiano, ajouta Francesca.

– Et moi... en espagnol et en arabe, renchérit Serge, si vous parlez très lentement l'arabe classique.

Aussitôt, des rires fusèrent dans la salle.

– Allons-y avec la première question. Oui, vous... monsieur avec le chandail bleu.

– Monsieur Descôteaux, comment avez-vous trouvé votre première expérience aux commandes d'un avion?

– Stressante et inoubliable! répondit Serge. Piloter un avion, c'est beaucoup plus facile qu'on ne le pense. Le problème, c'est justement quand survient... un problème! En auto, vous vous garez sur l'accotement, mais dans le ciel, l'accotement, ce sont les nuages... pas très porteurs!

– Why did you learn the arabic language,³² monsieur Descôteaux? Est-ce que les Arabes et les terroristes attirent votre sympathie? demanda un journaliste bilingue qui s'exprimait avec un fort accent anglais.

L'utilisation des deux langues dans la formulation de la question créa de l'agitation dans la cabine de traduction.

³². Pourquoi avez-vous appris l'Arabe?

– Vous semblez faire une équation avec les Arabes et le terrorisme, monsieur. Or, vous faites erreur. La réalité est beaucoup plus complexe.

– Yeah... but all the terrorists are Arabs.³³

– But not all the Arabs are terrorists,³⁴ intervint Francesca.

– Une autre question? suggéra Madame Lavoie.

– Quand avez-vous eu le plus peur?

Serge répondit en premier, après avoir jeté un coup d'œil à Francesca.

– Vous posez une question très intéressante, madame. La peur est un sentiment que j'éprouve rarement. Je suis comme ça. Mais quand j'étais au sous-sol, couché et attaché à un banc, complètement immobilisé par du ruban adhésif et des cordes, et que j'ai vu un terroriste s'approcher de Francesca avec un revolver, j'ai vécu une peur morbide, névrosante, accentuée par mon incapacité d'agir. On allait tuer la femme et l'amour de ma vie et je ne pouvais absolument rien faire. C'était l'horreur!

– Quant à moi, poursuivit Francesca, j'ai vraiment eu peur quand ils ont attaché Serge sur ce fameux banc et que je voyais la faux qui allait le décapiter. J'avais bien sûr peur de mourir, mais encore plus peur de voir mon amoureux se faire tuer de la pire façon qui soit.

Sur ces mots, Serge lui prit la main. Au milieu de la salle, un homme corpulent se leva et, après avoir dédaigneusement balayé la salle du regard, se présenta.

– Pierre-Paul Dupuis, du journal L'impératif. Votre aventure, monsieur Descôteaux, c'est de l'anecdote, pour nous. Un entrefilet à mettre à la page douze.

Surpris et choqué par ce commentaire, Serge ne put s'empêcher d'intervenir un peu agressivement.

– Monsieur Dupuis, nous avons vécu une aventure où nous avons failli y laisser nos vies. Jusque-là, c'est un fait divers, je vous l'accorde. J'aimerais toutefois souligner que nous sommes parvenus à faire avorter des projets terroristes qui auraient entraîné la mort de centaines, voire de milliers de personnes dans plusieurs pays.

Puis il ajouta sur un ton sarcastique:

– Sans doute un autre fait divers à mettre en page douze de votre journal... qui s'appelle comment, déjà?

Pierre-Paul Dupuis lança un regard assassin à son interlocuteur et y alla d'une autre question, même si madame Lavoie venait de céder la parole à un autre journaliste.

– Monsieur Descôteaux, comment voyez-vous l'avenir du terrorisme et de la lutte pour l'éliminer?

Francesca se redressa sur sa chaise en se disant dans son for intérieur: « Le twitt! Plus suffisant et plus sexiste que ça, tu meurs! »

– Je suis certain, monsieur Dupuis, que Francesca a aussi une idée sur ce sujet, répondit Serge.

– Peut-être... mais c'est à vous que je m'adresse.

– Je voulais simplement souligner, très amicalement, que le sexisme et la misogynie peuvent aussi prendre des formes très civilisées. Votre question, maintenant... Je suis un professeur de psychologie expérimentale à la retraite et je ne suis pas un

³³. Oui... mais tous les terroristes sont Arabes.

³⁴. Mais ce ne sont pas tous les Arabes qui sont des terroristes.

spécialiste du terrorisme et de la géopolitique. Mais pour avoir conversé avec le chef des terroristes pendant notre captivité, je crois que nous ne les comprenons pas, que nous ne faisons aucun effort pour les comprendre et...

– Tout ça fait prêchi-prêcha, monsieur Descôteaux. Les terroristes ne méritent pas notre com-pré-hension. Ils méritent l’anéantissement pur et simple. Vous faites montre d’un sentimentalisme outrageux!

– C’est votre opinion, monsieur, et je ne la partage pas. Amir Rachid, le chef de la cellule canadienne des Fils de Saladin, se comparait à Jean Moulin. Il disait mener le même combat de résistance!

– Oh la, la! fit le journaliste avec dédain. Votre « Arachid » devrait plutôt se prendre pour Klaus Barbie, celui qui a exécuté Jean Moulin!

– Monsieur Dupuis, tant que vous et d’autres ne ferez aucun effort pour saisir le point de vue d’Amir Rachid, vous ne pourrez jamais comprendre le terrorisme ni mettre au point la meilleure façon de le contrer. Je ne vous demande pas d’approuver monsieur Rachid, mais seulement de tenter de comprendre son propos: ...pareil-à-Jean-Moulin-menant-le-même-combat.

Monsieur Dupuis soupira bruyamment en faisant non de la tête...

– Et pour comprendre, enchaîna Serge, il faut faire preuve d’humilité et d’ouverture, ce qui n’est pas donné à tout le monde, monsieur Dupuis.

– Vous souffrez du syndrome de Stockholm! lança le journaliste, fier de sa remarque.

Le ton avait monté d’un cran. Francesca prit la parole pendant que Dupuis s’assoyait et entreprenait une conversation animée avec son voisin.

– Si Serge ne leur avait pas parlé en arabe et s’il n’avait pas connu les principes fondamentaux de l’Islam, nous aurions été exécutés. Si nous voulons être efficaces et éliminer le terrorisme, il faut développer notre connaissance de ce qu’ils sont et des principes qui les animent. On peut détruire leurs camps d’entraînement à coups de bombes, mais ceux-ci seront tout simplement rebâti ailleurs. Ce qu’il faut, c’est neutraliser leur motivation et leur mode de pensée. Et pour ce faire, il faut comprendre les racines profondes de leur mouvement.

– Vous nous suggérez d’apprendre l’arabe! lança quelqu’un.

– Pas vous, non, ce serait inutile, répondit Serge, excédé. Mais ceux qui poursuivent la mission de combattre les terroristes se doivent de connaître à fond leur histoire, leur langue, leur religion et leur culture.

La salle semblait partagée sur cette question et plusieurs discussions spontanées s’entamèrent.

Madame Lavoie dut intervenir pour que la conférence de presse puisse se poursuivre dans le calme. Un homme, assis au fond de la salle, se leva et demanda:

– Cet Amir Rachid était une taupe, au Canada. Croyez-vous qu’on devrait cesser d’accueillir des immigrants arabes?

– Monsieur, connaissez-vous l’expression « Jeter le bébé avec l’eau du bain? » répliqua sèchement Francesca.

Elle et son compagnon sentaient que madame Lavoie devenait très nerveuse, du fait que la conférence de presse prenait une tournure -inattendue.

– Prochaine question, s’il vous plaît.

Celle-ci vint d’une femme assise dans la première rangée.

– Monsieur Descôteaux, on dit que Mahomet est né six cents ans après le Christ et que c’est pour cette raison que les Arabes sont en retard de six cents ans sur le monde occidental. Vous ne pouvez pas nier que le traitement fait aux femmes dans les pays musulmans est tout simplement odieux!

– Plus fort, on n’a rien entendu! entendit-on crier dans la salle.

Francesca répéta lentement la question en français et en anglais dans son micro, et poursuivit:

– Si vous le permettez, madame, je vais répondre à votre question. Je trouve évidemment abject que les femmes ne puissent pas conduire seules un véhicule et que pour ce faire, elles doivent absolument se faire accompagner par un homme, un mari ou un frère, comme c’est le cas en Arabie saoudite. J’ai horreur de voir des femmes se promener en burqa, même dans leur pays. Vous parlez de six cents ans de retard... J’aimerais vous rappeler qu’au Canada, il y a soixante-dix ans à peine, les femmes n’avaient pas le droit de vote, ne pouvaient pas autoriser une intervention chirurgicale auprès de leurs enfants, ni avoir un compte de banque. Elles devaient aussi porter un chapeau, à l’église. Ajoutons que seuls les hommes pouvaient demander le divorce. Ce n’est qu’au début du siècle dernier que le Code civil a permis aux femmes de conserver leur salaire. Oui, messieurs, vous avez bien entendu... de conserver leur salaire! Alors, madame, six cents ans de retard, c’est peut-être exagéré! Ne trouvez-vous pas?

– Bien répondu, souffla Serge à l’oreille de sa compagne.

Un long silence suivit cette tirade, ce qui rendit tout le monde mal à l’aise. Au bout d’un moment, une journaliste se hasarda à poser une question.

– Monsieur Descôteaux, madame Pellicano, quels sont vos projets? Allez-vous écrire vos mémoires?

Serge regarda Francesca qui fit non de la tête, puis répondit:

– Non, nous n’écrivons pas nos mémoires pour un événement qui a duré moins de vingt-quatre heures et que nous désirons oublier le plus rapidement possible. J’écris actuellement un roman, que j’espère terminer et publier d’ici quelques mois. Francesca est une excellente compositeuse et est présentement à terminer un magnifique poème symphonique consacré aux événements de Polytechnique.

– Et sur quoi va porter votre roman? chercha à savoir la journaliste.

– C’est un roman d’aventures qui raconte l’histoire d’un homme qui veut enrichir son expérience personnelle pour pouvoir écrire un vrai roman.

Personne ne posa de questions sur le projet musical de Francesca. Par la suite, Serge et elle durent répondre à plusieurs autres questions, tant sur leur vie personnelle et les accommodements raisonnables, que sur la guerre en Syrie. Au bout d’une heure, Marianne Lavoie jugea que la conférence de presse avait assez duré.

– Une dernière question, laissa-t-elle entendre, et ensuite, on passe au buffet...

– Quelle est la marque de votre tailleur, Madame Pellicano? Il vous va à ravir...

– Merci. Il est de Marie St-Pierre, une designer québécoise.

– Au buffet! To the buffet! lança Madame Lavoie.

La salle se leva d’un bond pour déclarer une guerre ouverte au saumon fumé, aux œufs farcis et aux crevettes, sans oublier le -mousseux qui coula à flots. Pendant ce temps, madame Lavoie alla retrouver Serge et Francesca qui se préparaient à partir.

– Je suis franchement désolée. Les gens n’ont pas compris votre message au sujet du terrorisme. Enfin, c’est comme ça. Je vous remercie de votre participation. Vous avez été très bien, très naturels. Je m’excuse encore une fois.

– Je ne suis pas sûre que nous ayons été à la hauteur, répondit Francesca. Nous avons manqué de patience à plusieurs occasions, et je le regrette.

– Oui, et ce Dupuis! Franchement! Quel homme désagréable et suffisant! ajouta Serge.

– Si vous avez besoin de moi, si je peux vous être utile, faites-moi signe, d’accord?

– Merci, madame Lavoie. Vous êtes une excellente organisatrice. Viens, Serge, nous allons maintenant rentrer chez nous...

Une jeune femme aux allures timides s’approcha de Francesca pour lui demander:

– Madame Pellicano, je peux vous parler un moment?

Elle s’exprimait dans un très bon français, mais avec un lourd accent germanique. Curieuse, Francesca s’arrêta.

– Je suis Julia Fink et je travaille pour un journal suisse qui s’appelle le Goldener Hirsch. Je suis musicienne aussi, mais pas compositrice comme vous. Je connais personnellement Frau Weber, du Künstlerisches Büro du Festival de Lucerne. Je crois qu’elle pourrait être intéressée de voir votre partition. Pouvez-vous m’en envoyer une copie par Internet?

– Euh... Ma partition n’est pas terminée. Je dois encore revoir certaines parties.

– Ce n’est pas grave, madame Pellicano. Une partition n’est jamais terminée, de toute façon. Mais Frau Weber pourra se faire une idée. Voici ma carte avec mes coordonnées.

– Merci, Madame Fink. Je verrai... Aufwidersehen.

Puis le couple quitta rapidement les lieux. Ils louèrent une auto pour quelques jours, le temps de récupérer la Passat, et regagnèrent leur maison à l’Île Dupas, où le calme, un grand calme, même, les accueillit. Enfin!

– Cette conférence de presse a été pire que mon atterrissage raté!

– Bien pire! Je n’ai jamais vu des gens aussi obtus et aussi superficiels. Jamais plus je ne participerai à un cirque pareil! Restons éloignés des médias, ça vaut mieux.

Cela dit, Francesca écouta les nombreux messages téléphoniques venant principalement de personnalités politiques: le Gouverneur général du Canada, le premier ministre du Canada, le premier ministre du Québec, le chef de cabinet du président de la France, l’ambassadeur d’Allemagne, et enfin, l’ambassadeur des États-Unis qui demandait de le rappeler pour organiser leur séjour à Washington.

– Nous aurons du travail demain, Serge. Il faudra rappeler tous ces gens.

– Et nous préparer pour notre voyage à Washington.

– Oui, j’espère que ce sera un voyage agréable et une belle expérience.

Ils se servirent un Manhattan bien tassé: trois onces de whisky, deux onces de vermouth rouge, trois gouttes d’angustura et deux cerises. Tout en buvant, ils firent ce qu’ils n’avaient jamais fait auparavant ensemble: écouter les Quatre saisons de Vivaldi. Après ce plaisir, ils allèrent se coucher.

QUATRIÈME PARTIE

LE BONHEUR... POURQUOI PAS!

CHAPITRE 45

Serge et Francesca chez Barak et Michelle Obama

Serge et Francesca arrivèrent à Washington dans un jet privé. Peu avant que l'appareil se pose au sol, le commandant vint demander à Serge s'il voulait venir dans le cockpit pour assister à la manœuvre d'atterrissage.

– C'est gentil à vous, mais je préfère rester avec Francesca.

En entendant cette réponse, celle-ci sourit et l'embrassa sur la joue. Après avoir été soumis à un dispositif de sécurité particulièrement sophistiqué, ils furent accueillis à la Maison-Blanche par un majordome. Ce dernier les conduisit dans une grande pièce faisant partie des appartements personnels des Obama et leur indiqua que c'était là une grande faveur destinée exclusivement aux invités de marque. Il ajouta qu'après la soirée, on les emmènerait au Ritz-Carlton où on leur avait réservé une luxueuse suite avec vue sur la ville.

Francesca avait décidé d'étréner sa « robe-revanche » achetée chez Holt avec la carte American Express de son ex. C'était une superbe robe fuchsia en pure soie, coupe Empire de Dior, parfaitement assortie aux accessoires qui l'accompagnaient. Pour sa part, Serge s'était acheté un chic blazer noir et un pantalon gris perle Façonnable. Le couple était magnifique.

Le majordome vint les chercher à 18h30 pile pour le cocktail. Il les guida dans la salle de bal réaménagée avec des panneaux -coulissants de façon à pouvoir contenir un petit groupe de soixante-quinze personnes. À leur demande, on leur servit un Manhattan, et ils commencèrent à se mêler aux autres invités.

– Oh! You are the French Canadian couple that saved us from an horrible terrorist attack.³⁵

Voilà ce qu'ils entendirent pendant les quarante minutes qui ont suivi, phrase à laquelle ils apprirent à répondre: « Well... we have done nothing but our duty »³⁶, réplique qui semblait plaire aux Américains.

On leur assigna une table en leur précisant qu'un autre couple, des gens très bien et très riches, les rejoindrait bientôt. À 19h15, le majordome vint les retrouver pour leur dire:

– Écoutez attentivement, car il faudra suivre le protocole à la lettre. Dans exactement quinze minutes, le Président et la Première Dame vont entrer dans la salle. Monsieur le Président vous remerciera pour votre exploit durant exactement cinq minutes. À la fin de sa courte allocution, vous vous lèverez et vous saluerez le couple présidentiel ainsi que les autres invités. Ne faites pas de gestes de la main, seulement un simple salut de la tête, puis vous vous rasseoiez. Ne vous inquiétez pas, je vous ferai signe. À 21h30, la réception sera terminée et on ira vous conduire à votre hôtel.

– Très bien! répondit un peu nerveusement le couple.

– Francesca, je dois aller à la salle de bain.

– Ne tarde pas trop. Dans dix minutes, monsieur et madame Obama vont arriver.

³⁵. Vous êtes le couple de Canadiens-Français qui nous a sauvés d'une terrible attaque terroriste.

³⁶. Nous n'avons fait que notre devoir.

– Puisque je n’ai pas à retoucher mon maquillage, considère que je suis déjà revenu!

Serge partit rapidement et demanda à un membre de la sécurité où se trouvait la toilette. Le garde lui indiqua une porte au bout du couloir. Il s’agissait d’une toilette pour une personne. Il ouvrit sa braguette et commença à uriner, quand il remarqua la page d’un journal collée au mur, juste au-dessus de l’urinoir mural. On pouvait y lire un reportage traitant de la visite des joueurs des Black Hawks de Chicago, l’équipe gagnante de la coupe Stanley, à la Maison-Blanche. Un article très intéressant avec des anecdotes truculentes. En remontant la fermeture éclair de sa braguette, la main gauche de Serge toucha du tissu... humide. Du coup, il examina son pantalon.

– Criss! Je me suis pissé dessus! Non... ce n’est pas possible! Mais quel con!

Il se regarda dans le miroir en se levant sur la pointe des pieds. La tache sombre sur son pantalon gris perle devait être visible depuis Baltimore! Il s’empara alors d’un rouleau de papier hygiénique et essaya frénétiquement d’assécher le devant du vêtement.

– La prochaine fois que je suis invité quelque part, se dit-il, je vais uriner bien assis comme une femme. Sacrament!

Le majordome frappa délicatement à la porte et indiqua au Québécois qu’il ne restait plus que cinq minutes avant que le Président et la Première Dame n’entrent dans la salle de bal.

– I know, but I... peed... Euh... I pissed on me, Sacrament! My nice grey pearl pants are all wet in the front! Tell the President to wait until I dry up.³⁷ Criss!

– Sorry? répliqua le majordome de l’autre côté de la porte.

Son anglais devenant incertain sous l’effet du stress, Serge préféra ouvrir la porte et montrer le dégât au majordome.

– Oh! I see. My God! Quick a hair dryer! Bring me a hair dryer at once! Hurry! Hurry!³⁸ ordonna-t-il dans un walkie-talkie.

Il prit le sèche-cheveux qu’une aide essoufflée vint lui apporter, se pencha et entreprit de sécher le devant du pantalon, en regardant sa montre chaque dix secondes.

– Quick! In precisely one minute the President and the First Lady will show up, for God sake.³⁹

En effet, quelques instants plus tard, une voix tonna dans le microphone.

– Ladies and Gentlemen, the President and the First Lady of the United States of America.

Aussitôt, le Président Obama et la Première Dame, Michelle Obama, firent leur entrée et saluèrent les invités avec leur plus beau sourire. Ce faisant, ils eurent droit à une ovation debout. Au même moment, Serge entra le plus discrètement possible et se faufila à côté de Francesca.

– Santa Lucia! Qu’est-ce qui s’est passé, Serge? J’étais inquiète. Le Président et madame Obama sont arrivés en même temps que toi... peut-être même un peu avant.

Serge prit un verre d’eau et une profonde inspiration.

³⁷. (Mauvais anglais) Je le sais, mais je me suis pissé dessus. Mon beau pantalon gris perle est tout mouillé en avant. Dites au Président d’attendre que je sèche!

³⁸. Je vois. Vite un sèche-cheveux. Apportez-moi un sèche-cheveux immédiatement! C’est urgent!

³⁹. Vite. Dans exactement une minute le Président et la Première dame vont arriver pour l’amour de Dieu.

– Je sais que tu vas me comprendre, expliqua-t-il, puisque tu as vécu un drame pareil très récemment... je me suis pissé dessus par inadvertance en lisant un article de journal collé sur le mur de l'urinoir. Le majordome est venu à ma rescousse et il a séché le devant du pantalon avec un sèche-cheveux. Voilà... Je t'ai tout révélé. Je n'ai pas de secrets pour toi.

Francesca lâcha un rire, un fou rire contenu, celui qui fait mal aux côtes et qui nous fait souhaiter d'être ailleurs, notamment quand on se trouve dans un salon funéraire sur le prie-Dieu devant le cercueil. Des larmes coulaient de ses yeux. Elle sortit un papier-mouchoir et s'épongea en prenant garde de ne pas ruiner son maquillage.

– Non... Tu n'as pas... Ce n'est pas vrai!

– Rater un atterrissage, ça va, ça ne me fait pas paniquer. Mais pisser sur soi juste avant de rencontrer le Président des États-Unis et sa Dame, c'est diablement stressant. J'ajouterai ceci... Moi, au moins, je n'ai pas fait comme une personne que je connais, mais que je ne nommerai pas: je n'ai pas laissé ma petite culotte dans la salle de bain. Je ne voulais pas que la femme du majordome, ou toute autre personne dépressive ou sado-maso, se suicide en s'étouffant avec...

À nouveau, Francesca ne put se contenir et partit d'un rire sonore. Du coup, les invités des tables voisines les regardèrent en fronçant les sourcils.

– Ladies and Gentlemen, you may sit down. The laughing couple over there saved the USA from a tragedy. Please, a good hand for Francesca Pellicano and Serge Descôteaux.⁴⁰

Le Président Obama vanta les mérites des deux Québécois pendant exactement cinq minutes. Fait surprenant, il connaissait dans le détail toutes leurs péripéties. Sûrement qu'il avait dû lire la transcription de l'interrogatoire policier ou un résumé transmis par la CIA ou le FBI. À la fin de l'allocution, il dit: Serge and Francesca: « I have a surprise for you ».⁴¹

Un écran géant se déploya aussitôt et on projeta en haute définition l'atterrissage en catastrophe du Cessna 175. Les invités -applaudirent et les membres de l'US Air Force présents rirent à gorge déployée en voyant l'appareil partir en dérapage à travers la piste, avant de finalement s'arrêter dans un nuage d'étincelles. Le Président reprit le podium et ajouta:

– There will be an opening soon. The Second Officer of Air Force One will retire this month. Serge, please, do not apply...⁴²

Encore une fois, une vague de rires submergea la salle. Michelle Obama, tout à fait rayonnante, s'approcha du micro à son tour.

– General, please...

Le général en chef de la US Air Force, accompagné de deux aides de camps marchant d'un pas solennel, vinrent à la table de Serge et Francesca pour remettre à chacun la médaille de la Legion of Merit à titre de Commander.

⁴⁰. Mesdames et Messieurs, vous pouvez vous rasseoir...le couple que vous voyez là-bas en train de rire a sauvé l'Amérique d'une tragédie. S'il vous plaît, applaudissons chaleureusement Francesca Pellicano et Serge Descôteaux.

⁴¹. J'ai une surprise pour vous.

⁴². Il y aura bientôt un poste de disponible...Le commandant en second d'Air Force One prend sa retraite ce mois-ci. S'il vous plaît, Serge, ne soumettez pas votre candidature.

Le couple se leva pour saluer de la tête le Président et la Première Dame. Après quoi, ils furent ovationnés durant deux longues minutes par les témoins de la scène. Puis, au signal du majordome, ils se rassirent. Michelle Obama dit alors en français:

– Mes amis, arrosons ça!

– Moi, c'est déjà fait! lança Serge à l'intention de Francesca qui s'esclaffa à nouveau.

On entendit alors un hélicoptère arriver et atterrir sur l'héliport de la Maison-Blanche.

– Ce sont vos compagnons de table qui arrivent, annonça le majordome. Il s'agit d'un ami personnel du Président. Vous verrez... c'est un homme charmant et sa nouvelle épouse est aussi très gentille.

Quelques minutes plus tard, le majordome procéda aux présentations.

– Madame Pellicano et monsieur Descôteaux, voici le Cheik Alexandre Haddad et Madame Sophie Haddad.

– Sophie! lança Serge, bouche bée.

– Serge! s'étonna Sophie, aussi bouche bée.

Après un temps de silence, Serge revit la queue de homard sous l'essuie-tout. « Bizarre, ce flashback, quand même », pensa-t-il.

– Ah! C'est vous, Monsieur Descôteaux, dit Alexandre après avoir pris place à la table en compagnie de son épouse. Sophie m'a parlé de vous. Elle vous estime... beaucoup, poursuivit-il avant d'émettre un rire bon-enfant parfaitement sincère qui alléga l'ambiance. Je suis très content de faire votre connaissance à tous les deux.

– C'est pareil pour nous, réussit à répondre Francesca, intimidée.

– Comme vous êtes charmante, madame Pellicano!, enchaîna le Cheik. On dirait même que vous avez un petit quelque chose de... libanais.

– Oui, on me l'a déjà dit. Je n'ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer, madame Haddad, même si nous avons fréquenté, vous et moi, pendant un certain temps, la famille Memento...

Sophie parut subitement mal à l'aise et son sourire se crispa l'espace d'une seconde. S'en rendant compte, Francesca enchaîna aussitôt:

– Serge m'a dit que vous aimiez beaucoup les tableaux de Borduas?

Sophie, tout comme Serge, d'ailleurs, parut surprise de la question et fit un vain effort de mémoire.

– Pas particulièrement... Vous savez... quand on a des Van Gogh et des Cézanne... dans son bateau...

Sans être désagréable, la soirée se déroula à bâtons rompus et sans rythme. Serge et le Cheik Haddad devaient briser le silence et relancer la conversation périodiquement, pendant que les femmes se tenaient sur leur garde. À un certain moment, Francesca complimenta Sophie pour sa magnifique robe.

– Merci. C'est une création exclusive de la maison Valentino de la Via Condotti, à Rome.

À plusieurs reprises, Serge se rendit compte que Sophie le regardait avec... intérêt. Il sentit même sa jambe contre la sienne. « Mais elle flirte avec moi! », se dit-il. Il lui revint en tête un poème de Baudelaire que son père, Godefroy, chantonnait sur la musique de Léo Ferré.

*Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,
Femme impure! L'ennui rend ton âme cruelle.
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,
Il te faut chaque jour un cœur au râtelier.*
(...)

Puis on entendit une musique du plus grand romantisme, une musique qui se fondait parfaitement aux conversations courtoises et polies des invités: le piano « chopinesque » de Richard Abel. Une jolie attention du Président des États-Unis d'Amérique pour ces deux héros canadiens-français qui avaient sauvé les États-Unis d'une grande catastrophe.

À 21h45, Serge et Francesca prirent congé des Haddad en récitant les salutations d'usage. Ils arrivèrent peu après au Ritz Carlton, où ils s'arrêtèrent au bar pour se commander chacun un Manhattan. Ils avaient le goût de relaxer... et de cultiver leur douce langueur.

– Il semble que Sophie ait su mettre les pieds là où il fallait pour monter dans l'échelle sociale, sourit Francesca en se tournant vers Serge.

Serge sourit sans répondre, se contentant plutôt de complimenter sa douce sur sa tenue... « Tu étais la plus belle de toutes ». Une remarque peu originale, mais toujours efficace, surtout après deux Manhattan.

Ils montèrent à leur immense suite du onzième étage et ne se gênèrent pas pour s'empêcher de dormir. L'avion ne partant qu'à 13h00 le lendemain pour l'aéroport de St-Hubert, ils avaient tout leur temps.

CHAPITRE 46

Ce soir, Serge, je vais arriver un peu plus tard.

À la mi-décembre, Serge et Francesca achetèrent à parts égales la maison tant convoitée à l'Île Dupas.

Une seule visite avait suffi pour les convaincre que c'était la maison de leur vie, de leurs rêves. Tout était parfait, un verdict confirmé par l'inspecteur en bâtiment qui trouvait qu'ils effectuaient une -excellente affaire au prix de quatre cent soixante-cinq mille -dollars.

Francesca mit sa maison en vente sur Internet et un couple de retraités de Boucherville, les Bouthillier, lui fit une offre raisonnable qu'elle accepta sans chercher à négocier davantage.

Serge et elle découvrirent que ces gens étaient des mélomanes avertis aimant surtout la musique baroque: Bach, Vivaldi, Corelli, Pergolèse. En l'espace de deux heures, les deux couples se lièrent d'amitié, après s'être découvert de multiples affinités.

– Ce sont des gens très intéressants, dit Serge après leur départ, cela va nous permettre d'avoir des amis dans la région et de socialiser.

Francesca acquiesça et réfléchit quelques instants. Soudain, son visage s'illumina.

– J'ai une idée, Serge. Pourquoi n'achèterais-tu pas un bateau? Un bateau de pêche et de promenade. Le plan d'eau est tellement beau et agréable... Qu'est-ce que tu en penses?

– C'est une excellente idée. J'ai toujours rêvé de pêcher dans une embarcation. Je ferais installer un quai en aluminium au printemps, ce qui serait plus facile à remiser l'hiver que les quais traditionnels en bois.

Le couple déménagea quelques jours après le Nouvel An. Comme leur nouvelle maison était très grande, plusieurs pièces demeuraient vides.

– Je vais m'occuper de les meubler, proposa Serge.

– Vivons un peu dans notre nouvelle maison pour y voir plus clair. Nous pourrions attendre au printemps pour acheter d'autres meubles, suggéra plutôt sa compagne, idée que Serge jugea excellente.

Francesca avait repris le travail à la boutique et mettait -progressivement en place tous ses projets de marketing. Elle avait retenu les services d'une firme spécialisée en informatique commerciale et cette dernière installa le meilleur Web interactif des détaillants de musique au Canada. Tout l'aménagement du magasin avait été revu avec beaucoup de succès, puisque plusieurs magazines de décoration spécialisés dans le commerce au détail firent des reportages sur la boutique. Elle avait plein de projets en tête, des projets qu'elle savait présenter à la pièce et au moment opportun pour ne pas effaroucher André, son patron.

Elle avait aussi retouché certains passages de sa composition, Quatorze Femmes, pour les rendre plus expressifs et plus dynamiques. Après quoi, elle avait envoyé la partition par Internet à plusieurs directeurs artistiques d'orchestres canadiens, européens et américains. À son grand étonnement, elle ne reçut aucun accusé de réception. Rien. Comme si ses envois s'étaient perdus dans le cyberspace. « Milieu bien étrange qui ignore les règles élémentaires de la politesse », pensa-t-elle.

Un matin, avant d'aller au magasin, elle ouvrit la porte du bureau de Serge...

– Comment va ton roman?

– Très bien. Il ne me reste plus que trois chapitres à écrire. Je devrais avoir terminé dans un mois. Ce sera ensuite la révision en profondeur pour m'assurer de l'homogénéité et de la cohérence de l'ensemble.

– Écoute, ce soir, je vais arriver un peu plus tard. Pourrais-tu t'occuper du souper?

– Que dirais-tu d'une bonne soupe aux fruits de mer?

– Excellent! Mais à ce temps-ci de l'année, tu devras te contenter de surgelé. Mais ça devrait être très bon. Tu m'expliqueras ce soir ce que tu auras mis dans ta recette.

Serge avait raté cette recette lors de la visite de Sophie à son appartement et il comptait bien se reprendre. Surtout, pas d'essuie-tout sur le comptoir! se dit-il, le sourire aux lèvres.

Comme il avait le temps, il prit l'auto -il s'était acheté une Volvo usagée- et alla faire son shopping à Laval. Outre les fruits de mer, il acheta du saumon fumé et une bouteille de champagne. Pourquoi pas? Une façon de pendre la crémaillère.

Il prépara la soupe en faisant appel à sa mémoire. Son unique livre de recette, La fine cuisine italienne du chef Pasquale avait brûlé dans l'incendie criminel de sa maison à la rivière Ouareau. Il dressa la table avec les assiettes et les ustensiles des grands jours. La cuisine donnait sur le Chenal aux castors et la lune donnait au paysage une apparence mystique. En cette fin d'après-midi, toute la nature semblait baigner dans une ombre bleutée.

Serge entendit finalement Francesca arriver. Il devait faire très froid, car ses pas rapides faisaient crisser la neige. Le feu de la cheminée et le champagne la réchaufferaient. Comme elle lui demanderait sans doute pourquoi ces airs de fête, il prépara sa réponse... « C'est parce que je t'aime! » Réponse toute simple, pour ne pas dire banale, qui ferait le plus bel effet.

– Serge, je suis en retard...

– Tu as les joues toutes rouges! Mais non, ma belle, tu n'es pas en retard. Tu m'avais prévenu que tu rentrerais un peu plus tard.

– Et moi je te répète que je suis en retard...

– Francesca, cinq ou dix minutes, ce n'est pas un problème. Comment trouves-tu la table?

Serge esquissa un grand sourire de satisfaction, persuadé d'avoir droit à un « Wow! Que c'est beau! Pourquoi as-tu fait cela? »

Mais le scénario fut quelque peu différent.

– Serge, j'insiste. Je suis en retard de... deux mois!

Dans de telles circonstances, une femme s'attend à ce que l'homme comprenne rapidement la situation et ne brise pas le rythme de l'annonce d'un si grand événement. Il doit y avoir une séquence d'actions-réactions rapides et à haute teneur émotive.

Or, Francesca dut attendre un peu. La phrase « Je suis en retard... de deux mois! » se perdit dans le lobe occipital de son amoureux et fit des allers-retours entre ses lobes pariétaux, pour enfin trouver un sens dans son lobe frontal. Serge comprit enfin le message, sa bouche exprimant en alternance étonnement et ravissement, comme un chanteur qui se réchauffe la mâchoire avant d'entrer en scène pour interpréter un grand air d'opéra difficile, le Largo al factotum, par exemple.

Il fut alors possible d'assister à la fois au plus pauvre et au plus riche dialogue de tout le théâtre, d'Aristophane à Tremblay, en passant par Shakespeare. Francesca et Serge se tenaient l'un en face de l'autre, comme Tony et Maria à la salle de danse dans West side story.

– Non...

– Oui...

– Non...

– Je te le dis...

– Fantastique!

– Es-tu content?

– Oui. Mais, es-tu sûre?

– Je suis sûre!

– Sûre ou certaine? Il y a toute une différence entre les deux. Être certaine... c'est plus fort qu'être sûre.

– Je suis certaine. Je sors tout juste de chez le médecin...

– Ha! C'est pour ça que tu es arrivée en retard...

– Oui. Es-tu content?

– C'est le plus beau jour de ma vie... de toute ma vie! Je n'en reviens pas! Je vais être père et toi, tu vas être mère!

– Oui! Comme je suis contente! C'est un rêve qui se réalise. Tu comprends maintenant pourquoi je ne voulais pas qu'on meuble les pièces vides tout de suite? Nous allons avoir un nouveau pensionnaire. Mais dis-moi, pourquoi as-tu fait tout ce tralala? Je vois même une bouteille de champagne. Avais-tu deviné? Wow! Que c'est beau! Quelle belle table! Pourquoi?

– Parce que j'avais simplement envie de te dire: « Je t'aime... »

La réponse qu'avait préparée Serge fit mouche. Francesca soupira et enleva son châle... découvrant ses épaules et mettant ainsi en œuvre, sans trop sans rendre compte, des millénaires de séduction féminine que l'on pourrait qualifier d'ontologique.

– Viens, mon amour! Allons fêter la bonne nouvelle.

Cela dit, elle entraîna son homme dans l'immense chambre à coucher de leur nouvelle maison...

– Tu es sûre que c'est correct pour le bébé?

– J'en suis certaine! Ne t'en fais pas, il est bien accroché!

– C'est le bonheur total!

CHAPITRE 47

Francesca et Serge à la Clinique du Contrôle de la Conformité Parentale (CCCP)

Francesca regarda la porte noire massive striée de lignes rouges. Elle hésita, puis entra la première dans le bureau exigü et surchauffé de l'infirmière de la CCCP. Serge passa la tête dans l'embrasure et la suivit d'un pas incertain. Elle avait mis son tailleur gris et son chemisier prune, les vêtements les plus sobres de sa garde-robe, et lui, son blazer noir et son pantalon gris perle. Seule une lampe sur pied à l'abat-jour orange éclairait la pièce.

– Assoyez-vous! ordonna l'infirmière sans les regarder, l'air de chercher un document dans son ordinateur.

Le couple prit place sur deux petites chaises pliantes en métal des plus inconfortables. L'un comme l'autre espérait que l'entrevue ne soit pas trop longue et pas trop difficile. Serge se tortillait sur sa chaise pour tenter de trouver une meilleure position, mais en vain.

– Bon! Le voilà! C'est le nouveau formulaire gouvernemental d'évaluation de la capacité parentale, le CCCP-IX-13. Je m'appelle Karolyne Wright, Karolyne avec un K comme dans Kafka. Je vais devoir vous poser une série de questions concernant votre capacité, comme couple, et aussi comme individus, à élever un enfant. Êtes-vous prêts? Notre démarche s'inscrit dans le cadre de l'arrêté ministériel 1017-CCCP(S)-0 qui vise par tous les moyens à supprimer les inégalités sociales attribuables aux déficiences parentales. J'espère que vous comprenez le sérieux de notre rencontre d'aujourd'hui, et des graves conséquences qui pourraient en résulter...

– Oui, répondit Francesca.

Serge s'éclaircit la gorge qui était sèche comme du papier d'émeri.

– Oui. Nous sommes prêts.

– N'oubliez pas! Une fausse déclaration ou une omission, et c'est l'échec!

Les futurs parents firent oui de la tête et se regardèrent, cherchant chez l'autre courage et réconfort. L'infirmière se pencha et retira le formulaire de l'imprimante, l'examina rapidement et le brocha dans le coin supérieur gauche. Après quoi, elle ouvrit le tiroir de son bureau et prit un stylobille aux couleurs de la CCCP, noir et rouge.

– Première question: quand le bébé a-t-il été conçu?

Francesca répondit aussi rapidement que possible pour faire bonne impression.

– D'après mes calculs, le 19 octobre. Ce peut aussi être le 20, le 21, ou même le 22. Un peu difficile à dire, nous avons été très actifs en octobre.

– Le fœtus a donc approximativement quatre mois.

L'infirmière nota -10 pour Réponse imprécise. C'est un problème courant, chez les couples trop amoureux, il y a toujours confusion quant à la date de la procréation.

– Où le bébé a-t-il été conçu?

– Vous voulez dire dans un lit, un fauteuil ou sur la table de cuisine? Quelque chose comme ça? demanda Serge.

– Non! A-t-il été conçu au Canada ou à l'étranger?

– À Washington, dans une suite du Ritz Carlton au 11^e étage. Mais ce n'est pas sûr. Nous revenions d'une soirée avec le prés...

– Contentez-vous de répondre aux questions!

– Bien, répondit docilement Francesca.

L'infirmière nota -15 pour: Conception en sol étranger.

Francesca se rendit compte qu'elle avait donné une réponse qui les désavantageait et, se sentant coupable, elle prit et serra la main de Serge. Deux mains moites et tremblantes se touchèrent alors.

– Étiez-vous sobres au moment de la conception? poursuivit l'infirmière qui pour des raisons obscures, ou du moins, qui échappaient à Serge s'adressait directement à Francesca.

– Assez sobres, oui. Nous avons pris au total trois Manhattan et une demi-bouteille de vin rouge, un Dominus 1988.

– Chacun ou les deux ensembles?

– Euh... chacun.

L'infirmière Wright nota -20.

– Ne savez-vous pas qu'une femme enceinte ne doit jamais consommer d'alcool. Jamais! Toutes les études du Gouvernement et de la CCCP sont très claires à ce sujet. Voulez-vous que votre enfant soit un attardé mental?

– Non! Je précise toutefois que lorsque nous avons pris les Manhattan et le vin, nous ne savions pas que je deviendrais enceinte le soir même, vers les 23h30.

– Moi, je dirais plutôt vers minuit. C'est plus long avec de l'alcool, précisa Serge qui, regrettant aussitôt son intervention, se mordit les lèvres.

L'infirmière Wright leur jeta un regard glacial, puis continua l'entretien.

– Avant ou après la conception, est-ce qu'il y a eu des événements stressants pour vous, madame Pellicano, ou pour vous, monsieur Descôteaux?

– Des événements stressants? Hum... Non... Je ne vois pas. Ah! Mais si on y réfléchit bien... Oui, oui... en effet. Il y a eu, bien sûr, notre enlèvement commis par des terroristes, les deux tentatives de meurtre sur Francesca, les deux fois qu'on a menacé de me décapiter avec une faux rouillée, notre fuite en Cessna 175 dont le moteur G0-300 n'avait pas été changé et qu'on croyait bourré de nitroglycérine, puis le crash à l'atterrissage. J'ajouterais que j'ai subi un très grand stress quand bien involontairement, j'ai uriné sur mon beau pantalon gris perle chez les Obama. Il s'agit du pantalon que je porte actuellement, mais rassurez-vous, il a été nettoyé depuis. Mais à part ces quelques événements, non, je ne vois pas...

L'infirmière nota -50.

Il était plutôt évident que le couple Pellicano-Descôteaux avait échoué l'examen. L'infirmière continua malgré tout l'interrogatoire. Par professionnalisme et par sens du devoir, bien sûr, mais aussi, parce qu'elle se disait que l'entrevue risquait d'être enregistrée par la direction de la CCCP qui n'entendait pas à rire avec quoi que ce soit.

– Quel âge avez-vous tous les deux?

– Moi, j'ai trente-sept ans et Serge, mon conjoint et le père de l'enfant, enfin... du fœtus, cinquante et un...

– Oui, je vais avoir cinquante-deux ans dans trois jours, le 22 février. Le même jour que l'anniversaire de Chopin; belle musique de piano mais très mauvais orchestrateur...

– Vous rendez-vous compte, monsieur Descôteaux, que vous aurez soixante-sept ans bien sonnés quand l'enfant n'aura que quinze ans? lança Karolyne Wright en avançant la tête.

– C'est juste, car cinquante-deux ans plus quinze ans font bien soixante-sept ans. Vous avez parfaitement raison. On peut même en faire la preuve: soixante-sept ans moins quinze ans, ça donne mon âge, cinquante-deux ans. Enfin l'âge que j'aurai le 22 février... dans trois jours.

– Mais Serge, mon conjoint, et le père du fœtus, intervint aussitôt Francesca, est très vigoureux. En fait, beaucoup plus vigoureux que mon ex-mari, pourtant treize ans plus jeune. Il fait de la course à pied et de la pêche, beaucoup de pêche. Ça tient en forme!

– Vous, madame, à trente-sept ans, ne savez-vous pas que soixante-treize pour cent des femmes de votre âge ont des problèmes, des gros problèmes, lors de l'accouchement?

– Non. Quel genre de problèmes?

Plutôt que de répondre, l'infirmière enregistra un -15.

– Qu'est-ce que vous faites comme travail, monsieur Descôteaux?

– J'étais professeur au Collège René-Lévesque. J'enseignais la psychologie expérimentale. Je suis à la retraite depuis trois ans et actuellement, j'écris un livre... un roman. Je l'ai presque terminé. Il ne me reste plus que deux petits chapitres à écrire et à réviser le tout avant de l'envoyer aux éditeurs. Il devrait être publié l'automne prochain... enfin, je le souhaite.

– Vous étiez syndiqué, Monsieur Descôteaux?

– Oui. Tout à fait. Très syndiqué. Plus syndiqué que ça... tu chantes l'Internationale aux heures, ce qui risque de devenir fatigant, à la longue, autant pour ceux qui la chantent que pour ceux qui l'écoutent.

Suite à cette réponse, l'infirmière ajouta +10 à la fiche du couple.

– Quand cesserez-vous de travailler, Madame Pellicano, si ce n'est pas déjà fait, comme la CCCP le recommande?

– Je compte arrêter au septième ou au huitième mois de ma grossesse, prendre un congé d'une dizaine de mois et recommencer le travail. André, mon employeur, est d'accord. Serge garderait le bébé et on pourrait aussi avoir recours aux services d'une gardienne lors de nos sorties à l'extérieur. Je veux aussi accepter de nouveau des contrats de pigiste comme violoncelliste. J'ai d'ailleurs reçu une offre pour jouer occasionnellement dans le petit orchestre de Richard Abel et...

– Madame Pellicano, ragea l'infirmière Wright le visage tout rouge, un psychiatre engagé par la CCCP vient de déclarer que la place de la mère, c'est à la maison, auprès de ses enfants, et non au travail à se démener comme une esclave. Vous ne voulez pas que votre enfant se développe normalement? C'est ça? Vous voulez qu'il traîne toute sa vie un important déficit affectif et qu'il batte et agresse les femmes, si jamais c'était un garçon?

– Non, bien sûr que non! Mais j'aime mon travail, comme j'aime aussi jouer au sein d'un orchestre symphonique. C'est très valorisant.

Ici, l'infirmière nota -40. Serge, fort de ses cours de sociologie, risqua une question.

– Ne craignez-vous pas, madame, que les femmes régressent aux années quarante avec ces théories de la « mère à la maison »?

Se voyant crucifier du regard par l’infirmière, il devint penaud et baissa la tête.

– Souhaitez-vous avoir une fille ou un garçon?

Serge leva rapidement la main à la manière d’un élève talentueux, un premier de classe, généralement boutonneux, qui connaît toutes les réponses.

– Je n’ai pas de préférence, pourvu que le bébé soit en santé!

– Et vous, madame Pellicano?

– Je ne sais pas... un garçon, peut-être. Serge pourrait pêcher avec lui. Ils seraient ainsi très proches l’un de l’autre. Je le sens. Les filles aiment moins la pêche, car elles n’aiment pas manipuler des lombrics, qu’on appelle à tort des vers de terre.

– Cela ne fait rien, Francesca, une fille pourrait très bien pêcher avec des lombrics si elle portait des gants chirurgicaux, ou encore, pêcher avec des leurres artificiels...

L’infirmière soupira et nota -10. Elle regarda alternativement Serge et Francesca, garda le silence pendant plusieurs secondes, puis lança une dernière question, celle dont une mauvaise réponse ne pardonne pas, soit « la question qui tue »...

– Pendant combien de temps allez-vous allaiter l’enfant, madame Pellicano?

Bien que Serge pensait que le « Madame Pellicano » était de trop dans la question, il s’abstint de le mentionner. Ayant en effet le vague sentiment que l’examen n’était pas très positif, il ne voulait pas perdre des points supplémentaires pour Mauvaise attitude.

– Je ne suis pas sûre d’allaiter... j’hésite. J’aimerais que Serge joue un rôle très actif auprès du bébé, ce que permettrait le biberon. Ce serait aussi plus facile, pour moi. Je n’ai pas été nourrie au sein. Ma mère avait l’habitude de dire... Non sono una giovenca;⁴³ donc je...

L’infirmière éleva le ton au point de presque crier, et interrompit Francesca...

– Madame Pellicano! Primo, je me fous de ce que votre mère ait pu faire ou dire! Secundo, voyez-vous le drapeau de l’Italie dans ce bureau? Hein? Le voyez-vous? Non! Vous ne le voyez pas parce que vous êtes ici au Canada. Pas en Italie! Alors, ne me parlez pas en italien! Vous n’êtes autorisée qu’à parler le français ou l’anglais, les deux seules langues officielles du Canada.

Remarquant que Francesca se retenait pour ne pas pleurer, Serge lui envoya un regard réconfortant.

– Madame Pellicano, comme l’affirment si bien le Gouvernement, la Leche League et la CCCP, le lait maternel est le seul. Il n’y en a jamais eu d’autre, et il n’y en aura jamais d’autre!

– Tiens! réagit aussitôt Serge. C’est une formule empruntée au Coran, ça... Intéressant comme analogie!

L’infirmière Wright se leva lentement, très lentement; la scène était terrifiante. D’abord à cause de la lumière orange et des ombres bigarrées qui ne cessaient de remuer sur le mur derrière elle, et ensuite, parce que la dame devait bien faire dans les cent kilos et mesurer un mètre quatre-vingt. Une énorme créature à la figure carrée! Elle ouvrit la

⁴³. Je ne suis pas une génisse.

bouche aussi ronde qu'un fumeur voulant faire des ronds avec la fumée de sa cigarette et hurla:

– Monsieur Descôteaux, vous pouvez vous mettre le Coran là où je pense!

– Là, vous blasphémez, madame Kafka. Ce n'est pas bien. Il faut respecter les autres, leur religion et leurs croyances. C'est d'ailleurs un principe que nous comptons inculquer à notre enfant: le respect et la tolérance.

– Monsieur Descôteaux et Madame Pellicano, répliqua l'infirmière en inspirant aussi longuement que si elle s'apprêtait à traverser une piscine olympique en nageant sous l'eau, ne savez-vous pas que le lait maternel prévient... tous les cancers, la tuberculose, la jaunisse, la migraine, l'hydronéphrose, le mal de gorge, la gangrène, le bec de lièvre, la dégénérescence maculaire, le diabète, la diarrhée, la danse de St-Guy, l'anévrisme, les tumeurs au cerveau...

Elle prit une autre grande inspiration sifflante et poursuivit:

–...l'ischémie, l'endocardite, l'infarctus, l'urticaire, l'incontinence, le zona, l'eczéma, l'asthme, la rosacée, la rougeole, la jaunisse (Elle l'avait déjà dit!), l'hépatite, l'anguillulose, la gale, les phycomycoses, la plaque dentaire, l'herpès, la gonorrhée et la maladie de Creutzfeldt-Jakob?

– On dirait une réclame d'acupuncture, avança timidement Francesca.

Serge prit la parole pendant que l'infirmière courrait après son souffle et se rassoyait.

– Écoutez, madame, comme Francesca, j'ai été moi-même nourri au biberon, avec du Similac ou de l'Enfalac... je ne m'en souviens plus... et je n'ai jamais été malade ou même alité. J'ai une santé de fer. J'ai fait du karaté, je joue de la clarinette en si bémol, au tennis sur table et je parle quatre langues, dont l'arabe classique.

– Le Gouvernement le dit, la Leche League le dit et la CCCP le dit: le lait maternel, c'est complet et c'est ce qu'il y a de mieux! Il n'y a pas à discuter! C'est démontré! C'est scientifique! Toutes les études que nous avons commandées et financées le prouvent.

– Pourquoi, alors, les femmes qui allaitent doivent-elles prendre des suppléments de vitamine D? C'est donc la preuve que ce n'est pas si...

– Taisez-vous! Hérétique! Analphabète! « Feuministe »!

L'infirmière nota -50 et fit un rapide calcul. Étant loin d'avoir atteint le seuil de passage de +30, le couple Pellicano-Descôteaux était donc recalé.

Le verdict fut implacable. L'infirmière Karolyne Wright, vierge et célibataire de son état, enleva sa coiffe blanche, qui arborait une toute petite effigie de la CCCP sur le devant, se leva, redressa majestueusement le buste, puis les épaules et la tête. Ceci fait, elle déclara d'une voix forte et stridente en regardant le plafond:

– **Madame Pellicano, vous ne pouvez pas garder le bébé.**

Après quoi, elle cria dans un interphone: « **Sécurité Code 30! Urgent!** »

Aussitôt, des pas résonnèrent lourdement dans le couloir. Trois immenses Noirs en uniforme noir et rouge de la CCCP arrivèrent en courant et se saisirent du couple. Un des gardes attacha Francesca à sa petite chaise de métal, tandis que les deux autres maîtrisaient Serge avant de le ligoter sans ménagement à un banc. Un chirurgien vêtu d'une chienne noire et rouge et affichant les mêmes traits que Mardi s'approcha de Francesca avec un scalpel...

– Je vais te faire une jolie césarienne, ma belle Libanaise!

– **NON... NON... NON... NOOOON...**

– Francesca, réveille-toi... Tu fais un cauchemar! Francesca, qu'est-ce qui s'est passé? Viens près de moi...

Après quelques instants, Serge ajouta d'une voix douce:

– Je vais t'apporter un verre d'eau et une débarbouillette d'eau froide.

– Serge, raconta Francesca, j'ai fait un très mauvais rêve. Un cauchemar. Je m'excuse de t'avoir réveillé. C'était effrayant!

Serge la prit dans ses bras et après cinq minutes, elle s'endormit, épuisée par son rêve qui lui avait paru si réel... trop réel.

CHAPITRE 48

Invitation à Lucerne

Juste avant de franchir la porte pour aller à Montréal participer à un atelier de formation sur les dernières tendances en marketing, Francesca avait lancé:

– Serge, pourquoi n'appellerais-tu pas ta mère, aujourd'hui? Tu avais dit que tu le ferais... Plus tu attends, plus ce sera pénible de le faire. Bye. À ce soir...

– Ouais... A stasera, Francesca!

Serge avait sans cesse remis cet appel au lendemain, car c'était très pénible, pour lui, de le faire. Une coloscopie sans anesthésie. Seulement le fait d'y penser lui donnait un début de migraine et des rougeurs aux avant-bras.

En cette journée, il se donna alors deux objectifs: réviser le dernier chapitre de son roman et appeler sa mère à 14 heures précises. Pas une minute de plus.

À 14 heures, il composa le numéro en soupirant.

– Euh... Allooo...

Étonné d'entendre une voix aussi vieille et aussi hésitante, il ressentit immédiatement un mélange de culpabilité et de tristesse. Lorsqu'il sentit les larmes lui monter aux yeux, il faillit raccrocher.

– Maman, c'est moi.

– Serge? C'est toi? Un instant, je vais fermer la télévision.

Serge entendait le son envahissant d'un téléviseur qui aurait rendu difficile, voire impossible, toute conversation. Il attendit une bonne minute, jusqu'à ce que sa mère lui dise:

– Serge, je ne trouvais pas le bon piton. Les pitons de la manette de la TV sont tous usés. Il faudrait que tu m'arranges ça.

– Il faudrait peut-être changer la télécommande.

– Pourquoi payer quand c'est encore bon?

– Oui, c'est vrai. Je verrai ce que je peux faire.

– Tu m'as appelée juste au bon moment, j'allais me faire tremper les pieds dans de l'eau de javel à cause de mes orteils. Imagine-toi donc qu'avant, j'avais mal à seulement un orteil, mais maintenant, j'ai mal à tous les orteils des deux pieds, sauf le petit du pied droit. Ma vue a beaucoup diminué, aussi, je ne suis plus capable de lire. Moi qui aimais tant ça!

– Oui, je sais.

– ... Et en plus, je m'en viens sourde. Ils appellent ça l'âge d'or, mais c'est plutôt l'âge de la misère. Et toi? As-tu fait un beau voyage?

– Oui, un beau voyage. Il m'est arrivé toutes sortes d'aventures.

–...

– Maman, j'ai maintenant une fiancée. Elle s'appelle Francesca Pellicano. Nous vivons ensemble dans la région de Berthier.

– C'est où ça?

– Sur la rive nord du Saint-Laurent, juste avant d'arriver à Trois-Rivières. C'est à 50 minutes de Montréal.

– Ah!

– Et aussi, tu vas être grand-mère. Nous attendons un enfant.

– Ta Piticano, c’est une Italienne que tu as rencontrée durant ton voyage et que tu as ramenée ici?

– Francesca **Pellicano**, maman. Non, elle est née ici. Elle devrait accoucher à la mi-juillet. Elle aimerait beaucoup te voir, et moi aussi, regretta de mentir Serge en fermant les yeux.

– Appelez-moi avant. Je ne suis pas toujours sur mon trente-six. Des fois, aussi, la vaisselle traîne...

– D’accord, maman. Que dirais-tu si on allait te voir dimanche prochain, vers les 14 heures? Mais on ne resterait pas pour le souper, car Francesca travaille tôt le lendemain. J’aimerais beaucoup que tu la rencontres.

– Tu aurais dû prendre une Canadienne plutôt qu’une Italienne. Ce n’est pourtant pas le choix qui manque et tu es un très bel homme... Est-ce qu’elle parle le français, au moins?

– Oui, maman. Un excellent français avec juste un petit accent qui la rend encore plus sympathique. C’est une musicienne; elle joue du violoncelle, et c’est aussi une excellente compositrice.

– Serge, ça sonne à la porte, ça doit être Monsieur Gélinas... Rappelle-moi plus tard.

– Oui, mam...

Mais Lise venait de raccrocher.

N’arrivant plus à se concentrer sur son roman, Serge décida de prendre une longue marche. Peu à peu, le stress s’estompa et il se sentit plus serein, plus calme.

Quand il rentra, le répondeur clignotait. C’était un dénommé Nigel Thornwaite qui avait appelé de Lucerne, en Suisse. Il demandait à ce que madame Francesca Pellicano, la compositrice, le rappelle le plus rapidement possible. Il s’exprimait dans un bon français, mais teinté d’un curieux mélange d’accents britannique et allemand. Bien sûr, il avait laissé son numéro.

Au retour de Francesca, Serge lui annonça qu’elle avait reçu un appel de Lucerne. Il garda toutefois le silence au sujet de l’appel qu’il avait passé à sa mère.

– Je me demande bien de quoi il peut s’agir?

– Peut-être que le Festival veut programmer ta musique.

– Ça me surprendrait beaucoup. Je ne suis pas certaine que ma musique soit si bonne.

Le lendemain matin, intriguée, anxieuse et fébrile, Francesca rappela Nigel Thornwaite.

– Mister Nigel Thornwaite, please.

– Sir Nigel Thornwaite... and you are?

– Francesca Pellicano. I am calling from Canada, returning his call.⁴⁴

– Ein... one moment, please.

Francesca entendit alors une voix d’intercom qui disait: « Ein anruft aus Kanada für Herr Doktor Thornwaite. Linie Drei »⁴⁵

Au bout de deux minutes, une voix de basse toute essoufflée répondit.

⁴⁴. J’appelle du Canada. Je retourne son appel.

⁴⁵. Un appel du Canada pour le Docteur Thornwaite. Ligne trois.

– Madame Pellicano?

– Oui.

– Madame Pellicano, bonjour. Comment allez-vous, chère madame?

Sans attendre la réponse, l'homme poursuivit:

– Je suis l'assistant de Maestro Abbado et pianiste répétiteur au Festival de Lucerne. Nous avons une très bonne nouvelle pour vous, madame Pellicano. Nous voulons jouer votre musique 14 Femmes au Festival de Lucerne, les 3 et 4 avril prochains, et la reprendre à nouveau au mois d'août. Maestro Abbado a beaucoup aimé votre œuvre, et moi aussi. Nous vous appelons un peu tard, mais nous n'avons votre partition que depuis très peu de temps.

– Vous allez jouer ma musique? demanda Francesca, ébahie.

– Oui. Votre musique est très bonne, excellente même. En avril, nous la jouerons avec la 2e symphonie de Mahler. En août, elle sera programmée avec The Unanswered Question, de Charles Yves, et les Kindertotenlieder, de Mahler. C'est maestro Abbado qui va diriger l'Orchestre du Festival de Lucerne, un excellent orchestre formé des meilleurs musiciens d'Europe. Madame Anna Larsson chantera la partie de mezzo. Nous souhaiterions vous avoir avec nous durant la semaine précédant le concert pour les répétitions. Est-ce possible? Tous vos frais de transport et de séjour seront bien sûr payés par le Lucerne Festival.

– Oui, bien sûr. Mon... mari viendra avec moi.

– Nous serons ravis de le connaître. Est-il également compositeur?

– Non, il est romancier. Il joue aussi de la clarinette, mais en amateur seulement.

– Avez-vous votre partition près de vous? Si vous avez le temps, j'aurais quelques petites remarques à vous faire.

Francesca courut chercher la partition et reprit le téléphone. Pendant ce temps, Serge se tenait à ses côtés, prêt à jouer les chevaliers servants.

– C'est formidable, lui souffla-t-il à l'oreille.

– Oui. Je ne peux pas le croire.

Puis Serge alla à la cuisine chercher un verre d'eau, qu'il déposa sur la table près du téléphone. Francesca le remercia de la tête et dit à son interlocuteur:

– Sir Thornwaite, j'ai la partition en main.

– Gut! 1er mouvement, 4e temps de la mesure 7 et les mesure 8 et 9. Avez-vous pensé, madame Pellicano, à donner ce thème, qui est superbe!, au premier hautbois seulement, plutôt qu'aux quatre groupes d'instruments à vent, flûtes, hautbois, clarinettes et bassons? Je crois que ce serait mieux ainsi... ce serait plus clair, plus déclamatoire et plus dramatique. Nous avons à l'orchestre le meilleur hautboïste au monde, Albrecht Meyer. Il vient du Berliner Philharmoniker. Il jouera cela de façon divine. Vous ne le regretterez pas.

– Oui. Vous avez raison. Je vais faire le changement. Cela devrait très bien marcher.

– Excellent. Maintenant, allez au 2e mouvement, 3e temps, mesure 46, et même commentaire pour la mesure 49. Vous avez là des tuttis d'orchestre sur deux notes, une quarte, do et fa. Tout est octavié sur ces deux notes par les différents groupes d'instruments. À mon avis, ce serait plus riche, du point de vue harmonique, si vous utilisiez, par exemple, un accord de septième.

– Je vois... Non, plutôt un accord de neuvième augmentée. Oui, c'est ce que je vais faire.

– Vous avez raison. Un accord de neuvième augmentée, ce serait encore mieux. Votre partition est magnifique. Faites les parties séparées des instruments et envoyez-les-moi la semaine prochaine à l'adresse du Festival, par UPS ou par Fedex, avec les modifications dont nous venons de parler.

– Très bien.

– Réservez vos billets d'avion et de notre côté, nous réserverons votre chambre d'hôtel. Ce sera un plaisir de travailler avec vous, madame Pellicano, et aussi, de rencontrer votre mari.

Puis Sir Nigel Thornwaite raccrocha après les formules de politesse d'usage.

– Sommes-nous le 1er avril? Je crois que c'est un poisson d'avril. Serge, ma musique va être jouée au Festival de Lucerne et deux fois plutôt qu'une!

– C'est extraordinaire, ma Francesca.

– À qui le dis-tu! Tu viens avec moi. Nous arriverons deux ou trois jours à l'avance et ainsi, nous pourrons visiter Zurich. Il y a un tableau, au Stadtmuseum, que j'ai toujours voulu voir, le Liebespaar de Kokoschka. C'est ce tableau qui a mis fin à l'idylle entre Alma Mahler et l'architecte Gropius, qui a reconnu Alma et Kokoschka dans le tableau. Il n'a pas trop apprécié.

– Tu parles d'une histoire. J'adore l'expressionnisme allemand! Donc, on parle du...

– Arrivée à Zurich le 26 mars, donc départ le 25 de Dorval. On pourrait revenir le 7 avril... Qu'en penses-tu?

– Il faut fêter ça... Je suggère que nous allions au Restaurant Chez Slimane. Pourquoi pas? Je sais que nous sommes jeudi, mais voyons s'ils ont quand même de la place.

– Si on se fait encore enlever par des terroristes, je veux que tu me promettes qu'on n'y retournera plus...

– Promis.

Le couple rit et s'enlça. Comble de chance, il y avait encore des tables libres Chez Slimane. Toutefois, ils choisirent une autre table que celle où ils étaient assis lors de leur précédente visite. Durant le repas, ils parlèrent à peine de leur mésaventure et de l'appel de Serge à sa mère. Francesca ayant deviné que la conversation n'avait pas été très positive, elle n'insista pas.

– Demain, informa Serge, nous recevrons les fauteuils pour le séjour, la salle de musique, la bibliothèque et... le mobilier pour la chambre du bébé.

– J'ai hâte de voir ça!

– Comment l'appellerons-nous?

– Voici ce que je propose... Si c'est un garçon, tu choisis le nom et si c'est une fille, ce sera moi.

– D'accord. Si nous avons un garçon, j'aimerais qu'il s'appelle Alexandre. C'est un nom que mon père affectionnait tout particulièrement. Il voulait même m'appeler ainsi.

– Un très beau nom. Si c'est une fille, je l'appellerai Benita, en souvenir de Benito Mussolini, l'idole de mon arrière-grand-père.

– Benita?

- C'est une blague... que dirais-tu de Marie-Hélène? J'ai toujours aimé ce nom.
- J'aime bien aussi Sabrina et Catarina... des prénoms italiens, mais si tu préfères Marie-Hélène...

CHAPITRE 49

Serge, tu as deux messages...

Serge déposa Alexandre avec d'infinies précautions dans le carrosse, comme s'il avait peur que le bébé d'un mois se désarticule et se rompe. Il le contempla longuement, avant d'entreprendre sa promenade quotidienne dans le Rang de l'Île Dupas, une route qui longeait le Chenal aux Castors.

Alexandre avait les yeux grand ouverts et dévisageait son père avec un air perplexe, comme s'il se disait « Mais, j'ai déjà vu cette tête quelque part... ». Au bout de cent mètres, il s'endormit profondément.

Serge écourta son circuit habituel en raison de la grande chaleur. On était à la mi-août, en pleine canicule. Il salua au passage les Bouthillier, qui avaient emménagé deux mois plus tôt dans l'ancienne maison de Francesca.

Dès qu'elle le vit revenir, Francesca sortit sur le balcon et lui envoya la main. Il lui sourit et mit un doigt sur sa bouche pour signifier que le bébé dormait encore. C'est pourquoi elle chuchota:

– Tu as deux messages: la résidence de ta mère et Louis Forget. J'ai noté les numéros de téléphone.

– D'accord, j'appelle tout de suite.

CHAPITRE 50

... et le paysage s'embrasa.

Après des mois de silence, Louis F. avait enfin donné signe de vie. Heureux de renouer avec son ami l'enfance, Serge l'avait chaleureusement invité à la maison et Louis avait accepté avec enthousiasme. Il fut toutefois convenu qu'au moment de leurs retrouvailles, ils ne parleraient pas des terroristes et n'évoqueraient pas ces souvenirs.

Ces événements furent une source indéniable -d'enrichissement psychologique pour Serge et Francesca, mais il fallait maintenant tourner la page pour éviter qu'ils occupent toute la place et influencent indûment leur vie. C'est le conseil qu'avait donné à Serge une -collègue psychologue spécialisée en neuroscience, rencontrée par hasard à l'épicerie. Elle avait même ajouté: « Si toi et Francesca reparlez de ces évènements, faites-le sous le signe de l'humour. » Un conseil qui avait étonné Serge, mais qu'ils avaient suivi pour leur plus grand bonheur. Aucune séquelle. Même que Francesca riait de bon cœur chaque fois que Serge l'appelait « sa belle Libanaise ».

Louis arriva comme prévu à 14h30, au volant d'une voiture de location communautaire. Serge le présenta à Francesca qui lui réserva un très bon accueil. Les deux amis montèrent ensuite à bord du bateau pour faire une excursion dans les îles de Berthier. Une belle occasion de se retrouver et de fraterniser.

À leur retour, un excellent souper à l'italienne préparé par Francesca les attendrait.

– Nous n'allons être que trois personnes. Pas dix! lui avait signalé Serge, moqueur, en voyant l'abondance de mets peu avant leur départ.

– Il en restera pour les prochains jours, avait alors rétorqué Francesca en riant.

En ce bel après-midi d'octobre, une brise légère soufflait de l'ouest et seulement quelques nuages découpaient le ciel. Les couleurs étaient tardives et n'avaient pas encore commencé à s'affirmer, bien que l'on voyait ici et là des taches de jaune et d'orangé sertir le paysage.

Après avoir fait un aller-retour dans le Chenal-du-Moine et navigué pendant une heure dans le Lac Saint-Pierre, Serge jeta l'ancre près d'une héronnière située du côté nord.

Les deux amis s'installèrent confortablement dans l'embarcation.

– Merci de m'avoir envoyé le manuscrit de ton roman, Serge. Il est génial. J'ai adoré. Il paraîtra quand?

– Dans un mois. Juste à temps pour le Salon du livre de Montréal. Mais tu exagères: mon roman est bon, mais il n'est pas génial. Il ne changera aucune vie. Un livre génial, selon moi, doit amener les lecteurs à changer leurs attitudes et leurs comportements. Mon roman, c'est plutôt un bon divertissement. C'est comme ça que je l'ai conçu, et c'est comme ça que je l'ai écrit.

– Tu as peut-être raison. C'est en effet beaucoup demander à ce genre littéraire de changer la vie des gens. Un roman ne se prête pas beaucoup aux effets en profondeur. Est-ce que tu en connais un qui aurait eu cet impact? Personnellement, je n'en vois pas!

– Toilette pour femmes, de Marilyn French?

– Possible. Mais je ne l'ai pas lu.

Une forte vague vint frapper le bateau par le travers et le Bayliner 28,5 effectua de dangereux roulis. Les deux passagers durent s'agripper au plat-bord pour ne pas tomber de leur siège.

– Encore un cargo qui ne respecte pas les limites de vitesse! C'est un grand facteur d'érosion des berges, et c'est aussi très dangereux pour les autres embarcations.

Louis reprit le fil de ses idées et enchaîna:

– Une belle trouvaille, Aton, le Chat métaphysique! Francesca est allergique aux chats, mais pas à Aton. Il anticipe même les appels téléphoniques. Il agit aussi comme ange-gardien et quitte définitivement la scène quand tout redevient normal et sécuritaire. Mais ce qui est génial, c'est que la dernière fois qu'on le voit, Aton part vers l'amont. On sait tous, enfin ceux qui ont terminé leur cours primaire!, que le pharaon Akhenaton, monothéiste avant l'heure, vouait un culte exclusif à Aton. Lorsqu'il est décédé, l'Égypte est revenue au culte de multiples divinités, dont Amon. Ta phrase fait donc allusion au passage d'Aton à Amon. Félicitations, Serge. Très fort. Bravo!

Serge sourit. Les analyses littéraires « profondes » l'avaient toujours amusé. Il n'avait pas du tout pensé à la mythologie égyptienne en écrivant ce passage. Mais peut-être était-ce déjà là, bien enfoui au fond de lui-même, à la suite d'une lecture ou d'un cours depuis longtemps oubliés. Après tout, d'où viennent les idées?

Les deux hommes gardèrent le silence pendant quelques minutes, observant une chicane de territoire chez les hérons.

– Oh! Tu sais ce que tu pourrais faire?

Serge se tourna vers son copain, toujours aussi généreux de conseils.

– Je crois avoir une excellente idée. Tu devrais faire un film à partir de ton roman. Il y a beaucoup de dialogues, dans ton livre, et ce serait une affaire de rien d'en faire un scénario, au rythme d'une séquence cinématographique par chapitre. Tous les ingrédients d'un film à succès s'y retrouvent: action, sang, sexe, amour, humour, et un héros en difficulté, mais qui finit par triompher. Une belle fin à l'américaine! Je verrais Roy Dupuis dans le rôle principal, et Denis Villeneuve le réaliser.

– Qui jouerait le rôle de Francesca?

– Émilie Bibeau... un de ses deux parents est italien, je crois. Elle a le look qu'il faut. Jean-François Mercier, dit « le gros cave », jouerait Sergio Momento.

– Bons choix. Je pensais plutôt en faire une pièce de théâtre.

– Là, Serge, tu commettrais une grave erreur. Je me suis déjà abonné au théâtre, une fois, pour assister aux pièces présentées le dimanche après-midi. La moitié des hommes ronflaient et la moitié des femmes pensaient à ce qu'elles mangeraient au St Hubert: la « crémeuse » ou la « traditionnelle »? Non, l'action de ton roman se déplace dans le temps et dans l'espace. Le cinéma s'y prêterait beaucoup mieux. Dis-toi qu'il est beaucoup plus facile de faire voyager une bobine... que dix babines!

Les deux amis rirent de ce mot d'esprit, jusqu'à ce que Serge réplique:

– Intéressant. Je vais y penser. Mais parle-moi de toi. Tu m'as dit, au téléphone, que tu avais définitivement abandonné ton projet de recherche sur Spinoza et l'environnement?

– Oui. Après six ans d'études, j'avais l'impression de tourner en rond. Le Syndicat m'a convoqué et demandé de reprendre mon cours d'introduction à la philosophie de Spinoza. Mais ça ne me tentait vraiment pas d'enseigner à des kids analphabètes rivés à

leur « Blueberry ». ⁴⁶ Donc, j'ai pris une sabbatique. J'y avais droit et j'en avais vraiment besoin. J'étais épuisé.

– Faire un travail qu'on n'aime pas draine toutes nos ressources et toutes nos énergies. D'après les psychologues industriels, c'est la première source d'épuisement professionnel. Beaucoup plus que la charge de travail.

– Probablement. As-tu des nouvelles des affreux Momento?

– C'est maintenant la conjointe de Sergio Momento, Clara Spumante, qui dirige les affaires de la famille, maintenant toutes légales. Sergio lui sert de secrétaire particulier et de messenger. Elle a conclu une entente avec le ministère du Revenu, une déclaration volontaire de revenus non déclarés. Le dossier est maintenant clos.

– Nous sommes à l'ère du pragmatisme social et économique... Pas très édifiant!

– Tu as parfaitement raison. Nous avons été invités à leur mariage. Une grosse noce qui devait bien réunir cinq cents convives venus de partout à travers le monde. On ne peut pas dire que je me suis beaucoup amusé et nous sommes partis assez tôt. Je n'oublie pas que ces mafiosi ont tenté de me tuer.

– En effet.

– Ils ont eu un bébé, un gros garçon, mais qui souffre malheureusement d'insuffisance cardiaque.

Louis regarda vers l'autre côté du lac, l'air perdu dans ses pensées, puis dit:

– Tu sais, Serge, je t'envie. Oui, je t'envie. Ta vie est maintenant intéressante et riche, contrairement à la mienne. Moi, c'est le marasme total. Je suis comme un voilier-pas-de-voiles-qui-dérive-vers-des-récifs. Enfin, c'est comme ça et je n'y peux rien.

– Je ne suis pas d'accord avec toi. Voyons, Louis! C'est toi qui me citais Bergson: l'Homme est l'artisan de sa propre vie. Je pourrais même compléter avec Hegel: La vie ne vaut que par les risques que nous sommes capables de prendre pour elle.

– C'est Hegel qui a dit cela? Je l'ignorais. C'est un beau principe qui porte à la réflexion. J'ai l'intention... Je pourrais peut-être... mais pas maintenant. Je... enfin...

– Louis, les velléités ne comptent pas. Seules les décisions et les actions importent! Quand nous ferons plus tard, beaucoup plus tard!, le bilan de notre vie, il ne faudra pas conclure qu'elle n'aura été qu'une succession de « j'aurais donc dû! », et de « pas maintenant, plus tard ». Une panoplie d'occasions ratées et de vaines excuses. Un pantouflard dans le corbillard!

– Mais justement, il faudrait que j'en aie, des occasions, pour brasser la cage, comme on dit...

– Pas besoin de brasser la cage... Seulement de l'ouvrir et d'en sortir. La clé est en toi.

– Je vais y penser. Changement de sujet. Tu es maintenant un père de famille?

Un héron passa à quelques mètres seulement au-dessus du bateau. Il laissa partir deux cris rauques et sonores, signifiant aux intrus de déguerpir.

– Oui, notre petit garçon Alexandre a maintenant trois mois. Tu vas le voir tantôt quand nous serons rentrés. Il fait maintenant ses nuits, une des grandes joies de la vie, crois-moi! Il est très drôle, surtout le matin. Il sourit et rit aux éclats. J'adore l'avoir dans

⁴⁶. Blackberry.

les bras, lui donner le biberon et le voir s'endormir tout doucement de contentement. C'est incroyable comme je l'aime!

– Je n'ai vu Francesca que quelques minutes lorsque je suis arrivé. C'est une très belle femme, une superbe italienne avec un petit quelque chose de... un look...

– Arabe?

– Oui, c'est ça. Vous semblez très amoureux. Je pouvais le voir aux regards complices que vous vous échangeiez.

– Oui. Si tu savais comme on est bien, ensemble. Nous respectons notre intimité, notre jardin secret. Je reste « moi », elle reste « elle »... et le « nous » est passionnant.

– J'ai lu dans *Le Devoir* et dans *Le Monde* qu'elle avait eu beaucoup de succès en Suisse, au Festival de...

– Lucerne. Oui, elle a été chaleureusement applaudie pendant de longues minutes, même par les musiciens de l'orchestre du Festival et Abado, le chef. Elle est montée sur la scène pour saluer le public rempli de fins connaisseurs. Nous n'avons pu assister aux concerts du mois d'août à cause du bébé, mais ils ont eu autant de succès que les premiers. Francesca va d'ailleurs leur soumettre d'autres partitions... à leur demande.

– Tu n'as pas peur qu'elle te vole la vedette?

Cette question surprit Serge, qui n'avait jamais pensé à cet aspect. Il prit le temps de réfléchir, puis répondit:

– Quand deux personnes s'aiment, chacune peut prendre sa place au soleil sans jeter d'ombre sur l'autre.

– Wow! Ça, c'est une belle phrase! Tu l'utiliseras dans ton prochain roman...

Les deux amis rirent de bon cœur, et par la suite, Louis hésita avant de poser sa prochaine question.

– Comment as-tu réagi au décès de ta mère?

– Un sentiment d'échec... C'est ce que j'ai ressenti. Ce n'est pas tant sa mort qui m'a affecté que notre relation toute notre vie durant.

– C'est triste! Oui, c'est dommage!

– Je n'ai appris sa mort que le lendemain, quand j'ai reçu l'appel de la résidence. C'est un Monsieur Gélinas qui était à son chevet quand elle est décédée à l'hôpital d'une rupture d'anévrisme. J'imagine que c'est moi qui aurais dû être là...

Serge marqua une longue pause, puis poursuivit d'une voix sereine...

– Il semblerait qu'elle et lui entretenaient une relation difficile à définir depuis plusieurs années.

– Tu m'as aussi dit au téléphone que c'est lui qui avait hérité. As-tu l'intention de le poursuivre?

– J'avoue avoir été surpris lorsque j'ai vu ce monsieur chez le notaire à la lecture du testament. Ma mère lui a laissé tout son argent, soit deux cent quarante mille dollars en obligations municipales. Elle m'a cependant légué une édition originale des *Fleurs du mal*, de Baudelaire, qui a appartenu à mon père. C'est une très belle édition, illustrée par Rodin. Mon père l'avait achetée à Paris, chez un antiquaire, et y avait noté ses impressions au moment de la lecture. C'est son écriture, tu comprends. Je ne l'ai pas très bien connu, car ma mère prenait toute la place. Ses notes me permettent donc d'entrer dans son univers et de le partager.

Louis acquiesçait de la tête, quand Serge enchaîna:

– Non, je ne poursuivrai pas ce monsieur. J’ai Francesca et Alexandre qui éclairent ma vie et je ne veux pas perdre des années dans les ténèbres d’un long procès. De plus, monsieur Gélinas a spontanément offert de tout payer les arrangements funéraires, y compris le terrain au cimetière. Cela suffit pour moi.

– Je trouve que tu as changé, Serge. Tu es plus...

Louis chercha le bon mot, mais ne trouva pas. Serge reprit la parole en disant:

– C’est vrai. J’ai changé. J’ai maintenant des balises qui me sécurisent. J’ai trouvé un pays en Francesca et je suis au diapason avec moi-même. Je sais qui je suis et je sais qui je ne suis pas. Tout est clair. Très clair. C’est comme si je naviguais maintenant avec une carte et une boussole insérées profondément en moi. C’est tellement plus facile, tellement plus simple.

Louis médita quelques minutes sur ce que venait de lui dire son ami, jusqu’à ce qu’il aperçoive un livre sur une étagère du bateau...

– Oh! Tu lis Les mémoires d’Hadrien de Marguerite Yourcenar?

– C’est le cadeau d’une amie qui est venu nous visiter. Je ne l’ai pas encore commencé.

– Tu as un très beau bateau, Serge. Mais pourquoi avoir mis une reproduction des Iris de Van Gogh et du Mont-Sainte-Victoire de Cézanne sur les murs de la cabine? Il me semble que ça ne va pas avec l’ensemble...

– Une idée amusante de Francesca, suite à une visite chez les Obama, rigola Serge. Je t’expliquerai plus tard.

– Es-tu toujours accro à Mahler?

– Je l’écoute de moins en moins. Des amis, des voisins, m’ont converti à la musique baroque: Bach, Scarlatti, Vivaldi, Cimarosa...

– Les douceurs de l’harmonie...

– Partons... dit Serge en souriant avant de se relever. Francesca et Alexandre doivent nous attendre. Peut-être qu’ils seront même sur le quai. On aura alors droit à une belle scène de la madone et son enfant.

– Albrecht Dürer a fait un tableau magnifique sur ce thème.

– Oui, mais je lui préfère celui de Raphael... la Madone aux œillets. Plus naturel.

Serge démarra le moteur, leva l’ancre et s’engagea lentement dans le chenal aux Castors, en direction de la maison.

Son ami et lui gardèrent le silence, contents d’être ensemble, et aussi, très heureux de s’être retrouvés. Serge accosta et Louis l’aida à attacher les amarres aux taquets du quai. Lorsqu’ils levèrent la tête, ils aperçurent Francesca qui sortait sur le balcon avec Alexandre dans les bras. Elle était rayonnante.

Et le paysage s’embrasa...

Bibliographie de l'auteur

Le sentiment d'appartenance du personnel, Les éditions Quebecor, 2005.

Devenez un joueur d'impact dans votre organisation, Les éditions Quebecor, 2008.

Les pays de Franz, roman, Les éditions Vents d'ouest, 2016.

En collaboration avec Catherine DuBois

Collin joue au héros, Boomerang jeunesse, 2007.

Le vol de Collin, Boomerang jeunesse, 2007.

Au secours Collin, Boomerang jeunesse, 2009.

Œuvres musicales

(Éditions Obligato — Partitions et enregistrements sonores disponibles à la BAnQ et à la Bibliothèque et Archives nationales du Canada.)

Les aventures de Collin l'abyssin, conte musical pour orchestre symphonique et narrateur. ISMN 99-0-706057-00-2.

Combien de temps la terre, lied pour mezzo-soprano et orchestre symphonique (ou piano). Poème d'Hélène Dorion. ISMN 979-0-706057-28-6.

Le Titanic, poème symphonique en cinq mouvements pour grand orchestre symphonique et chœur mixte. Poème d'Alain Grandbois. ISMN 979-0706057-51-4.

Cinq variations pour piano sur le thème de Frère Jacques.

ISMN 979-0-706057-11-8.

Berceuse pour clarinette en sib et violoncelle.

ISMN 979-0-706057-50-7.

Rhapsodie en six tableaux pour clarinette en si bémol.

ISMN 979-0-706057-29-3

Passacaille pour orchestre symphonique (ou piano à quatre mains). ISMN 979-0-706057-57-6.

Fragments de vie pour quintette à vent. ISMN 979-0-706057-34-7

Dans les Iles de Berthier, poème symphonique pour orchestre.

ISMN 79-0-706057-60-6.